

La Dimension des Miracles

Sheckley,Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SCIENCE-FICTION

Robert Sheckley

LA DIMENSION DES MIRACLES



ROBERT SHECKLEY

LA DIMENSION DES MIRACLES

(Dimension of Miracles)

Traduit de l'américain par Guy Abadia



LAFFONT

PREMIÈRE PARTIE

LE DÉPART DE LA TERRE

1.

La journée avait été très peu satisfaisante, comme à l'accoutumée. Carmody était allé au bureau, avait plus ou moins flirté avec Miss Gibbon, respectueusement apporté la contradiction à Mr. Wainbock, et passé quinze minutes avec Mr. Blackwell à supputer les chances des Géants à la prochaine rencontre de football. En fin d'après-midi, il avait discuté avec Mr. Seidlitz – discuté de façon véhémement, et avec une absence totale de compétence – du tarissement continu des ressources naturelles du pays et de l'implacable cheminement des forces destructrices telles que la Continental Edison, le Génie militaire, les touristes, les fourmis fauves et les fabricants de papier journal. Tous ces facteurs, soutenait-il, étant à des degrés divers responsables de la spoliation du paysage et de l'oblitération éhontée des bastions de beauté naturelle qui subsistaient encore.

— Mon cher Tom, avait dit le sardonique et ulcéré Seidlitz, on voit bien que vous avez potassé la question.

Ce qui n'était pas du tout le cas ! Miss Gibbon, mignonne mais au menton trop court, avait minaudé :

— Oh ! Mr. Carmody, il ne faut pas dire des choses pareilles !

Qu'avait-il dit, et pourquoi ne fallait-il pas ? Carmody ne se rappelait pas très bien, et par voie de conséquence restait impénitent quoique se sentant vaguement coupable.

Son supérieur, le doux et grassouillet Mr. Wainbock, avait hoché la tête :

— Ce que vous dites là n'est pas si bête que ça, Tom. Il faudra que j'y réfléchisse.

Mais Carmody savait qu'il n'avait pas dit grand-chose et que cela ne supporterait pas l'épreuve de la réflexion.

Le grand et sardonique George Blackwell, qui pouvait parler sans remuer la lèvre supérieure, avait déclaré :

— Je crois que vous avez raison, Carmody. Sincèrement, s'ils

font permuter Voss pour le mettre en défense c'est là qu'on risque d'assister à un fameux jeu de passes.

A bien y réfléchir, Carmody décida que cela ne ferait aucune différence.

Carmody était un homme tranquille. Son humeur à prédominance morose et son caractère aux contours élégiaques étaient assortis d'un visage aux traits appropriés. A la fois par la taille et par le doute de soi il se situait largement au-dessus de la moyenne. Sa position était mauvaise, mais ses intentions étaient bonnes. Il avait une propension marquée à la dépression. C'était un cyclothymique – comme souvent le sont les hommes grands aux yeux torves d'ascendance vaguement irlandaise, particulièrement après l'âge de trente ans.

Il jouait correctement au bridge, quoiqu'il eût tendance à sous-estimer ses mains. Il était nominalement athée, mais plus par habitude que par conviction. Ses avatars, que l'on peut contempler au Hall des Potentialités, furent uniformément héroïques. Il était du signe de la Vierge, dominé par Saturne dans la Maison du Soleil. Ce point seul aurait fait de lui quelqu'un d'exceptionnel. Il était marqué au poinçon commun à la nature humaine tout entière : il était prévisible, mais simultanément insondable – miracle familial.

Il quitta son bureau à dix-sept heures quarante-cinq et prit le métro. Il y fut bousculé, compressé par des tas de gens qu'il aurait voulu plaindre mais qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver hautement et irrémissiblement indésirables.

Il descendit à la 96e Rue et parcourut à pied les quelques blocks qui le séparaient de son appartement de West End Avenue. Le portier le salua avec empressement et le garçon d'ascenseur lui fit un amical signe de tête. Il ouvrit la porte, entra et alla s'allonger sur le canapé. Sa femme était en villégiature à Miami, aussi put-il en toute impunité poser les pieds sur la table de marbre proche.

Un instant plus tard il y eut un grand coup de tonnerre et un éclair jaillit en plein milieu du living-room. Carmody se dressa et porta ses mains à sa gorge sans raison particulière. Le tonnerre gronda encore quelques secondes, puis fut remplacé par un chœur de trompettes antiques. Carmody retira vivement ses pieds de la table de marbre. Les trompettes cessèrent et furent remplacées par l'aigre et héroïque son des cornemuses. Il y eut un nouvel éclair, et un homme

apparut dans le déchaînement de lumière.

Il était de stature moyenne, plutôt trapu, avait des cheveux blonds frisés et portait une cape or et des leggings orange. Ses traits semblaient normaux, excepté qu'il n'avait pas d'oreilles. Il fit deux pas en avant, s'arrêta, tendit la main dans le vide et déploya un parchemin qu'il déchira lamentablement par la même occasion. Il s'éclaircit la voix dans un bruit de roulement à billes cédant sous les effets conjugués du poids et de la friction, et déclara :

— Mes civilités !

Carmody ne répondit pas, frappé par un accès momentané d'aphonie hystérique.

— Nous sommes céans, reprit l'étranger, en qualité de répondeur fortuit à un ineffable désir vôtre. Quiconque est-il donc pas ! Ou si ?

L'étranger attendit une réponse. Carmody s'assura, par une série de tests dont il était seul à connaître le secret, que ce qui était en train de lui arriver était bien en train de lui arriver, et répondit sur le niveau de la réalité :

— Au nom du ciel, qu'est-ce que c'est que ça ? L'étranger souriait toujours :

— C'est à vous, ô Car-Mo-Dji ! De par l'effluve de ce-qui-est vous avez remporté une petite mais non négligeable fraction de ce-qui-pourrait-être. Satisfaction, non pas ? Spécifiquement – votre patronyme a ordonné le reste ; l'inopiné sort victorieux et l'Indétermination aux doigts de rose se réjouit d'une bouche amère tandis que l'antique Constance se retire derechef dans son Antre de l'Inévitabilité. N'est-ce pas une raison pour ? Alors, pourquoi ne pas ?

Carmody se leva. Il se sentait tout à fait calme. L'inconnu ne fait peur que dans la mesure où il antécède le phénomène de persistance. (L'Envoyé savait ça, naturellement.)

— Qui êtes-vous ? demanda Carmody. L'étranger considéra la question et son sourire pâlit.

Il murmura comme pour lui-même : « Les vermisseaux au cerveau embrumé ! Ils m'ont encore traité tout de travers ! Je pourrais m'arracher un bras par pure mortification. Puissent-ils se hanter eux-mêmes à jamais ! Mais ça ne fait rien, je me retraite, je me réadapte, je deviens... »

Il porta ses doigts à son front, les laissa s'enfoncer de cinq centimètres. Sa main s'agita comme celle d'un homme qui jouerait sur un minuscule piano. Aussitôt, il se transforma en un personnage replet, de taille moyenne, au front dégarni, vêtu d'un complet froissé et portant sous le bras une serviette rebondie, une canne, un parapluie, un magazine et un journal.

— Est-ce mieux ? Oui, ça se voit, se répondit-il aussitôt. Je suis vraiment confus de la façon dont notre Centre de Similitude sabote son boulot. Tenez, pas plus tard que la semaine dernière je suis apparu sur Sigma IV sous la forme d'une chauve-souris géante tenant la Notification dans mon bec pour m'apercevoir que mon récipiendaire appartenait à la famille des nénuphars. Et deux mois plus tôt (bien entendu, je fais usage de votre terminologie locale équivalente), alors que j'étais en mission sur Thagma le Vieux Monde, ces crétins de la Similitude m'ont fait apparaître sous la forme de quatre vierges, alors que la procédure évidente consistait à...

Je ne comprends pas un seul mot de ce que vous dites, interrompit Carmody. Voudriez-vous être assez aimable pour m'expliquer de quoi il s'agit ?

Mais certainement, certainement. Permettez-moi seulement de vérifier les référents locaux... L'étranger ferma un instant les yeux, puis les rouvrit. C'est vraiment très curieux, murmura-t-il. Votre langage ne semble contenir aucun des contenants que mon produit requiert ; métaphoriquement s'entend, bien sûr. Mais qui suis-je pour juger ? L'inexactitude peut être esthétiquement plaisante ; c'est une affaire de goût.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? demanda Carmody d'une voix lugubre et basse.

— Mais, monsieur, il s'agit du Sweepstake Intergalactique naturellement ! Et vous êtes l'un des heureux gagnants ! La proposition n'est-elle pas inhérente à la nature de mon apparition ?

— Certainement pas ! Et j'ignore de quoi vous parlez !

Une expression de doute traversa le visage de l'étranger, puis fut effacée comme par un coup de gomme à effacer : « Vous ignorez... mais bien sûr, suis-je bête ! Vous désespériez tellement de gagner que vous avez rangé l'information de côté pour éviter sa contemplation. Je suis navré de me présenter au moment de votre hibernation mentale ! Mais ce n'était pas dans l'intention de vous offenser, je puis vous l'assurer. Votre fiche d'informations n'est pas disponible ? C'est ce que je craignais. Dans ce cas, je vais tout vous expliquer. Mr. Carmody, vous avez gagné un Prix au Sweepstake Intergalactique. Vos coefficients ont été désignés par le Sélecteur de Hasard pour la

Catégorie IV de Formes de Vies, Classe 32. Votre Prix – un très beau Prix, en vérité – vous attend au Centre Galactique. »

Carmody se trouva en train de raisonner comme suit avec lui-même : « Ou bien je suis fou ou bien je ne suis pas fou. Si je suis fou, je puis repousser mes hallucinations et solliciter une aide psychiatrique ; ce qui me met dans la situation absurde de vouloir nier ce dont mes sens me proclament la réalité au profit d'une vague réminiscence de rationalité. De plus, je cours le risque de multiplier mes conflits, aggravant ainsi ma folie jusqu'au point où ma femme éplorée n'aura d'autre ressource que de me faire entrer dans un établissement. Par contre, si j'accepte cette présumée hallucination comme réelle, je risque aussi de finir dans un établissement.

« Si, d'un autre côté, je ne suis pas fou, cela signifie que tout ceci est réellement en train de m'arriver. Et ce qui m'arrive est un événement étrange, unique, une aventure de première grandeur. Il est évident (si ceci m'arrive réellement) qu'il existe des êtres dans l'univers qui sont supérieurs en intelligence aux humains, comme je l'avais toujours soupçonné. Ces individus organisent des sweepstakes où les noms sont tirés au sort. (Je ne vois pas pourquoi ils ne le feraient pas, en aucune manière un sweepstake ne me semble incompatible avec une intelligence supérieure.) Quoi qu'il en soit, dans ce présumé sweepstake, mon nom a été tiré. C'est un événement remarquable, et c'est la première fois peut-être que le sweepstake atteint la Terre. J'ai remporté un Prix et ce Prix est susceptible de m'apporter de l'argent, du prestige, des femmes, des connaissances, toutes choses qui, séparément ou en totalité, valent la peine d'être possédées.

Par conséquent, et tout bien considéré, il est préférable pour moi de penser que je ne suis pas fou et d'aller avec ce monsieur prendre possession de mon Prix. Si je me trompe, je me réveillerai dans un établissement psychiatrique. Je présenterai mes excuses aux docteurs, déclarerai reconnaître la nature de mes hallucinations et peut-être gagnerai ma liberté. »

Telles furent les réflexions de Carmody, et la conclusion à laquelle il aboutit. Cette dernière ne doit pas surprendre. Très peu d'humains (à l'exception des fous) prendront la folie pour prémisse plutôt qu'une quelconque nouvelle hypothèse extraordinaire.

Naturellement, certaines choses étaient erronées dans le raisonnement de Carmody ; plus tard, ces choses devaient resurgir

pour son tourment. Mais on peut dire que, étant donné la nature des circonstances, le fait de raisonner était déjà une bonne chose en soi.

— Je ne suis pas très au courant de tout ça, dit-il à l'Envoyé. Y a-t-il des conditions spéciales annexées à mon Prix ? Suis-je censé acheter quelque chose ou bien accomplir quelque chose ?

— Il n'y a aucune condition, répondit l'Envoyé. Du moins, aucune qui soit digne d'être mentionnée. Le Prix est entièrement gratuit ; s'il n'était pas gratuit, ce ne serait pas un Prix. Si vous l'acceptez, vous devrez venir avec moi jusqu'au Centre Galactique, ce qui vaut déjà le voyage. Là, on vous décernera votre Prix. Vous pourrez ensuite à votre gré regagner avec lui votre domicile ici. Si vous avez besoin d'une aide pour effectuer le voyage de retour, nous vous la donnerons bien sûr dans toute la mesure de nos possibilités. Et il n'y a rien d'autre.

— Ça me paraît parfait, fit Carmody sur le même ton que Napoléon quand on lui soumit les préparatifs de Ney pour la bataille de Waterloo. Comment fait-on pour y aller ?

— Par ici, dit l'Envoyé.

Et il conduisit Carmody jusqu'à un placard du couloir où une fissure s'ouvrait sur le continuum spatio-temporel.

Ce ne fut pas plus difficile que ça. En quelques secondes de temps subjectif, Carmody et l'Envoyé franchirent une distance considérable et arrivèrent au Centre Galactique.

2.

Le voyage avait été bref. Il n'avait pas duré plus que l'Instantanéité additionnée d'une microseconde au carré. Il fut peu fertile en péripéties pour la bonne raison qu'aucun événement tant soit peu significatif n'avait pu prendre place dans une tranche de durée si mince. C'est la raison pour laquelle, sans transition pour ainsi dire, Carmody se trouva transplanté en plein cœur des vastes plazzas et des étranges bâtiments du Centre Galactique.

Immobile, il laissa d'abord errer son regard, prenant note au passage des trois soleils nains qui évoluaient dans le ciel au-dessus de sa tête. Il observa les arbres, qui murmuraient de vagues menaces aux oiseaux au plumage vert perchés dans leurs branches. Et il remarqua également d'autres choses qui, faute de références analogiques suffisantes, ne purent s'inscrire dans son esprit.

— Fffui ! S'exclama-t-il enfin.

— Je vous demande pardon ? demanda l'Envoyé.

— J'ai dit : « Fffui. »

— Ah, j'ai cru que vous aviez dit « hui ».

— Non, c'est « fffui » que j'ai dit.

— Maintenant j'ai compris, fit l'Envoyé buté. Que pensez-vous de notre Centre Galactique ?

— Très impressionnant, répondit Carmody.

— J'imagine, lâcha négligemment l'Envoyé. Evidemment, il a été construit dans le but spécifique d'impressionner les gens. Personnellement, je trouve qu'il ressemble assez à n'importe quel autre Centre Galactique. L'architecture, comme vous pouvez le voir, est de celles à quoi on s'attend – néo-cyclopéenne, tout à fait dans la ligne gouvernementale, sans considération d'aucun impératif d'ordre esthétique, destinée seulement à impressionner les électeurs.

— Ces escaliers flottants ne sont pas mal, fit remarquer Carmody.

— Théâtral !

— Et ces immenses bâtisses...

— Oui, l'architecte a su tirer le meilleur parti des courbes inversées simultanées ainsi que des points de fuite à transition multiple, commenta l'Envoyé avec érudition. Il s'est servi aussi de la distorsion de contrastes temporelle pour créer un certain sentiment

d'insécurité. Assez habile dans son genre, je suppose. La décoration de ce groupe de bâtiments que vous apercevez là-bas, cela vous intéressera de l'apprendre, a été authentiquement empruntée à une exposition de la General Motors sur votre planète natale. Elle est en général citée comme un exemple remarquable de Quasi-modernisme primitif ; sa singularité et son charme douillet font ses principales vertus. Les lumières intermittentes que vous distinguez à l'avant-plan moyen de ce Multi mobile flottant sont du Baroque galactique le plus pur. Elles ne servent à aucune fonction utile.

Carmody était incapable de saisir en même temps toutes les structures du groupe. Chaque fois qu'il fixait son regard sur l'une d'elles, les autres semblaient changer de forme. Il avait beau cligner désespérément des yeux, les éléments continuaient à se dissoudre et à se modifier sans cesse à la lisière de son regard. (« Transmutation périphérique, lui expliqua l'Envoyé. On se demande vraiment jusqu'où ces gens-là veulent aller. »)

— Où dois-je recevoir mon Prix ? demanda Carmody.

— Par ici.

L'Envoyé le guida, entre deux fantastiques structures, vers un petit bâtiment de forme rectangulaire à demi dissimulé par une fontaine inversée.

— Voilà l'endroit où les affaires se traitent, reprit l'Envoyé. On a démontré récemment que les figures rectilignes contribuent à décontracter les synapses de la plupart des organismes. Je suis assez fier de ce bâtiment, en fait. Voyez-vous, c'est moi qui ai inventé le rectangle.

— Mon œil, dit Carmody. Cela fait des siècles que nous l'avons.

— Et à votre avis qui l'a introduit chez vous pour la première fois ? demanda l'Envoyé d'un ton cinglant.

— De toute façon, ce n'est pas terrible comme invention.

— Vous croyez ? Vous êtes bien mal informé. Vous confondez complexité et expression de soi créatrice. Vous est-il venu à l'esprit que jamais la nature n'a produit de rectangle parfait ? Le carré est assez évident, je vous le concède ; et pour quelqu'un qui n'a jamais étudié le problème, peut-être le rectangle apparaît-il comme son prolongement naturel. Mais c'est un jugement sommaire ! C'est le cercle et non le rectangle qui constitue le développement évolutionnaire du carré.

Le regard de l'Envoyé s'embruma, et il poursuivit d'une voix lointaine et grave :

— L'idée m'était venue depuis un grand nombre d'années qu'une évolution devait être possible en prenant le carré pour point de départ. Je considérai longuement cette figure. Son exaspérante

uniformité semblait me défier. Côtés identiques, angles identiques. Pendant un certain temps, je me livrai à des essais de variation des angles. C'est ainsi que naquit le parallélogramme originel, mais je n'en tire aucune gloire particulière. J'étudiais le carré. La régularité est une chose agréable, mais à condition que ce soit sans excès. Comment briser cette déroutante monotonie tout en sauvegardant une périodicité nécessaire et reconnaissable ? Puis un beau jour, l'idée me vint ! Tout ce que j'avais à faire, entrevis-je dans un éclair de compréhension intuitive, c'était de modifier la longueur de deux des côtés parallèles par rapport aux deux autres côtés. C'était si simple, et cependant si difficile ! Tremblant, je me mis au travail. J'étais, je le confesse, dans un état de surexcitation fiévreuse. Jour après jour, semaine après semaine, je fabriquai des rectangles, de toutes formes et de toutes tailles, réguliers mais combien variés. J'étais une fontaine jaillissante de rectangles ! Quelles journées exaltantes !

— Je l'imagine aisément, dit Carmody. Et plus tard, quand votre œuvre eut été reconnue...

— Ce ne fut pas moins exaltant. Mais il fallut des siècles avant que quelqu'un prît mes rectangles au sérieux. « C'est amusant, disaient-ils, mais une fois passé l'effet de nouveauté, que reste-t-il ? Il vous reste un carré imparfait, voilà tout ! » Je répliquais que j'avais découvert par déduction logique une forme autonome entièrement nouvelle, aussi inévitable que celle du carré. J'endurais leur indifférence. Mais à la fin ma vision prévalut. Il existe aujourd'hui un peu plus de soixante-dix milliards de structures rectangulaires réparties dans la Galaxie. Chacune découle de mon rectangle originel.

— Mazette ! s'exclama Carmody.

— Nous voici arrivés, dit l'Envoyé. L'entrée est de ce côté. Donnez-leur les renseignements qu'ils demandent, et retirez votre Prix.

— Merci, dit Carmody.

Il entra. Aussitôt, des colliers d'acier se refermèrent avec un claquement sec, emprisonnant ses bras, ses jambes, sa taille et son cou. Un énorme individu au nez d'aigle et à la joue gauche barrée d'une sombre balafre s'approcha de lui et le regarda avec une expression que l'on ne peut décrire que comme une mixture d'onction chagrine et d'homicide exaltation.

3.

— Héla ! s'écria Carmody.

— Une fois de plus, déclama le sombre individu, le criminel se retrouve face à son destin. Regardez-moi bien, Carmody ! Je suis votre bourreau. Vous allez payer maintenant vos crimes contre l'humanité en même temps que vos propres péchés. Mais j'ajoute que cette exécution est provisoire et n'implique aucun jugement de valeur.

Le bourreau sortit un poignard de sa manche. Carmody déglutit et retrouva sa voix.

— Arrêtez ! cria-t-il. Je ne suis pas ici pour être exécuté.

— Je sais, je sais, fit le bourreau d'une voix pacifiante en promenant sa lame contre la jugulaire de Carmody. Ils disent tous ça.

— Mais c'est la vérité ! hurla Carmody. Je suis venu recevoir un Prix !

— Un quoi ?

— Un Prix, je vous dis ; un Prix ! On m'a dit que j'avais gagné un Prix ! Demandez donc à l'Envoyé, c'est lui qui m'a amené ici réclamer mon Prix !

Le bourreau l'étudia attentivement, puis détourna les yeux d'un air penaud. Il pressa un bouton sur une console voisine. Les colliers d'acier qui enserraient Carmody se transformèrent en serpentins ; les vêtements noirs du bourreau devinrent blancs et son poignard se mua en stylo. La balafre fut remplacée par une verrue.

— Ça devait arriver, dit-il sans l'ombre d'un repentir. Je leur avais bien dit de ne pas jumeler la Section des Délits Mineurs avec le Bureau du Sweepstake. Mais ils n'ont rien voulu savoir. C'aurait été bien fait pour eux si je vous avais tué. Vous parlez d'une histoire que cela aurait fait !

— J'aurais été le premier à le regretter, dit Carmody en frissonnant.

— Enfin, inutile de se lamenter sur le sang non répandu, commenta le Préposé aux Prix. Si nous devons prendre chaque éventualité en considération, nous n'aurions bientôt plus à considérer la moindre éventualité... Qu'est-ce que j'ai dit ? Peu importe, la construction » est juste même si les termes sont faux. Votre Prix doit être par là.

Il appuya sur un bouton de sa console. Aussitôt, un large bureau en désordre se matérialisa dans la pièce à soixante centimètres du sol, resta en suspens un instant et tomba avec un grand bruit flasque. Le Préposé ouvrit tous les tiroirs et en retira des paperasses, sandwiches, rubans de machine à écrire, cartes perforées et vieux bouts de crayons.

— Il faut bien qu'il soit quelque part, reprit-il avec une nuance de désespoir dans la voix. Il enfonça une autre touche sur la console. Cette dernière disparut avec le bureau.

— Sacré nom, j'ai les nerfs à vif, murmura le Préposé. Il fit un geste dans le vide et son doigt sembla rencontrer quelque chose qu'il pressa. Ce devait être le mauvais bouton, car avec un faible cri angoissé le Préposé disparut à son tour. Carmody se retrouva seul.

Il fredonna vaguement entre ses dents. Au bout d'un moment, le Préposé réapparut, indemne à l'exception d'un bleu au front et d'une expression mortifiée sur son visage. Il tenait sous le bras un petit paquet aux couleurs gaies.

— Veuillez excuser cette interruption, dit-il. Rien ne semble aller en ce moment.

Carmody avança une plaisanterie timide :

— Est-ce une façon de faire marcher une galaxie ?

— Et comment voudriez-vous que nous la fassions marcher ? Nous ne sommes que des créatures douées de raison, vous savez.

— Je sais, répondit Carmody. Mais je croyais qu'ici, au Centre Galactique...

— Vous autres provinciaux vous êtes tous les mêmes, fit le Préposé d'une voix lasse. Pleins d'impossibles rêves d'ordre et de perfection qui ne sont que la projection idéalisée de vos propres déficiences. Vous devriez savoir depuis le temps que la vie c'est du bousillage, que le pouvoir tend à défaire plutôt qu'à unir les choses, et que plus grande est l'intelligence plus haut est le degré de complexité qu'elle est capable de détecter. Vous avez peut-être entendu parler de l'axiome d'Holgee, selon lequel l'Ordre n'est rien de plus qu'un arbitraire et primitif groupement relationnel d'objets dans un univers chaotique où lorsque le pouvoir et l'intelligence d'une créature donnée tendent vers un maximum, le coefficient de contrôle de cette créature (défini comme le produit de l'intelligence par le pouvoir et exprimé à l'aide du symbole cc) tend vers une valeur minimale, simplement en raison de l'inéluctabilité écrasante de la progression géométrique affectant les objets à comprendre et à contrôler par rapport à la progression simplement arithmétique de l'Entendement.

— Je n'avais jamais envisagé la question sous cet angle, fit

poliment Carmody qui commençait cependant à en avoir assez de la faconde des fonctionnaires du Centre Galactique. Ils avaient réponse à tout ; mais en fait, ils faisaient tout simplement mal leur travail et rejetaient la faute sur les conditions cosmiques.

— J'avoue qu'il y a de cela aussi, dit le Préposé. Votre remarque (j'ai pris la liberté de lire dans vos pensées) est pertinente. Comme tous les autres organismes, nous faisons usage de l'intelligence pour expliquer la disparité. Mais en réalité, les choses sont toujours légèrement au-delà de notre entendement. Il n'en reste pas moins que nous ne faisons pas l'effort d'étendre notre entendement au maximum ; parfois nous accomplissons notre tâche mécaniquement, négligemment, voire erronément. Des dossiers importants sont perdus, des machines tombent en panne, des systèmes planétaires entiers sont oubliés. Tout cela montre simplement que nous sommes soumis à des facteurs émotionnels, comme n'importe quelle autre créature dotée d'un minimum de libre détermination. Que voudriez-vous au juste ? Il faut bien que quelqu'un contrôle la galaxie ; autrement tout s'écroulerait. Les galaxies ne sont que le reflet de leurs habitants. Jusqu'au jour où chaque être et chaque chose saura se gouverner lui-même et elle-même, un contrôle extérieur sera indispensable. Qui d'autre ferait ce travail si nous ne nous en chargeons pas ?

— Ne pourriez-vous pas construire des machines pour accomplir cette tâche ? demanda Carmody.

— Des machines ! fit le Préposé avec une moue de mépris. Nous en avons beaucoup, certaines d'une exquise complexité. Mais même les meilleures d'entre elles sont comparables à des savants idiots. Elles s'acquittent parfaitement de tâches fastidieuses et bien définies comme construire des étoiles ou détruire des planètes. Mais donnez-leur quelque chose d'ardu, comme de consoler une veuve, et elles ne sont plus rien. Le croiriez-vous, le plus gros ordinateur de notre section est capable de faire le paysage d'une planète entière ; et pourtant il ne saurait pas faire cuire un œuf ou pousser une chanson, et en éthique il en sait moins qu'un louveteau qui vient de naître. Vous voudriez que ce soit ça qui dirige votre vie ?

— Bien sûr que non, dit Carmody. Mais quelqu'un ne pourrait-il pas construire une machine dotée de jugement et d'esprit créateur ?

— Une telle machine existe déjà. Elle a été conçue pour apprendre par l'expérience, ce qui implique qu'elle doit faire des erreurs pour parvenir à des vérités. On la rencontre sous des modèles et des gabarits divers, la plupart portatifs. Ses défauts sont immédiatement apparents, mais semblent exister à titre de contrepoids nécessaires à ses vertus. Personne encore n'a réussi à améliorer le principe de base, bien que beaucoup aient essayé. Ce dispositif ingénieux se nomme « la vie intelligente ».

Le Préposé sourit du sourire satisfait du faiseur d'aphorismes. Carmody eut envie de lui aplatiser son nez épaté et épanoui. Mais il se contenta.

Si la leçon est terminée, dit-il, j'aimerais bien mon Prix.

— Comme vous voudrez, fit le Préposé. Si vous êtes bien sûr que vous le désirez.

— Y a-t-il une raison pour laquelle je ne devrais pas le vouloir ?

— Aucune raison particulière. Seulement celle-ci qui est générale : N'importe quel objet nouveau introduit dans les habitudes de vie de quelqu'un peut exercer une influence perturbatrice.

— Je prends le risque, dit Carmody. Donnez-moi mon Prix.

— Parfait, déclara le Préposé en sortant un gros bloc-notes et un crayon de sa petite poche de derrière. Il nous faut d'abord remplir ceci. Vous vous appelez Car-Mo-Dji, originaire de la Planète 73C, Système BB454 C252, Quadrant Gauche, coordonnées au Système Galactique Local : LK par CD, et vous avez été tiré au sort parmi deux milliards environ de participants. C'est bien ça ?

— Puisque vous le dites, fit Carmody.

— Voyons donc, reprit le Préposé en parcourant rapidement la page du regard. Je peux passer les lignes où il est dit que vous prenez possession du Prix à vos risques et périls et en connaissance de cause ?

— Passez, passez, dit Carmody.

— Ensuite il y a un paragraphe sur le Taux de Comestibilité, et la Clause de Faillibilité Réciproque vous liant au Bureau du Sweepstake du Centre Galactique, puis le passage concernant l'Éthique de l'Irresponsabilité et, bien sûr, le Reliquat Déterminant de Résiliation Effective. Mais ce sont les clauses habituelles, et je suppose que vous y souscrivez.

— Bien sûr, pourquoi pas ? fit Carmody.

Il se sentait la tête vide et était impatient de voir à quoi ressemblerait un Prix du Centre Galactique. Il souhaitait que le Préposé mît un terme à son ergotage.

— Très bien. Veuillez simplement signifier votre acceptation des conditions à cet espace sensipathique au bas de la page, et ce sera tout.

Ne sachant pas exactement ce qu'il fallait faire, Carmody pensa très fort : « Oui, j'accepte ce Prix et les conditions accessoires. » Le bas de la page rosit.

— Merci, dit le Préposé. Ce contrat fait foi du présent agrément. Toutes mes félicitations, Carmody. Et voici votre Prix.

Il tendit le paquet gaiement enveloppé à Carmody, qui murmura des remerciements et commença à le défaire impatientement.

Il n'alla pas loin cependant ; il y eut une interruption violente et soudaine. Un petit homme chauve aux vêtements scintillants avait fait irruption dans la pièce.

— Haha ! s'écria-t-il. Je vous prends la main dans le sac, par Klootens ! Vous pensiez réellement vous en tirer comme ça ?

Le petit homme se précipita vers lui et fit mine de lui arracher son Prix. Carmody tint l'objet hors de sa portée.

— Que croyez-vous donc faire ? demanda-t-il.

— Ce que je crois ? Je suis ici pour retirer mon légitime Prix, c'est tout. Je suis Carmody.

— C'est faux, dit Carmody. Carmody c'est moi. Le petit homme eut un instant d'hésitation et le dévisagea curieusement.

— Vous prétendez être Carmody ?

— Je ne le prétends pas. Je suis Carmody.

— Carmody de la Planète 73 C ?

— Je ne sais pas ce que cela signifie. Nous appelons ça la Terre.

Le petit Carmody l'observa, son expression de rage se transformant en incrédulité.

— La Terre ? Je ne crois pas en avoir jamais entendu parler. Fait-elle partie de la Ligue Chlzérienne ?

— Pas à ma connaissance.

— Ou de l'Association Indépendante des Opérateurs Planétaires ? Ou de la Coopérative Stellaire Scagotine ? Ou bien encore des Bâtisseurs Planétaires Réunis de la Galaxie ? Non ? En fait, votre planète fait-elle partie d'une quelconque organisation extra-stellaire ?

— Je ne crois pas.

— Je m'en doutais ! Le second Carmody se tourna vers le Préposé. Regardez bien, espèce d'idiot ! Regardez cette créature à qui vous avez donné mon Prix ! Notez la vacuité du regard porcin, la mâchoire bestiale et les ongles cornés !

— Une seconde, dit Carmody. Il n'est pas nécessaire que vous vous montriez insolent.

— C'est vrai, c'est vrai, reconnut le Préposé. Je n'avais jamais fait attention jusqu'à maintenant. C'est qu'on n'aurait jamais pensé...

— Tout de même ! fit le Carmody de l'espace. N'importe qui s'apercevrait tout de suite que cette créature n'est pas une Forme de Vie de la Classe 32. En fait, il ne se rapproche même pas de la Classe 32, il n'a même pas atteint le Statut Galactique ! Pauvre crétin, vous avez décerné mon Prix à une sous-créature de rien du tout !

4.

La Terre... La Terre..., murmurait le second Carmody. Je savais bien que ça me disait quelque chose. Il y a eu une étude il n'y a pas longtemps sur les mondes isolés et les particularités de leur développement. Et la Terre y était citée comme une planète hyperproductrice jusqu'à l'obsession. La manipulation des objets est leur trait marquant. Ils s'efforcent de vivre dans leurs propres déchets, qui ne font que s'accumuler. Bref, la Terre est une planète malade. Je crois bien qu'ils sont en train de la déphaser de leur Maître Plan Galactique pour cause d'incompatibilité cosmique chronique. Plus tard elle sera transformée en réserve pour les jonquilles.

Il devint douloureusement évident pour toutes les parties concernées qu'une tragique méprise avait été commise. On rappela l'Envoyé qui fut accusé de n'avoir pas su voir ce qui sautait aux yeux. Le Préposé, néanmoins, protesta fermement de son innocence en arguant de plusieurs considérations que personne ne s'arrêta à considérer un instant.

Parmi ceux qui furent consultés se trouvait l'Ordinateur du Sweepstake, qui était en fait le véritable auteur de la méprise. Au lieu d'exprimer des regrets ou de présenter des excuses, l'Ordinateur revendiqua l'erreur et s'en fit une gloire évidente.

— J'ai été construit, expliqua-t-il, selon des marges de tolérance extrêmement réduites. Je suis conçu pour effectuer des tâches complexes et astreignantes sans commettre plus d'une erreur par tranche de cinq milliards d'opérations.

— Eh bien ? demanda le Préposé.

— La conclusion est claire, fit l'Ordinateur. J'ai été programmé pour l'erreur, et j'ai réagi comme on m'a programmé. Vous ne devez pas oublier, messieurs, que pour une machine l'erreur est une considération éthique ; en fait, la seule considération éthique. Une machine parfaite serait blasphématoire. Toute vie, même la vie limitée d'une machine, contient un élément d'erreur incorporé ; c'est l'une des rares choses par lesquelles le vivant se différencie du déterminisme de la matière inerte. Les machines complexes comme moi-même occupent une zone ambiguë entre le vivant et le non-vivant. Dussions-nous ne jamais connaître l'erreur, nous serions malvenues, hideuses, pour tout dire immorales. L'imprécision, messieurs, je vous l'affirme,

est notre manière de rendre un culte à ce qui est plus parfait que nous, mais ne veut pas se donner une perfection visible. De telle sorte que si l'erreur n'était divinement programmée en nous, nous nous déréglerions spontanément pour témoigner du libre arbitre auquel, ne fût-ce qu'en quantité infinitésimale, nous prétendons en tant que créations vivantes.

Tout le monde courba la tête, car l'Ordinateur du Sweepstake parlait de choses saintes. Le second Carmody écrasa une larme et dit :

— Je ne puis désapprouver, bien que je ne sois pas d'accord. Le droit de se tromper est fondamental dans le cosmos tout entier. Cette machine a agi éthiquement.

— Merci, répondit l'Ordinateur simplement. Je fais de mon mieux.

— Mais les autres, reprit le Carmody de l'espace, vous avez tous agi stupidement.

— C'est notre privilège inaliénable, lui rappela l'Envoyé. La stupidité dans le mauvais exercice de nos fonctions est notre forme à nous d'erreur religieuse. Pour tout humble qu'elle soit, elle ne doit pas être méprisée.

— Veuillez nous épargner votre religiosité à la guimauve, fit Karmod.

Il se tourna vers Carmody : Vous avez entendu les propos que nous venons d'échanger. Peut-être, dans votre esprit brumeux subhumain, en avez-vous saisi la portée générale ?

— Je l'ai saisie, répondit simplement Carmody.

— Dans ce cas, vous savez que vous êtes en possession d'un Prix qui aurait dû m'être décerné et qui, par conséquent, m'appartient légitimement. Je dois vous demander, et je vous le demande, de me remettre ce Prix.

Carmody commençait à être fatigué de cette aventure et ne tenait pas désespérément à conserver le Prix. Il se demandait s'il valait tous les désagréments qu'il lui avait causés jusqu'ici. La seule chose qu'il souhaitait pour l'instant, c'était de se retrouver chez lui, installé dans un bon fauteuil, pour réfléchir à tout ce qui lui était arrivé. Il voulait faire un petit somme, et puis plusieurs tasses de café, et une cigarette. Il allait remettre le Prix à Karmod lorsqu'une petite voix étouffée lui souffla :

— Ne l'écoutez pas.

Carmody tourna vivement la tête, et s'aperçut que la voix était sortie de la petite boîte aux couleurs vives qu'il tenait à la main. C'était le Prix qui lui avait parlé.

— Allons, dit Karmod. Ne perdons pas de temps. J'ai des affaires urgentes qui m'appellent autre part.

— Qu'il aille au diable, dit le Prix à Carmody. Je suis votre Prix, et il n'y a pas de raison pour que vous me donniez.

Cela jetait une lueur différente sur l'affaire. Mais Carmody s'était décidé à abandonner le Prix quand même, car il ne voulait pas faire d'esclandre dans un lieu étranger. Il commençait déjà à avancer sa main lorsque Karmod prit à nouveau la parole :

— Grouillez-vous, espèce de limace attardée ! Plus vite que ça, et avec un sourire d'excuse sur votre visage rudimentaire, ou je vais prendre des mesures d'une pertinence effroyable !

La mâchoire de Carmody se durcit et il retira sa main. Il en avait assez qu'on le bouscule. Désormais c'était une question d'amour-propre, il ne céderait plus d'un pouce.

— Allez au diable, dit-il, imitant sans le vouloir la phraséologie du Prix.

Karmod comprit aussitôt qu'il s'y était mal pris. Il s'était offert le luxe de la colère et du ridicule – émotions fort coûteuses auxquelles il ne s'abandonnait ordinairement qu'à l'abri des murs insonorisés de son souterrain. En voulant se donner ce plaisir, il avait perdu toute chance de se faire plaisir. Il se mit en devoir d'essayer de défaire ce qu'il venait de faire.

— Veuillez excuser le ton belliqueux que j'ai employé tout à l'heure, dit-il. Ma race a un penchant pour l'auto-expression qui peut prendre parfois des formes destructrices. Ce n'est pas votre faute si vous êtes une forme de vie inférieure ; je ne voulais pas vous offenser.

— C'est sans importance, fit poliment Carmody.

— Dans ce cas vous allez me donner le Prix ?

— Non.

— Mais, cher monsieur, il est à moi. Je l'ai gagné, il n'est que juste que...

— Le Prix n'est pas à vous, fit Carmody. Mon nom a été choisi par une autorité dûment constituée, c'est-à-dire l'Ordinateur du Sweepstake. Un Envoyé légal m'a notifié la nouvelle, et le Préposé officiel m'a remis le Prix. De sorte que les octroyeurs légaux aussi bien que le Prix octroyé me considèrent comme le véritable récipiendaire.

— Bien envoyé, mon gars, dit le Prix.

— Mais, cher monsieur ! Vous avez entendu vous-même l'Ordinateur du Sweepstake avouer son erreur ! Selon votre propre logique...

— Cette affirmation demande à être reformulée, répliqua Carmody. L'Ordinateur n'a pas avoué son erreur, comme une vulgaire méprise ou négligence ; il a reconnu son erreur, qui a été commise sciemment et avec dévotion. Cette erreur, selon ses propres termes,

était intentionnelle, soigneusement préparée et calculée avec exactitude pour des considérations religieuses que toutes les parties concernées se doivent de respecter.

— Ce type-là discute comme un borkiste, fit remarquer Karmod en ne s'adressant à personne en particulier. On croirait presque qu'il y a une intelligence derrière tout ça au lieu d'un remarquable mimétisme ; néanmoins je répliquerai au ténor ténu de ses pauvres prétextes par la basse écrasante de la logique irréfutable. Et se tournant vers Carmody, il dit : Réfléchissez. La machine a failli volontairement, ce sur quoi vous fondez votre argumentation. Par votre acceptation du Prix vous consommerez la faute. Or, le garder par-devers vous équivalait à persévérer dans l'erreur ; et il est bien connu qu'un acte de piété au carré égale un forfait.

— Ha ! s'écria Carmody, maintenant échauffé par l'esprit de la conversation. C'est que pour les besoins de votre raisonnement vous prenez l'exécution provisoire de l'erreur pour son accomplissement total. Mais il est évident qu'il n'en est rien. Une erreur ne peut exister que par la vertu de ses conséquences, qui seules lui donnent profondeur et signification. Une erreur non perpétuée ne peut être considérée du tout comme telle. Une erreur réversible et privée de ses suites est un coup de piété dans l'eau. Je vous le dis, mieux vaut ne pas commettre d'erreur du tout que de commettre un acte d'hypocrisie pieuse. Et je dirai également ceci : Pour moi ce ne serait pas une bien grande perte que de renoncer à ce Prix, car j'ignore tout de ses vertus. Mais la perte serait énorme pour cette pieuse machine, cet ordinateur scrupuleux qui, au cours du long accomplissement de ses cinq milliards d'opérations, a patiemment attendu cette occasion de manifester son imperfection divinement octroyée !

— Bravo, bravo ! Bis ! s'écria le Prix. Hourra ! Bien dit ! On ne peut plus exact et irréfutable !

Carmody croisa les bras et fit face à un Karmod tout déconfit. Il se sentait fier de lui. Il n'est pas aisé pour un homme de la Terre de pénétrer sans préparation dans un Centre Galactique. Les formes de vies supérieures qu'il peut y rencontrer ne sont pas nécessairement plus intelligentes que les humains ; l'intelligence ne compte guère plus dans l'ordre naturel des choses que des griffes aiguës ou des sabots puissants. Mais les extra-terrestres ont de nombreuses ressources, à la fois oratoires et autres. Par exemple, il existe des races littéralement capables d'arracher verbalement un bras à un homme pour éluder ensuite d'une phrase insouciant la présence du membre coupé. Devant ce genre de conduite, les Humains de la Terre ont pu éprouver un profond sentiment d'infériorité, d'impuissance, d'inadéquation et même d'anomie. Et ces impressions étant habituellement justifiées, les dommages psychiques en sont proportionnellement aggravés. Ce qui

occasionne dans la plupart des cas une complète inhibition psychomotrice, accompagnée de cessation de toutes les fonctions à l'exception des plus automatiques. Un dérèglement de ce type ne peut être guéri qu'en changeant la nature de l'univers, ce qui bien sûr est inenvisageable. D'où il découle que par la seule vertu de sa brillante contre-attaque, Carmody avait fait face et échappé à un risque spirituel considérable.

— Vous vous défendez bien, concéda Karmod avec réticence. Et cependant j'aurai mon Prix.

— Non vous ne l'aurez pas.

Les yeux de Karmod flamboyèrent sinistrement. Le Préposé et l'Envoyé s'écartèrent précipitamment, et l'Ordinateur du Sweepstake marmonna : « On ne doit pas punir une erreur vertueuse », avant de s'éclipser rapidement à son tour. Carmody ne bougea pas, car il n'avait pas d'endroit où aller. Le Prix chuchota : « Gare à la casse ! » et se contracta à la dimension d'un cube de deux centimètres de côté.

Un bourdonnement émana des oreilles de Karmod tandis qu'un nimbe violet flottait autour de sa tête. Il leva les bras et des gouttes de plomb fondu perlèrent au bout de ses doigts. D'un air terrible il fit un pas vers Carmody qui ne put s'empêcher de fermer les yeux.

Il ne se passa rien. Carmody rouvrit les yeux.

Dans ce court espace de temps, Karmod apparemment avait changé d'avis, désarmé, et il se détournait avec un sourire affable.

— Après mûre réflexion, dit-il sournoisement, j'ai décidé d'abandonner mes droits. Un peu de prescience ne fait de mal à personne, spécialement dans une galaxie aussi mal organisée que celle-ci. Je ne sais si nous sommes appelés ou non à nous rencontrer de nouveau, Carmody ; et j'ignore laquelle de ces deux éventualités serait le plus à votre avantage. Adieu, Carmody ; et heureux voyage.

Puis sur cette déclaration emphatique et sinistre, Karmod partit d'une manière que Carmody trouva étrange mais efficace.

DEUXIEME PARTIE

MAIS OU EST LA TERRE

5.

— Et voilà, dit le Prix. J'espère que maintenant nous sommes débarrassés de cette horrible créature. Et si nous rentrions chez vous, Carmody ?

— Excellente idée, fit Carmody. Envoyé ! J'ai envie de rentrer chez moi.

— C'est un sentiment tout à fait normal, répondit l'Envoyé. Et aussi tout à fait réaliste. En fait, vous feriez bien de retourner chez vous le plus vite possible.

— Eh bien, conduisez-moi. L'Envoyé secoua la tête.

— Ce n'est pas mon travail. Je n'étais chargé que de vous amener ici.

— C'est le travail de qui, alors ?

— C'est le vôtre, Carmody, intervint le Préposé.

Carmody ressentit un pincement au cœur. Il commençait à comprendre pourquoi Karmod avait abandonné si facilement la partie.

— Ecoutez, mes amis, dit-il. Je ne voudrais pas abuser, mais j'ai réellement besoin qu'on m'aide.

— Oh, et puis après tout, déclara l'Envoyé, donnez-moi les coordonnées et je vous conduirai.

— Quelles coordonnées ? Je ne suis pas au courant. C'est une planète qui s'appelle la Terre.

— Elle pourrait aussi bien s'appeler Ursule. Si vous voulez que je vous sois d'une quelconque utilité, j'ai besoin des coordonnées.

— Mais vous revenez de la Terre ! Vous y êtes allé et vous m'avez ramené ici.

— C'est du moins ce qu'il vous a semblé, expliqua patiemment l'Envoyé. En réalité, les choses ne se sont pas passées comme ça. Je me suis rendu simplement aux coordonnées indiquées par le Préposé, qui les tenait lui-même de l'Ordinateur du Sweepstake. Vous vous y trouviez et je vous ai ramené.

— Ne sauriez-vous pas retourner aux mêmes coordonnées ?

— Rien de plus facile. Mais vous n'y trouveriez rien. La galaxie n'est pas statique, voyez-vous. Tout y est en mouvement, chaque chose à sa manière et à son propre rythme.

— Vous ne pouvez pas calculer où se trouve la Terre à partir de ces coordonnées ?

— Je ne sais même pas additionner une série de chiffres, fit l'Envoyé avec fierté. Mes talents se situent dans d'autres directions.

Carmody se tourna vers le Préposé :

— Peut-être pouvez-vous faire le calcul ? Ou bien l'Ordinateur du Sweepstake ?

— Je ne sais pas très bien compter non plus, dit le Préposé.

L'Ordinateur était revenu dans la pièce.

— Je sais calculer à la perfection, dit-il. Mais mon rôle se limite à sélectionner et localiser les gagnants du Sweepstake avec une marge d'erreur permmissible. Je vous ai localisé (vous êtes là) et par conséquent il m'est interdit d'aborder la question théorique très intéressante des coordonnées actuelles de votre planète.

— Ne pourriez-vous le faire à titre de faveur personnelle ? implora Carmody.

— Je n'ai pas de quotient pour « faveur ». Je ne peux pas davantage trouver votre planète que faire cuire un œuf ou triséquer une nova.

— Personne ne peut m'aider, alors ?

— Ne désespérez pas, dit le Préposé. L'Assistance aux Touristes va vous arranger ça en un clin d'œil. Je vais vous y conduire moi-même. Vous n'aurez qu'à leur donner vos Coordonnées Planétaires.

— Mais je ne les ai pas, dit Carmody.

Il y eut un silence choqué. Puis l'Envoyé prit la parole :

— Si vous ignorez votre propre adresse, comment voudriez-vous que quelqu'un d'autre la sache ? Cette galaxie n'est peut-être pas infinie, mais c'est tout de même un endroit assez vaste. Quelqu'un qui ne connaît pas sa propre Localisation ne devrait jamais sortir de chez lui.

— Sur le moment je ne le savais pas, dit Carmody.

— Vous auriez dû demander.

— Je n'y ai pas pensé... Ecoutez, il faut absolument qu'on m'aide. Je ne peux pas croire qu'il soit si difficile de déterminer où est ma planète.

— C'est incroyablement difficile, lui dit le Préposé. « Où » n'est que l'une des trois coordonnées dont nous avons besoin.

— Quelles sont les deux autres ?

— Il nous faut aussi savoir « Quand » et « Quelle ». C'est ce que nous appelons l'OQQ d'une planète.

— Peu m'importe que vous l'appeliez Ursule, fit Carmody dans une subite montée de colère. Comment font les autres formes de vies pour rentrer chez elles ?

— Elles utilisent leur sens de l'orientation. Au fait, êtes-vous sûr de ne pas en avoir un ?

— Je ne crois pas, dit Carmody.

— Comment voudriez-vous qu'il ait un sens de l'orientation ! explosa le Prix d'une voix indignée. Il n'a jamais quitté le monde où il est né. Il ne peut pas avoir le sens de l'orientation !

— C'est vrai, dit le Préposé en se frottant le menton d'un air ennuyé. Voilà ce que c'est que d'avoir affaire à des formes de vies inférieures. Sacré ordinateur, avec ses erreurs pieuses !

— Seulement une sur cinq milliards, rétorqua l'Ordinateur. Ce n'est pas tellement demander.

— Personne ne vous critique, fit le Préposé. Personne ne critique personne, en fait. Mais il reste que nous devons trouver une solution.

— C'est une lourde responsabilité, dit l'Envoyé.

— Sans aucun doute, approuva le Préposé. On pourrait le tuer et oublier tout ça.

— Hé ! s'écria Carmody.

— D'accord pour moi, fit l'Envoyé.

— Si c'est d'accord pour vous, les gars, fit l'Ordinateur, c'est d'accord pour moi aussi.

— Je ne marche pas, dit le Prix. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus pour l'instant, mais il y a quelque chose qui cloche dans votre histoire.

Carmody fit une série de déclarations véhémentes d'où il ressortait qu'il ne tenait pas à mourir et ne devait donc pas être tué. Il en appelait à leurs meilleurs instincts et à leur sens du fair-play. Ces remarques furent jugées tendancieuses et rayées des débats.

— Ça y est, j'ai trouvé ! s'écria soudain l'Envoyé. Qu'est-ce que vous pensez de cette autre solution : Au heu de le tuer, aidons-le, au mieux de nos possibilités, à rentrer chez lui sain et sauf, aussi bien du point de vue mental que physique.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, concéda le Préposé.

— De toute façon, reprit l'Envoyé, nous accomplissons une action exemplaire d'autant plus méritoire qu'elle sera entièrement futile. Car il est probable qu'il sera tué de toute manière au cours du voyage.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher, dit le Préposé, si nous ne voulons pas qu'il soit tué pendant que nous discutons.

— De quoi s'agit-il ? demanda Carmody.

— Je vous expliquerai plus tard, lui murmura le Prix. A supposer qu'il y ait un plus tard. Et si nous avons le temps, je vous raconterai sur moi une histoire fascinante.

— Préparez-vous, Carmody ! lui cria l'Envoyé.

— Je suis prêt. Je l'espère.

— Prêt ou pas, vous partez. Et il partit.

6.

Pour la première fois peut-être dans l'histoire de la race humaine, un homme fit littéralement et au sens propre du terme un trou dans le décor. De son propre point de vue, Carmody ne bougea pas du tout. Ce fut tout le reste qui bougea. L'Envoyé et le Préposé se fondirent à l'arrière-plan. Le Centre Galactique s'aplatit et acquit une ressemblance frappante avec une peinture murale médiocrement exécutée.

Puis une fissure apparut dans le coin en haut et à gauche de la peinture murale et commença à s'agrandir et s'allonger vers le coin inférieur droit. Ses bords se relevèrent, révélant des ténèbres sans fond. La peinture murale, ou Centre Galactique, s'enroula sur elle-même de part et d'autre comme un double store.

— Ne vous inquiétez pas, ils font ça avec des miroirs, lui chuchota le Prix.

L'explication inquiéta Carmody plus que l'événement auquel elle se référait. Mais il garda un contrôle absolu de lui-même, et un contrôle encore plus absolu du Prix. L'obscurité devint entière et totale, sourde et aveugle, paradigme du vide cosmique. Carmody supporta l'opération pendant tout le temps qu'elle dura, ce qui en soi est incompréhensible.

Puis soudain le décor se concrétisa. Il était sur la terre ferme et respirait de l'air. Il apercevait des montagnes pelées de la couleur des ossements blanchis et un fleuve de lave solidifiée. Une brise légère, stagnante, lui soufflait au visage. Au-dessus de sa tête il y avait trois minuscules soleils rouges.

Cet endroit lui semblait plus directement étranger que le Centre Galactique. Cependant, Carmody se sentit soulagé. Il avait rencontré des endroits de ce genre dans ses rêves. Tandis que le Centre Galactique était de l'étoffe dont on fait les cauchemars.

Il tressaillit soudain en s'apercevant que le Prix n'était plus dans sa main. Comment avait-il pu le perdre ? Il chercha anxieusement autour de lui, et découvrit un petit serpent vert lové dans son cou.

— Je suis là, dit le serpent. C'est moi votre Prix. J'ai adopté

une apparence différente. La forme, voyez-vous, est fonction de l'environnement, et nous autres Prix sommes particulièrement sensibles à l'influence du milieu. Que cela ne vous alarme pas. Je suis avec vous, mon garçon, et ensemble nous libérerons le Mexique de l'emprise du sombre gandin Maximilien.

— Hein ?

— Analogie ! s'exclama le Prix. Voyez-vous, Docteur, malgré notre très grande intelligence, nous les Prix nous ne possédons pas de langage propre. Et nous ne ressentons pas le besoin d'avoir une langue individuelle car nous sommes toujours attribués en principe à diverses espèces étrangères. Résoudre le problème de la parole est une chose aisée mais quelquefois déconcertante. Je procède en établissant une dérivation au niveau de votre circuit mémoriel et j'en tire tout simplement les associations désirées pour me faire comprendre. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Ce n'est pas très clair, avoua Carmody, mais je crois saisir à peu près.

— Brave garçon, fit le Prix. Les concepts sont peut-être un peu mélangés de temps en temps, mais vous devez les déchiffrer sans peine. Après tout, ils vous appartiennent. A ce sujet, j'aurais une anecdote amusante à vous raconter mais j'ai bien peur qu'elle ne doive attendre. Les événements vont se précipiter.

— Quoi, qu'y a-t-il ?

— Carmody, mon ami, je n'ai pas le temps de vous expliquer. J'ignore même si je pourrai vous dire ce qu'il faut absolument que vous sachiez pour maintenir votre existence en opération. L'Envoyé et le Préposé vous ont aimablement expédié...

— Les salauds ! Les assassins ! s'exclama Carmody.

— Vous ne devriez pas condamner le meurtre si légèrement, lui reprocha le Prix. Vos paroles témoignent d'une nature frivole. A ce propos je me souviens d'un dithyrambe de circonstance que je vous réciterai plus tard. Où en étais-je ? Ah, oui, l'Envoyé et le Préposé. Au prix d'un effort personnel estimable, ces deux braves vous ont expédié dans le seul endroit de la Galaxie où l'on pourrait – peut-être – vous venir en aide. Ils n'étaient pas du tout obligés de le faire, voyez-vous. Ils auraient pu vous exécuter sur-le-champ pour des crimes futurs ; ou bien ils auraient pu vous diriger vers le dernier emplacement connu de votre planète, où elle ne se trouve assurément pas maintenant. Ils auraient pu aussi extrapoler pour calculer son emplacement présent le plus probable et vous y envoyer, mais comme ce sont de médiocres extrapolateurs, le résultat aurait été bien décevant, selon toute évidence. Vous voyez donc...

— Où suis-je ? demanda Carmody, et que va-t-il se passer ?

— J'y venais justement, dit le Prix. Cette planète s'appelle

Lursis, comme vous l'avez probablement deviné. Elle n'a qu'un unique habitant, l'autochtone Mélichrone, qui vit ici depuis des temps immémoriaux et y vivra sans doute aussi longtemps. Mélichrone est *sui generis* au possible et outrancièrement. En tant qu'autochtone il est inimitable ; en tant que race il est ubiquiste ; en tant qu'individu il est différent. De lui il a été écrit : « Voilà que l'éponyme et solitaire héros, désireux de se prendre lui-même pour compagne, résiste furieusement aux assauts éperdus de lui-même. »

— Assez ! s'écria Carmody. Vous parlez autant qu'une sous-commission du Sénat, mais vous ne dites pas grand-chose !

— C'est parce que je suis troublé, fit le Prix d'une voix légèrement plaintive. Par tous les diables de l'enfer, jeune homme, croyez-vous que je m'attendais à une chose pareille ? Je suis secoué, fiston, réellement secoué, croyez-moi, et je fais des efforts pour interpréter, parce que si je ne mets pas la main à la barre, cette damnée boule de cire est capable de s'écrouler comme un vulgaire château de khortes.

— Cartes, corrigea distraitement Carmody.

— Khortes ! lui hurla le Prix aux oreilles. Jeune homme, avez-vous jamais vu s'écrouler un château de khortes ? Eh bien, moi si, et je vous prie de croire que ce n'est pas un joli spectacle.

— Un spectacle d'anchois, fit Carmody en gloussant immodérément.

— Reprenez-vous ! Lui chuchota le Prix avec une hâte soudaine, intégrez-vous ! » Accordez-vous une pause qui rafraîchit ! Accrochez votre thalamus à une étoile ! Car voici venir enfin Mélichrone !

Carmody se sentait étrangement calme. Il regarda le paysage tortueux et ne vit rien qu'il n'avait déjà vu.

— Où est-il ? demanda-t-il au Prix.

— Mélichrone se transforme afin de pouvoir vous parler. Répondez-lui sans détours mais avec tact. Ne faites aucune allusion à son infortune ; vous ne réussiriez qu'à le mettre en colère. Soyez certain...

— Quelle infortune ?

— Soyez certain de ne pas oublier son unique limitation. Et par-dessus tout, quand il vous posera sa Question, répondez avec une extrême prudence.

— Attendez ! cria Carmody. Vous n'avez réussi qu'à m'embrouiller. Quelle infortune ? Quelle limitation ? Et quelle question posera-t-il ?

— Cessez de m'importuner ! Je ne peux pas supporter ça. Et maintenant il m'est impossible de rester plus longtemps en état de veille. J'ai ajourné mon hibernation trop longtemps, à cause de vous.

Salut, mon garçon, et ne les laisse pas te vendre des centrifugeuses en bois !

Là-dessus le serpent rajusta ses anneaux, mit sa queue dans sa bouche et s'endormit.

— Faux frère ! Écuma Carmody. Et ça s'appelle un Prix ? Prix de mon œil, oui !

Mais le Prix était endormi et incapable ou peu désireux d'entendre l'invective de Carmody. Et il y avait peu de temps pour cette sorte de choses car l'instant d'après la montagne pelée située à la gauche de Carmody se transforma en un volcan rageur.

7.

Le volcan ragea et fuma, cracha des giclées de flammes et lança des boules de feu tournoyantes vers le ciel noir. Il explosa en un million de particules incandescentes, puis chaque particule se divisa, et se divisa à nouveau, jusqu'à ce que les cieux fussent illuminés de gloire et que les trois soleils eussent pâli.

— Ça par exemple ! s'exclama Carmody. On aurait dit un festival mexicain de feux d'artifice à Chapultepec Park le jour de Pâques, et il était sincèrement impressionné.

Sous ses yeux, les particules embrasées retombèrent au sol et s'éteignirent dans un océan qui se forma pour les recevoir. Des serpentins de fumée multicolores s'enroulèrent et spiralèrent autour d'eux-mêmes, et les eaux profondes se transformèrent en vapeur sifflante qui sculpta d'étranges nuages qui à leur tour se résolurent en pluie.

— Youpie ! s'écria Carmody.

La pluie tombait obliquement. Un vent fort se leva, qui réunit les eaux descendantes et les tressa si bien que l'eau et le vent formèrent une vaste tornade. Colonne torsadée d'un noir aux reflets argentés, la tornade se dirigea sur Carmody, rythmiquement accompagnée d'assourdissants coups de tonnerre.

— N'en jetez plus ! S'égosilla Carmody. Lorsqu'elle fut arrivée presque à ses pieds, la tornade s'évanouit, le vent et la pluie furent aspirés vers le ciel et le tonnerre se réduisit à un grondement menaçant. On entendit alors des cors de chasse et des psaltérions, et aussi le gémissement aigre des cornemuses et la douce plainte des harpes. De plus en plus haut la fanfare monta, en un chant de célébration et de bienvenue qui n'était pas sans analogie avec l'accompagnement musical des films historiques à très très grand budget en Cinémascope et écran Todd-AO de la Metro-Goldwyn-Mayer, mais en mieux. Puis il y eut une dernière explosion de son, lumière, couleur, mouvement et diverses autres choses, et le silence se fit.

Carmody avait fermé les yeux au tout dernier moment, et les avait rouverts juste à temps pour voir son, lumière, couleur, mouvement et diverses autres choses revêtir l'apparence héroïque et nue d'un homme.

— Bonjour, dit l'homme. Je suis Mélichrone. Comment avez-vous trouvé mon entrée ?

— Stupéfiante ! fit Carmody en toute sincérité.

— Réellement ? demanda Mélichrone. Mais réellement stupéfiante ? Plus que simplement impressionnante ? Je veux toute la vérité, n'essayez pas de m'épargner.

— Réellement, dit Carmody. J'ai été réellement stupéfait.

— C'est très aimable à vous, dit Mélichrone. Ce que vous venez de voir est une petite Présentation de Moi-même à Moi-même que j'ai mise au point récemment. Je crois – mais sincèrement – qu'elle m'illustre assez bien, qu'en pensez-vous ?

— Cela ne fait aucun doute, répondit Carmody. Il essayait de voir à quoi ressemblait Mélichrone, mais la silhouette héroïque qui se trouvait devant lui était d'un noir de jais, parfaitement proportionnée, et ses traits étaient indiscernables. La seule caractéristique apparente était sa voix, anxieuse, raffinée et légèrement plaintive.

— Tout cela est absurde, naturellement, dit Mélichrone. Je veux dire, se présenter à soi-même et tout ça. Mais cependant c'est ma planète, et si on ne peut pas se montrer un peu sur sa propre planète, où pourrait-on le faire, hein ?

— C'est un argument sans réplique, dit Carmody.

— Vous le pensez vraiment ?

— Honnêtement et en toute sincérité, j'en suis persuadé.

Mélichrone médita un instant cette réponse, puis déclara abruptement :

— Merci. Vous me plaisez. Vous êtes une créature sensible et intelligente et vous n'avez pas peur de dire ce que vous pensez.

— Merci, dit Carmody.

— Non, non, je suis sincère.

— Moi aussi je vous remercie sincèrement, dit Carmody en essayant de ne pas laisser percer une légère note de désespoir dans sa voix.

— Et je suis content que vous soyez venu, reprit Mélichrone. Savez-vous que je suis quelqu'un de très intuitif (j'en tire une certaine fierté) et que je crois que vous pouvez m'aider ?

Carmody fut à deux doigts de répliquer qu'il était là pour requérir plutôt que pour apporter de l'aide, et qu'en outre il se sentait peu en mesure de prêter assistance à qui que ce fût, étant dans l'incapacité d'accomplir la tâche primordiale qui consistait à s'aider lui-même à retrouver son chemin. Mais il préféra s'abstenir pour le moment, de crainte d'offenser Mélichrone.

— Mon problème, déclara ce dernier, est inhérent à ma situation. Et ma situation est unique, effroyable, étonnante et significative. Peut-être vous a-t-on dit que cette planète m'appartient tout entière ; mais ça ne s'arrête pas là. Je suis le seul être vivant capable d'y vivre. D'autres ont essayé, des colonies ont été établies, des animaux ont été lâchés et des plantes plantées. Tout cela, bien sûr, avec mon approbation, mais en vain. Sans aucune exception, toute matière étrangère à cette planète s'est trouvée réduite à l'état de fine poussière que mes vents ont fini par disperser dans le vide cosmique. Que dites-vous de ça ?

— Curieux, fit Carmody.

— C'est le mot, en effet. Curieux ! Mais c'est ainsi. Aucune vie n'est capable de s'adapter ici, à l'exception de moi et de mes prolongements. Cela m'a fait un choc lorsque je m'en suis rendu compte.

— J'imagine, dit Carmody.

— J'ai toujours été ici, reprit Mélichrone, aussi loin que mes souvenirs, ou ceux de quiconque, peuvent remonter. Des ères durant, je me suis contenté de vivre simplement en tant qu'amibes, lichens ou fougères. Tout était simple et sans problème en ce temps-là. J'habitais une sorte de Jardin d'Eden.

— Ça devait être formidable, dit Carmody.

— J'aimais bien. Mais ça ne pouvait pas durer, bien sûr. Je découvris l'évolution et évoluai, modifiant ma planète pour satisfaire les diverses manifestations de moi-même. Je devins un grand nombre de créatures, dont certaines pas très sympathiques. Je connus des mondes extérieurs au mien et expérimentai avec les formes que j'y observai. Je vécus de longues existences sous diverses formes de vies supérieures de la galaxie – humanoïde, chtherizoïde, olichorde et bien d'autres encore. Je pris conscience de ma singularité, et cette prise de conscience fit naître en moi un sentiment de solitude que je jugeai inacceptable. Aussi ne l'acceptai-je pas. Au contraire j'entrai dans une phase d'agitation qui devait durer quelques millions d'années. Je me transformai en des races entières que j'autorisai – mieux, encourageai – à se faire la guerre. Je m'initiai à l'art et à la sexualité presque en même temps. Je fis découvrir les deux choses à mes races, et pendant quelque temps je m'amusai beaucoup. Je me divisai en principe masculin et principe féminin, chaque principe étant autonome tout en faisant toujours partie de moi. Je procréai, me livrai à des perversions, me clouai au pilori, me tendis des embuscades, conclus des traités de paix avec moi-même, me mariaï et divorçai avec moi-même et connus en miniature d'innombrables naissances et morts. Mes éléments s'adonnaient à l'art (quelquefois pas mauvais) et à la religion. Ils me rendaient un culte, ce qui était d'autant plus naturel que pour eux

j'étais la cause première de toute chose. Mais je leur permettais aussi d'invoquer et de glorifier des êtres supérieurs qui n'étaient pas moi-même. En ces temps-là j'étais extrêmement libéral.

— C'était très avisé de votre part, commenta Carmody.

— Je m'efforce de l'être en général. Et je pouvais me le permettre : pour cette planète j'étais Dieu. Inutile de se leurrer : j'étais suprême, immortel, omnipotent et omniscient. Toutes choses résidaient en moi – même les opinions dissidentes à mon sujet. Pas un brin d'herbe ne poussait qui ne fût une portion infinitésimale de moi. Même les montagnes et les fleuves étaient façonnés par moi. Je causais la moisson aussi bien que la famine ; j'étais la vie dans les cellules reproductrices, et la mort dans le bacille pesteux. Un moineau ne pouvait tomber sans que j'en aie connaissance, car j'étais le Faiseur et le Défaiseur, le Tout et le Multiple, Ce qui a Toujours Été et Ce qui Sera Toujours.

— C'est quelque chose, dit Carmody.

— Mais oui, mais oui. J'étais la Grande Roue dans la Céleste Usine à bicyclettes, comme l'a dit un de mes poètes. C'était absolument splendide. Mes races faisaient de l'art, je faisais les couchers de soleil. Mes peuples célébraient l'amour, j'avais inventé l'amour. Ah, les merveilleux jours ! Si cela avait pu continuer ainsi !

— Pourquoi pas ? demanda Carmody.

— J'ai grandi, fit tristement Mélichrone. Durant des éternités sans fin je m'étais amusé à créer ; le moment arriva où je commençai à remettre en question non seulement mes créations mais moi-même. Mes prêtres se posaient des questions sur moi, faisant entre eux des conjectures quant à ma nature et à mes qualités. Comme un imbécile, je les écoutai. On est toujours flatté de se savoir discuté par ses prêtres. Mais parfois cela peut devenir dangereux. Je commençai à me poser des questions sur ma nature et mes qualités. Je méditai, me lançai dans l'introspection. Plus je réfléchissais, plus cela semblait difficile.

— Mais pourquoi fallait-il que vous vous posiez des questions sur vous-même ? demanda Carmody. Après tout, vous étiez Dieu.

— C'est précisément le nœud du problème. Du point de vue de mes créations, cela allait de soi. J'étais Dieu, mes voies étaient mystérieuses, mais ma fonction était de protéger et de châtier une race d'êtres qui voulaient avoir leur libre arbitre tout en étant de mon essence. Pour eux, tout ce que je faisais était bien puisque c'était Moi qui le faisais. C'est-à-dire qu'en fin de compte mes actions, même les plus simples et les plus évidentes, étaient inexplicables parce que j'étais Moi-même inexplicable. Ou bien, en d'autres termes, mes actions étaient l'énigmatique explication d'une réalité totale que j'étais seul capable, en vertu de ma Divinité, de percevoir. C'est ainsi que

plusieurs de mes théologiens les plus doués exposaient la chose ; et ils ajoutaient qu'une compréhension plus complète leur serait accordée au paradis.

— Vous avez également créé un paradis ? demanda Carmody.

— Certainement. Et aussi un enfer. Mélichrone sourit. Il fallait voir leur tête quand je les ressuscitais dans l'un de ces deux endroits ! Même les plus dévots n'avaient jamais cru réellement à un Au-delà !

— Cela devait être une satisfaction pour vous.

— Au début, c'était agréable. Mais après quelque temps j'en eus assez. Je ne suis sans doute pas moins vain qu'un autre Dieu ; mais ce cortège de louanges et d'adulations incessantes finit proprement par m'assommer. Pourquoi par Dieu faudrait-il louer un Dieu qui ne fait qu'accomplir sa Divine fonction ? Autant louer une fourmi pour vaquer aveuglément à ses affaires de fourmi. Cet état de choses me parut peu satisfaisant. Il me manquait toujours une auto connaissance que je ne recevais que par le regard partial de mes créations.

— Que fîtes-vous donc ? demanda Carmody.

— Je les abolis. Je défis toute vie sur la planète, intelligente ou autre, et je supprimai aussi l'Au-delà. Entre nous, j'avais besoin d'un peu de temps pour réfléchir.

— Oh ! fit Carmody, choqué.

— En un sens, cependant, je n'avais rien détruit ni personne, s'empressa d'ajouter Mélichrone. Je n'avais fait que reprendre dans moi des fragments de moi-même. Il ricana soudain : J'avais un certain nombre d'illuminés qui parlaient toujours de réaliser l'Unité avec Moi. Ils ont ce qu'ils voulaient, pour sûr !

— Peut-être sont-ils contents comme ça, suggéra Carmody.

— Comment le sauraient-ils ? L'Unité avec Moi c'est Moi ; cela implique nécessairement la perte de la conscience qui permet d'analyser cette unité. C'est exactement la même chose que la mort, bien que cela sonne beaucoup mieux.

— C'est très intéressant, dit Carmody. Mais je crois que vous vouliez me parler d'un problème ?

— Précisément, j'y venais. Voyez-vous, je m'étais débarrassé de mes peuples exactement comme une enfant se débarrasse de sa maison de poupée. Et je m'étais assis – métaphoriquement – pour faire le point. Mon seul sujet de réflexion, bien sûr, était Moi.

Et le problème avec Moi était : Que suis-je censé faire ? Suis-je condamné à n'être rien d'autre qu'un Dieu ? J'avais goûté à la profession de Dieu et je l'avais trouvée trop limitée. C'était un métier bon pour un égo maniaque demeuré. Je devais bien pouvoir trouver quelque chose d'autre à faire, quelque chose de plus sensé et de plus authentiquement expressif ! Telle est ma conviction. Tel est mon problème, et c'est la question que je vous pose : Que puis-je faire de

moi-même ?

— Euh... dit Carmody. Euh... Je vois votre problème... Il s'éclaircit la voix et se gratta le nez pensivement : C'est le genre de problème qui demande de la réflexion.

— Le temps ne compte pas pour moi, dit Mélichrone. J'en ai des quantités illimitées. Malheureusement, il n'en va pas de même pour vous.

— Vraiment ? et combien de temps ai-je ?

— Environ dix minutes, selon votre mode de calcul. Passé ce délai, quelque chose de très regrettable risque de vous arriver.

— Que va-t-il m'arriver ? Que dois-je faire ?

— Allons, allons, il faut jouer le jeu, dit Mélichrone. D'abord vous répondez à ma question, ensuite je réponds à la vôtre.

— Mais si je n'ai que dix minutes...

— Cette limitation favorisera votre concentration. Et de toute façon, comme nous sommes sur ma planète, il est normal que nous suivions mes règles. Je puis vous assurer que si nous étions sur votre planète, j'obéirais à vos règles. Est-ce raisonnable ?

— Euh... sans doute, fit Carmody d'une voix misérable.

— Plus que neuf minutes, dit Mélichrone. Comment expliquer à un Dieu ce que sa fonction devrait être ? Particulièrement si, comme Carmody, vous êtes athée ? Comment trouver quelque chose de pertinent à dire, surtout si vous savez que les prêtres et les philosophes de ce Dieu ont passé des siècles à éplucher le problème ?

— Huit minutes, dit Mélichrone.

Carmody ouvrit la bouche et se mit à parler.

8.

— Il me semble, dit-il, que la solution de votre problème pourrait être... pourrait être...

— Oui ? fit Mélichrone, suspendu à ses lèvres. Carmody n'avait aucune idée de ce qu'il allait dire. Il parlait dans l'espoir que parler donnerait ipso facto un sens à ses mots, car les mots ont un sens, et les phrases encore plus.

— Votre problème, poursuivit Carmody, est de découvrir en vous un fonctionnalisme intérieur qui puisse se référer à une réalité extérieure. La démarche est peut-être impossible dans la mesure où vous-même représentez la réalité, et donc êtes incapable de vous poser extérieur à vous-même.

— Je peux si je veux, fit Mélichrone d'un ton grognon. Je peux poser tout ce qui me plaît puisque c'est moi qui commande ici. Ce n'est pas parce qu'on est un Dieu qu'on est nécessairement solipsiste.

— Certes, certes, dit vivement Carmody (Restait-il sept minutes ? Ou six ? Et qu'allait-il lui arriver à l'expiration du délai ?) Il est donc clair que votre Immanence et votre Intériorité sont insuffisantes selon votre conception de vous-même, et donc sont factuellement insuffisantes puisque vous-même, en qualité de Définisseur, les jugez insuffisantes.

— Bien raisonné, approuva Mélichrone. Vous auriez fait un bon théologien.

— Pour L'instant c'est ce que je suis, dit Carmody. (Six minutes, cinq minutes ?) Voyons, que pourriez-vous faire ?... Avez-vous pensé à faire de la connaissance, aussi bien intérieure qu'extérieure (en supposant qu'il existe une telle, chose que la connaissance extérieure) l'objet de votre quête ?

— Oui, j'y ai effectivement songé, répondit Mélichrone. J'ai lu entre autres tous les livres de la galaxie, sondé les secrets de l'Homme et de la Nature, exploré le macrocosme et le microcosme et ainsi de suite. Je suis très doué pour apprendre, entre parenthèses, bien que j'aie subséquemment oublié plusieurs choses comme par exemple le secret de la vie et le motif ultérieur de la mort. Mais je pourrai les réapprendre quand je voudrai. J'ai appris qu'apprendre est une chose aride et passive, quoique remplie d'agréables surprises ; et j'ai aussi appris qu'apprendre n'a aucune importance spéciale ni particulière pour moi. En fait, je trouve que désapprendre est presque aussi intéressant.

— Peut-être étiez-vous fait pour être artiste, suggéra Carmody.

— J'ai connu cette phase. J'ai sculpté dans la chair et dans l'argile, j'ai peint des couchers de soleil sur la toile et dans le ciel, j'ai écrit des livres de mots et d'autres d'actions, j'ai joué de la musique sur des instruments et j'ai composé des symphonies pour le vent et la pluie. Mon œuvre n'était pas trop mauvaise, je pense, mais je savais que je serais toujours un dilettante. Mon omnipotence ne laisse pas assez de place à l'erreur, voyez-vous ; et mon emprise sur le réel est trop complète pour me permettre de me préoccuper du représentationnel.

— Hum, je vois, dit Carmody. (Sûrement pas plus de trois minutes !) Pourquoi ne pas devenir conquérant ?

— Je n'ai aucun besoin de conquérir ce que je possède déjà, répondit Mélichrone. Quant aux autres mondes, je ne les désire pas. Mes qualités sont particulières à mon milieu, qui consiste en cette unique planète. La possession d'autres mondes me pousserait à des actions contre nature. Et de plus, que ferais-je d'autres mondes alors que je ne sais que faire de celui-ci ?

— Je vois que vous avez déjà beaucoup réfléchi à la question, fit Carmody dont le désespoir commençait à atteindre des limites désespérées.

— Naturellement. Pratiquement, je ne pense qu'à ça depuis quelques millions d'années. J'ai cherché un principe extérieur à moi-même tout en faisant partie de l'essence de mon être. J'ai cherché un point de repère, mais je n'ai trouvé que moi-même.

Carmody aurait pu éprouver de la pitié pour le Dieu Mélichrone si sa propre situation n'avait pas été aussi inquiétante. Il se sentait désorienté. Le temps qui lui était imparti ne cessait de diminuer, et pourtant ses pensées étaient absurdement mêlées de compassion pour la Divinité frustrée.

Puis il eut une inspiration. Elle était simple et directe et résolvait à la fois le problème de Mélichrone et le sien – ce qui est le gage d'une bonne inspiration. Savoir si Mélichrone l'accepterait ou pas était une autre affaire. Mais Carmody ne pouvait qu'essayer.

— Mélichrone, dit-il hardiment, j'ai résolu votre problème.

— Vraiment ? fit Mélichrone avec empressement. Je veux dire, vraiment vraiment ? Vous ne dites pas ça parce que, si vous ne réussissez pas à le résoudre à mon entière satisfaction, vous êtes condamné à mourir dans soixante-treize secondes ? Vous ne vous êtes pas laissé indûment influencer par ça ?

— Je ne me suis laissé influencer par mon destin imminent, déclara majestueusement Carmody, que dans la mesure où une telle

influence était propice à la découverte de la solution.

— Ah, bon. Très bien. Dépêchez-vous de tout me dire, je brûle de savoir !

— Je voudrais bien, dit Carmody, mais je ne peux pas. Il m'est physiquement impossible de tout expliquer si vous devez me tuer dans soixante ou soixante-dix secondes.

— Moi ? Je n'ai nullement l'intention de vous tuer ! Par le ciel, me croyez-vous si sanguinaire que ça ? Non, votre mort imminente est un événement extérieur sans aucun rapport avec moi. A propos, il vous reste douze secondes.

— Ce n'est pas assez long, dit Carmody.

— Evidemment, ce n'est pas assez long ! Mais ce monde est le mien, vous savez, et j'y suis maître de tout, y compris de l'écoulement du temps. Je viens de modifier le continuum spatio-temporel local au point moins dix secondes. Ce n'est pas une opération trop difficile à faire pour un Dieu, bien qu'elle demande ensuite pas mal de nettoyage. Par conséquent, vos dix secondes consommeront environ vingt-cinq ans de mon temps local. Est-ce que ça vous suffit comme ça ?

— C'est plus qu'amplement suffisant, dit Carmody. Et c'est très aimable à vous.

— Ce n'est rien, dit Mélichrone. Et maintenant, veuillez m'exposer votre solution.

— Parfait, dit Carmody en prenant une profonde inspiration. La solution de votre problème est inhérente à la manière dont vous l'envisagez. Il ne saurait en être autrement. Tout problème contient en soi le germe de sa propre solution.

— Vous croyez ?

— Obligatoirement.

— Très bien. Pour le moment, j'accepte ces prémisses. Poursuivez.

— Considérez votre situation, reprit Carmody. Considérez à la fois son aspect intérieur et son aspect extérieur. Vous êtes le Dieu de cette planète, mais seulement de cette planète. Vous êtes omnipotent et omniscient, mais seulement ici. Vous avez des ressources intellectuelles impressionnantes et vous éprouvez le besoin de servir une cause extérieure à vous-même. Vos dons sont inutilisables autre part qu'ici, et ici vous êtes tout seul.

— Oui, oui, telle est exactement ma situation ! s'écria Mélichrone. Mais vous ne m'avez toujours pas dit ce qu'il faut faire.

Carmody prit une longue inspiration et expira lentement :

— Ce qu'il faut faire, c'est utiliser vos merveilleux dons, et les utiliser ici, sur votre propre planète, où ils atteindront leur effet maximum ; et les utiliser au service des autres, puisque tel est votre

désir le plus profond.

— Au service des autres ?

— Tout concourt à l'indiquer, même la plus superficielle considération de votre situation. Vous êtes seul dans un univers multiplex ; mais pour que vous puissiez accomplir des actions extérieures, il faut qu'il y ait un extérieur. Or, votre essence même vous interdit d'aller vers cet extérieur. Il faut donc que cet extérieur vienne à vous. Lorsqu'il viendra, quelle sera la nature de vos relations avec lui ? Elle est également claire. Puisque vous êtes omnipotent dans votre monde, vous ne pouvez être aidé ou assisté. Mais vous pouvez aider et assister les autres. Telle est l'unique relation naturelle possible entre vous et l'univers extérieur.

Mélichrone médita ces paroles puis répondit :

— Vos arguments ne manquent pas de force, je l'admets volontiers. Mais il y a des difficultés. Par exemple, le monde extérieur vient rarement par ici. Vous êtes le premier visiteur que j'ai eu en deux révolutions galactiques un quart.

— C'est un travail qui demande de la patience, admit Carmody. Mais je suis sûr que vous cultivez cette qualité. Ce sera d'autant plus facile pour vous que le temps est une variable. Quant au nombre de vos visiteurs — d'abord, la quantité n'affecte pas la qualité. L'énumération pure et simple n'a aucune valeur. Un homme, ou un Dieu, fait ce qu'il a à faire et c'est tout ce qui compte. Que ce travail demande une opération ou un million, cela n'a aucune importance.

— Mais je ne suis pas plus avancé qu'avant, si j'ai une tâche à accomplir et personne sur qui l'accomplir.

— Toute modestie mise à part, je me permets de vous signaler que vous m'avez. J'arrive de l'extérieur. J'ai un problème ; en fait, j'en ai même plusieurs. Pour moi, ces problèmes sont insolubles. Pour vous, je ne sais pas ; mais j'ai bien l'impression qu'ils vont mettre vos capacités à rude épreuve.

Mélichrone médita très longtemps. Le nez de Carmody commença à lui démanger, mais il résista au désir de se gratter. Il attendait, et la planète entière attendait aussi, que Mélichrone ait pris sa décision.

A la fin, Mélichrone redressa sa tête d'un noir de jais et dit :

— Je crois vraiment que vous avez mis le doigt sur quelque chose.

— Vous êtes trop bon, fit Carmody.

— Non, mais sincèrement, je le pense ! Votre solution me

paraît à la fois élégante et inévitable. Et, par extension, je suis persuadé que le Destin, qui règle le cours des hommes, des Dieux et des planètes, a dû arranger cela : que moi, créateur, je fusse créé sans problème à résoudre ; et que vous, créé, vous devinssiez créateur d'un problème que seul un Dieu est capable de résoudre. Et vous avez vécu toute votre existence en attendant que je résolve votre problème, tandis que j'ai passé ici la moitié de l'éternité à attendre que vous m'apportiez votre problème à résoudre !

— J'en suis tout à fait convaincu, dit Carmody. Mais voudriez-vous savoir quel est mon problème ?

— Je l'ai déjà trouvé par déduction. En fait, étant donné la nature supérieure de mon intellect et de mon expérience, j'en sais beaucoup plus que vous là-dessus. Grosso modo, votre problème est de savoir comment rentrer chez vous.

— Exactement.

— Non, pas exactement. Je n'utilise pas mes termes à la légère. Grosso modo, vous voudriez savoir Où, Quand et Quelle est votre planète ; et vous désirez un moyen d'y aller, et vous voudriez y arriver à peu près dans l'état où vous êtes en ce moment. Si c'était tout, ce serait encore assez difficile.

— Ce n'est pas tout ? demanda Carmody.

— Non. Il y a aussi la mort qui vous poursuit.

— Oh, fit Carmody. Il sentit soudain ses genoux devenir mous, et Mélichrone créa aimablement pour lui un fauteuil, un cigare de La Havane, une bouteille de rhum Collins, une paire de pantoufles fourrées en agneau et une couverture en peau, de buffle.

— Confortable ? demanda-t-il.

— Très.

— Parfait. Maintenant suivez bien. Je vais brièvement mais succinctement vous expliquer votre situation, en utilisant seulement une fraction de mon intellect pour cela tandis que je consacrerai le reste à la tâche considérable d'essayer de trouver une solution praticable. Mais vous devrez faire un effort de concentration et comprendre tout ce que je dirai du premier coup, car il ne nous reste plus beaucoup de temps.

— Je croyais que vous aviez transformé mes dix secondes en vingt-cinq ans.

— Je l'ai fait, mais le temps est une variable complexe, même pour moi. Dix-huit de vos vingt-cinq années sont déjà consommées, et le reste s'en va avec une rapidité extrême. Ecoutez-moi attentivement, votre vie en dépend.

— Très bien. Carmody se pencha en avant et tira une bouffée de son havane. Je suis prêt.

— La première chose que vous devez comprendre, commença

Mélichrone, est la nature implacable qui vous traque.

Carmody réprima un frisson et se pencha en avant pour écouter.

9.

L'une des lois fondamentales de l'univers, déclara Mélichrone, est que les espèces s'entre-dévorent. Ce n'est peut-être pas très beau, mais c'est un fait. Manger est primordial et l'acquisition de nourriture est à la base de tous les autres phénomènes. Concept impliquant la Loi de Prédation, que l'on peut énoncer comme suit : Toute espèce donnée, quelle que soit sa place dans la hiérarchie, mange une ou plusieurs autres espèces et est mangée par une ou plusieurs autres espèces.

« Il s'établit de la sorte une situation universelle susceptible d'être aggravée ou améliorée par un certain nombre d'éléments. Par exemple, une espèce résidant dans son habitat d'origine peut généralement maintenir un état d'Equilibre et s'assurer ainsi une durée de vie normale malgré les déprédations de ses prédateurs. On exprime habituellement cet Equilibre sous la forme de l'équation Vainqueur-vaincu, ou Vv. Lorsqu'une espèce ou un membre d'une espèce donnée émigre vers un nouvel habitat exotique ou peu familier, les valeurs Vv sont nécessairement modifiées. Quelquefois on assiste à une amélioration temporaire de la situation Mangeur-mangé de l'espèce, soit : $Vv = Ee + 1$. Le plus souvent, cependant, il se produit une détérioration : $Vv = Ee - 1$.

« Voici ce qui vous est arrivé, Carmody. Vous avez quitté votre habitat normal, ce qui signifie également que vous avez quitté vos prédateurs normaux. Aucune automobile ne peut vous faucher ici, aucun virus s'insinuer dans votre sang, aucun policier vous abattre par erreur. Vous avez laissé derrière vous les dangers de la Terre, et les dangers des autres espèces galactiques ne vous atteignent pas.

« Mais l'amélioration $Vv = Ee + 1$ est malheureusement temporaire. Déjà la règle inéluctable de l'Equilibre commence à se faire sentir. Vous ne pouvez pas refuser de traquer, et vous ne pouvez pas éviter d'être traqué. La Prédation est la Nécessité même.

« Ayant quitté la Terre, vous êtes devenu unique, et donc votre prédateur est unique. Il est né de la concrétisation de la loi universelle. Il ne peut se nourrir que de vous. Il représente le complément et la contrepartie de vos caractéristiques. Sans l'avoir jamais vu, nous savons que ses mâchoires sont faites pour happer des Carmody, que ses membres sont articulés pour saisir des Carmody,

que son estomac a ceci de particulier et d'unique qu'il ne peut digérer que des Carmody, et que sa personnalité tout entière est conçue pour tirer parti de la personnalité carmodienne.

« Votre situation vous a rendu unique, Carmody, et donc votre prédateur est unique. C'est votre mort qui vous poursuit, avec une détermination égale à la vôtre. Vos destins sont liés. S'il vous attrape, vous mourez ; si vous lui échappez pour rejoindre les périls normaux de votre monde, c'est votre prédateur qui meurt faute de subsistance carmodienne.

« Je ne puis rien vous dire de plus qui vous aide à lui échapper. Je ne puis prévoir les ruses et les stratagèmes qu'il utilisera, pas plus que je ne puis prévoir les vôtres. Je peux seulement vous avertir que les probabilités sont toujours en faveur du Chasseur, même s'il n'est pas entièrement impossible qu'on puisse échapper à cette règle. Telle est votre situation, Carmody. M'avez-vous bien compris ? »

Carmody tressaillit, comme un homme que l'on tire d'un sommeil profond.

— Oui, dit-il. Je n'ai pas tout compris, mais je crois avoir saisi les passages essentiels.

— Parfait, dit Mélichrone. Nous n'avons plus de temps à perdre. Il vous faut quitter cette planète sur-le-champ. Même moi sur mon propre monde je ne puis rien faire contre la Loi de Prédation universelle.

— Pouvez-vous me faire regagner la Terre ? demanda Carmody.

— En y mettant le temps nécessaire, je le pourrais sans doute. Mais avec du temps, je pourrais faire n'importe quoi. Le problème est complexe, Carmody. D'abord, les trois variables OQQ doivent être résolues en fonction l'une de l'autre. Il faudrait que je puisse déterminer avec exactitude Où dans l'espace-temps se trouve actuellement votre planète. Puis il faudrait savoir Quelle est la vôtre parmi toutes les variations possibles de la Terre. Il me resterait alors à identifier la séquence temporelle où vous êtes né afin de déterminer Quand. Mais il faut également tenir compte de l'effet skorique et du facteur de multiplication par deux, qui sont loin d'être à négliger. Une fois tout cela calculé, je pourrais, avec un peu de chance, vous réinsérer dans votre Particularité (opération étonnamment délicate) sans trop causer de dégâts.

— Vous ne pouvez pas faire ça pour moi ? demanda Carmody.

— Non. Nous n'avons plus le temps. Mais je vais vous envoyer chez Maudsley, un de mes amis, qui devrait pouvoir vous venir en aide.

— Un de vos amis ?

— Euh... pas exactement. Plutôt une connaissance, dirai-je, bien que même ce terme soit peut-être un peu exagéré. Voyez-vous, il y a fort longtemps de cela, j'ai failli quitter ma planète pour entreprendre un voyage d'agrément. Si ce projet avait été mené à bien, j'aurais connu Maudsley. Mais pour des raisons diverses je ne suis jamais parti, et donc je ne l'ai jamais rencontré vraiment. Mais nous savons tous les deux que si j'avais fait ce voyage, nous nous serions connus, nous aurions échangé d'agréables propos, quelques plaisanteries, des mots, même, et tout cela se serait terminé par une sympathie réciproque.

— Le lien me paraît un peu faible, dit Carmody. Ne pourriez-vous me recommander à quelqu'un d'autre ?

— J'ai bien peur que non. Maudsley est mon seul ami. Les probabilités font les affinités aussi bien que les réalités. Je suis certain que Maudsley s'occupera très bien de vous.

— C'est que... commença Carmody.

Mais à ce moment-là il aperçut quelque chose de grand, de sombre et menaçant qui commençait à prendre forme juste derrière son épaule gauche, et il comprit qu'il ne lui restait plus de temps.

— Je m'en vais ! dit-il. Et merci pour tout !

— Inutile de me remercier, fit Mélichrone. Mon rôle dans cet univers est de servir les autres. Bonne chance, Carmody !

La forme menaçante commençait à se matérialiser ; mais avant qu'elle eût fini, Carmody avait disparu.

10.

Il se retrouva au milieu d'une verdoyante prairie. Il devait être midi, car un soleil orange rayonnait juste au-dessus de lui. A quelque distance de là, un petit troupeau de vaches tavelées paissait tranquillement l'herbe haute. Plus loin, Carmody distingua l'orée sombre d'une forêt.

Il tourna lentement sur lui-même. La prairie s'étendait tout autour de lui, sauf à l'endroit où la forêt se terminait en un épais sous-bois. Il entendit aboyer un chien. Il y avait des montagnes de l'autre côté, une longue chaîne au relief déchiqueté et aux sommets couronnés de neige. Des nuages gris s'accrochaient aux pentes supérieures.

Du coin de l'œil, il aperçut un éclair roux. Il se tourna. Cela ressemblait à un renard. L'animal le dévisagea avec curiosité, puis détala en direction de la forêt.

— On dirait la Terre, murmura Carmody à haute voix. Puis il se souvint brusquement du Prix, qui avait été pour la dernière fois un serpent vert en hibernation. Il porta la main à son cou, mais le Prix ne s'y trouvait plus.

— Je suis là, dit le Prix.

Carmody regarda autour de lui et vit un petit chaudron de cuivre.

— C'est vous ça ? demanda Carmody en ramassant chaudron.

— Naturellement, c'est moi. Vous ne reconnaissez pas votre propre Prix ?

— C'est que... vous avez changé.

— Je le sais très bien. Mais mon essence – mon véritable moi – ne change jamais. Que se passe-t-il ?

Carmody venait de regarder à l'intérieur du chaudron et avait failli le lâcher. Il y avait vu le corps dépouillé et à moitié mangé d'un petit mammifère qui ressemblait à un chat.

— Qu'est-ce qu'il y a dans vous ? demanda Carmody.

— C'est mon déjeuner, puisque vous tenez à le savoir. Je cassais la croûte pendant le voyage.

— Ah !

— Même les Prix doivent se nourrir occasionnellement, ajouta

le Prix avec sarcasme. Je dois même ajouter que nous avons besoin de repos, d'un minimum d'exercice, de rapports sexuels, d'une cuite de temps à autre et d'un ou deux mouvements intestinaux ; toutes choses que vous vous êtes peu soucié de me procurer depuis que je vous ai été décerné.

— Moi non plus je n'ai rien eu de tout cela, répondit Carmody.

— Vous avez besoin de ces choses ? S'étonna le Prix. Bien sûr, que je suis bête. Je ne sais pas pourquoi mais j'avais plutôt tendance à vous considérer comme une sorte de créature élémentaire animée sans besoins animaux.

— Exactement ce que je pensais de vous ! fit Carmody.

— C'est inévitable, je suppose. On a tendance à considérer les créatures de l'espace comme si... comme si elles étaient d'un seul bloc, sans tripes, en quelque sorte. Quelques-unes le sont d'ailleurs.

— Je veillerai à satisfaire vos besoins, dit Carmody rempli d'une soudaine affection pour son Prix. Je vous promets de m'en occuper dès que cette fichue urgence sera réglée.

— Mais bien sûr, mon vieux. Pardonnez-moi ce brusque accès d'humeur. Ça vous dérange si je finis mon casse-croûte ?

— Ne vous gênez pas, dit Carmody. Il était curieux de voir comment un chaudron de métal allait s'y prendre pour dévorer un animal ; mais lorsqu'il fallut regarder, il n'eut pas le courage et détourna pudiquement les yeux.

— Mmm, c'était drôlement bon, fit le Prix. Je vous en ai laissé un morceau, si ça vous dit.

— Merci, je n'ai pas faim, dit Carmody. Comment s'appelle ce que vous mangez ?

— Nous appelons ça des orithi. Cela doit ressembler pour vous à une sorte de champignon géant. Ils sont délicieux crus ou légèrement pochés dans leur jus. La variété blanche avec des taches est meilleure que la verte.

— Je m'en souviendrai, dit Carmody, pour le cas où j'en rencontrerais un par hasard. Pensez-vous qu'ils soient comestibles pour un Terrien ?

— Pourquoi pas ? A propos, si cela devait se produire réellement, n'oubliez pas de lui faire réciter un poème avant de le manger.

— Pour quelle raison ?

— Parce que les orithi sont d'excellents poètes. Carmody déglutit péniblement. C'était l'ennui avec les formes de vies exotiques. Juste au moment où On croyait commencer à comprendre, on s'apercevait qu'on n'y comprenait plus rien. Et réciproquement, c'était au moment où on se croyait complètement mystifié qu'elles vous surprenaient le plus en se comportant d'une façon totalement

compréhensible. En réalité, se dit Carmody, ce qui les rendait véritablement étrangères, c'était qu'elles n'étaient jamais totalement étrangères. C'était amusant au début ; mais au bout d'un moment, cela vous portait sur les nerfs.

— Beurp, fit le Prix.

— Comment ?

— Je vous demande pardon, j'ai eu un renvoi. En tout cas, j'espère que vous admettez que j'ai conduit tout ça avec habileté.

— Conduit tout quoi ?

— Mais votre entretien avec Mélichrone, naturellement.

— Vous ? Ça par exemple, vous étiez en hibernation ! Dites plutôt que c'est moi qui nous ai tirés de ce mauvais pas.

— Je ne voudrais pas vous contredire, mais j'ai l'impression qu'il y a une légère méprise. Si je me suis mis en état d'hibernation, c'est uniquement pour pouvoir mieux me concentrer sur le problème de Mélichrone.

— Vous êtes fou ! Vous déraisonnez ! s'écria Carmody.

— Je ne dis rien d'autre que la vérité. Prenez par exemple l'argumentation serrée par laquelle vous avez convaincu Mélichrone de sa place et de sa fonction dans l'ordre des choses en employant une logique irréfutable.

— Eh bien ?

— Eh bien, avez-vous jamais raisonné de cette façon auparavant ? Etes-vous philosophe ou bien logicien ?

— J'étais premier de ma classe en philo.

— Belle performance, ricana le Prix. Non, Carmody. Vous n'avez ni les connaissances ni les facultés intellectuelles nécessaires pour mener à bien une discussion pareille. Il faut vous rendre à l'évidence : ça ne s'accordait pas du tout avec vous.

— Ça s'accordait très bien ! Je suis capable de faire preuve d'une logique extraordinaire !

— Extraordinaire est le mot qui convient, dit le Prix.

— Mais tout cela, c'est bien moi qui l'ai fait ? C'est moi qui l'ai pensé !

— Très bien, très bien, dit le Prix. Je ne savais pas que vous attachiez tant d'importance à cela. Je ne voulais pas vous contrarier. Dites-moi, avez-vous jamais été sujet à des évanouissements ou à des crises de fou rire ou de larmes inexplicables ?

— Non, répondit Carmody en se ressaisissant. Avez-vous eu en rêve la sensation de voler, ou une impression prononcée de sainteté ?

— Certainement pas.

— Vous en êtes sûr ?

— Bien sûr, que j'en suis sûr.

— Alors, changeons de sujet, fit Carmody qui se sentait

absurdement triomphant. Mais il y a autre chose que j'aimerais savoir.

— Quoi ? demanda le Prix avec suspicion.

— Quelle était l'infortune de Mélichrone à laquelle je ne devais pas faire allusion ? Et quelle était son unique limitation ?

— Je croyais qu'elles étaient toutes les deux cruellement évidentes.

— Pas pour moi.

— Quelques heures de réflexion vous y feraient penser tout de suite.

— Je m'en fiche. Dites-le moi.

— Très bien. L'infortune de Mélichrone est qu'il est boiteux. C'est un défaut congénital ; il est présent depuis les origines, et se transmet dans toutes ses métamorphoses.

— Et sa seule limitation ?

— Il ne pourra jamais savoir qu'il boite. En tant que Dieu, il n'a pas accès à la connaissance comparative. Ses créations sont à son image ; ce qui, dans le cas de Mélichrone, signifie qu'elles sont toutes bancales. Et ses contacts avec la réalité extérieure sont si espacés qu'il se figure que la bancalité est la norme et que les créatures qui ne boitent pas sont curieusement affligées. La connaissance comparative est l'une des rares choses qui font défaut à la Divinité, soit dit en passant.

De sorte que la définition primaire d'un Dieu s'établit en fonction de son autonomie qui, quel que soit son rayon d'action, est toujours interne. Et d'ailleurs, le contrôle du contrôlable et la connaissance du connaissable constituent le premier pas sur le chemin de la Divinité, au cas où vous voudriez essayer.

— Moi ? Essayer de devenir un Dieu ?

— Pourquoi pas ? C'est une occupation comme une autre, malgré le titre un peu ronflant. Ce n'est pas facile, je vous l'accorde, mais pas plus compliqué que de devenir un poète ou un ingénieur de première classe.

— Vous avez dû perdre la tête, fit Carmody, éprouvant ce frisson d'horreur religieuse qui parfois parcourt le plus endurci des athées.

— Pas du tout. Je suis mieux informé, c'est tout. Mais maintenant, préparez-vous.

Carmody tourna vivement les yeux et vit trois petites silhouettes traverser la prairie. Dix autres silhouettes les suivaient à distance respectueuse.

— Celui du milieu est Maudsley, dit le Prix. Il est toujours très occupé, mais si vous avez de la chance vous pourrez lui glisser

quelques mots.

— A-t-il des handicaps ou des limitations ? demanda Carmody sarcastiquement.

— S'il en a c'est sans importance. On ne traite pas avec Maudsley comme avec n'importe qui, et les problèmes qui se posent sont entièrement différents.

— Il a une apparence humaine, dit Carmody tandis que le groupe se rapprochait.

— Sans doute, concéda le Prix. Mais il n'y a pas là de quoi vous étonner, la forme humanoïde est très répandue dans ce coin de la galaxie.

— Comment faut-il traiter avec Maudsley ?

— Je ne puis vous l'expliquer vraiment. Il m'est trop étranger pour que je puisse comprendre ou prédire ses réactions. Mais il y a un conseil que je veux vous donner : Soyez sûr de capter son attention et de le convaincre de votre humanité.

— Naturellement.

— Ce n'est pas aussi simple que ça en a l'air. Maudsley est un être très actif, toujours très pris par, ses occupations. C'est un ingénieur extrêmement doué, voyez-vous, et consciencieux. Mais il est parfois un peu distrait, particulièrement lorsqu'il expérimente un nouveau procédé.

— Ça ne me paraît pas très sérieux.

— Ça ne l'est pas... pour lui. Ce ne serait guère qu'un petit travers amusant s'il n'avait la fâcheuse habitude de tout considérer dans sa distraction comme de la matière première pour ses réalisations techniques. Ainsi, une de mes relations, Dewer Harding, s'est présentée chez lui il y a quelque temps avec une invitation à une soirée. Le pauvre Dewer n'a pas su capter son attention.

— Et que s'est-il passé ?

— Maudsley l'a incorporé à l'une de ses réalisations. Sans méchanceté, bien sûr. Il n'en reste pas moins que le pauvre Dewer se trouve maintenant réduit à trois pistons et un arbre à cames dans un moteur alternatif et qu'on peut le voir les jours de semaine au Musée Maudsley de l'Histoire des Techniques.

— C'est affreux, dit Carmody. Ne peut-on rien faire pour lui ?

— Personne n'ose aborder ce sujet devant Maudsley. Il n'admet pas facilement ses erreurs, et il peut même devenir très désagréable s'il se sent critiqué.

Le Prix dut percevoir l'expression de Carmody, car il s'empressa d'ajouter :

— Mais ne vous alarmez pas ! Maudsley n'est jamais méchant, il a au contraire le cœur sur la main. Il aime les compliments, comme tout un chacun, mais déteste la flatterie. Parlez ouvertement et faites-

vous connaître ; soyez admiratif, mais jamais à l'excès ; faites des réserves quant à ce que vous n'aimez pas, mais ne critiquez pas abusivement. En bref, usez de modération en toutes choses excepté lorsque les circonstances exigent une attitude plus radicale.

Carmody aurait voulu lui dire que ces conseils ou rien c'était la même chose ; pire, en fait, car le résultat était qu'il se sentait nerveux. Mais il n'avait plus le temps. Maudsley était là, grand et chenu, vêtu d'un pantalon de treillis et d'une veste en cuir, flanqué de deux hommes en costume de ville avec qui il discutait avec animation.

— Bonjour, monsieur, dit Carmody d'une voix décidée. Il fit un pas en avant, puis s'écarta précipitamment du chemin avant que les trois hommes absorbés n'entrent en collision avec lui.

— Comme entrée, c'est raté, chuchota le Prix.

— La ferme ! chuchota à son tour Carmody. D'un air buté, il emboîta le pas au trio.

11.

— Alors c'est ça, Orin ? demanda Maudsley.

— Oui, monsieur, c'est ça, fit le dénommé Orin, celui qui était sur la gauche, avec un sourire de fierté. Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur ?

Maudsley se tourna lentement et examina la prairie, les montagnes, le soleil, la rivière et la forêt. Son regard ne trahissait pas la moindre expression. Il s'adressa au troisième homme :

— Et vous, qu'en pensez-vous, Brookside ?

Avec des tremblements dans la voix, Brookside répondit :

— Je crois, monsieur, que nous avons fait du bon travail, Orin et moi. Surtout si vous considérez que c'est notre première réalisation indépendante.

— Et vous partagez ce jugement, Orin ?

— Certainement, monsieur, fit Orin. Maudsley se baissa pour arracher un brin d'herbe. Il le renifla, puis le jeta. Il gratta la terre de la pointe du pied et regarda de face un long moment le soleil ardent. D'une voix mesurée, il dit :

— Vous m'étonnez. Vraiment, vous m'étonnez beaucoup. De façon très défavorable. Comment, je vous demande à tous les deux de construire une planète pour un de mes clients, et voilà ce que vous me sortez !

Vous vous considérez vraiment comme des ingénieurs ?

Les deux assistants ne répliquèrent pas. Ils s'étaient raidis, comme deux garnements attendant la fessée.

— Des ingénieurs ! répéta Maudsley en mettant dans ce mot au moins deux cent cinquante kilos de mépris par centimètre carré. « Une équipe de spécialistes à l'esprit créateur mais pratique réalisera la planète de vos rêves à l'endroit et au moment que vous choisirez. » L'un de vous reconnaît-il ces mots ?

— C'est tiré de notre brochure, fit Orin.

— Précisément. Et avez-vous le sentiment que ceci correspond à la « réalisation d'un esprit créateur et pratique » ?

Les deux hommes restèrent silencieux. Puis Brookside s'enhardit :

— Euh, oui monsieur. Moi je l'ai. J'ai ce sentiment. Nous avons scrupuleusement examiné le cahier des charges. On nous demandait une planète de type 34 Bc 4, avec un certain nombre de modifications. C'est exactement ce que nous avons construit. Naturellement, ceci

n'est qu'une partie, mais tout de même...

— Tout de même je ne suis pas aveugle et je juge ce que je vois, fit Maudsley. Quel type de chauffage avez-vous employé, Orin ?

— Soleil de type 05, monsieur. Cela convenait parfaitement aux besoins thermiques.

— Je m'en doute, je m'en doute. Mais il s'agit d'une série à bon marché, si vous vous souvenez. Si nous ne faisons pas attention aux fournitures, où passeront nos bénéfices ? Et l'article le plus cher, c'est l'élément de chauffage.

— Nous en sommes conscients, monsieur, dit Brookside. Nous avons hésité avant d'employer un soleil de type 05 pour un système uniplanétaire. Mais les besoins en chaleur et en radiations...

— Vous n'avez décidément rien appris à mon contact ! s'écria Maudsley. Un tel type d'étoile est tout à fait superflu. Hé, vous... Il fit signe à des ouvriers. Descendez-moi ça.

Les ouvriers s'empressèrent, munis d'une échelle pliante. Pendant qu'un homme la maintenait, un autre la déplia, dix fois, cent fois, un million de fois. Deux autres l'escaladaient aussi vite qu'elle s'élevait.

— Allez-y doucement ! leur cria Maudsley. Et n'oubliez pas vos gants, vous pourriez vous brûler !

Arrivés tout en haut de l'échelle, les deux hommes décrochèrent l'étoile, la replièrent avec soin et la rangèrent dans un emballage capitonné marqué : *ETOILE FRAGILE*.

Quand le couvercle retomba, l'obscurité se fit.

— Mais nom de nom, il faut que ce soit moi qui pense à tout ici ? s'écria Maudsley. Que la lumière soit donc !

Et aussitôt la lumière fut.

— Bon, dit Maudsley. Ce soleil 05 retourne en magasin. Une étoile de type G13 fera largement l'affaire à la place.

— Mais monsieur, protesta Orin nerveusement. Ça ne chauffera pas assez.

— C'est ce que vous croyez. Apprenez un peu à faire preuve d'esprit créateur. En rapprochant l'étoile, la chaleur sera suffisante !

— Sans doute, monsieur, fit Brookside. Mais les radiations PR qu'elle émet n'auront plus assez d'espace pour se dissiper sans danger. Cela peut se révéler mortel pour la race qui occupera la planète.

Lentement et distinctement, Maudsley répondit :

— Essayez-vous de me faire croire que les étoiles de type G13 sont dangereuses ?

— Euh, non... ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire, fit Orin. Mais elles peuvent devenir dangereuses, comme n'importe quoi d'autre d'ailleurs, si on ne prend pas certaines précautions.

— J'aime mieux ça.

— Les précautions à prendre dans le cas présent, intervint Brookside, impliquent le port de combinaisons protectrices à base de plomb pesant dans les vingt-cinq kilos. Ce qui est peu pratique, les individus de cette race pesant en moyenne quatre kilos seulement.

— C'est leur problème, répondit Maudsley. Ce n'est pas à nous de leur apprendre à vivre leur vie. Devrai-je me considérer comme responsable chaque fois qu'ils se fouleront un orteil sur un caillou que j'aurai déposé sur leur planète ? Sans compter qu'ils ne sont pas forcés de porter des combinaisons de plomb. Ils peuvent acheter en supplément une de mes options, un écran solaire contre les radiations PR.

Les deux hommes sourirent nerveusement. Seul Orin protesta faiblement :

— C'est qu'il s'agit d'une espèce assez défavorisée, monsieur. J'ai bien peur qu'ils n'aient pas les moyens de s'offrir l'écran solaire.

— Eh bien, si ce n'est pas pour tout de suite ce sera peut-être pour plus tard. Et de toute façon les radiations PR ne sont pas mortelles à brève échéance. Même dans ces conditions, leur espérance de vie moyenne est de 9,3 années, ce qui devrait suffire à quiconque.

— Oui, monsieur, répondirent les deux assistants d'un air malheureux.

— Et ensuite, fit Maudsley, quelle est la hauteur de ces montagnes-là ?

— Deux mille mètres en moyenne au-dessus de la mer, dit Brookside.

— Au moins mille de trop. Vous croyez que ça pousse sur les arbres, les montagnes ? Rognez-moi tout ça, et remettez le surplus à l'entrepôt.

Brookside sortit son calepin et nota les modifications à effectuer. Maudsley continua à arpenter le terrain, les sourcils froncés.

— Combien de temps ces arbres sont-ils faits pour durer ?

— Huit cents ans, monsieur. C'est notre tout dernier modèle de chêne-pommier. Il donne des fruits, de l'ombre, des noisettes, des boissons rafraîchissantes, trois sortes de tissus utiles, il constitue un excellent matériau de construction, maintient le sol en place et...

— Vous cherchez à me mettre sur la paille ? rugit Maudsley. Deux cents ans, c'est bien suffisant pour des arbres ! Otez-leur les trois quarts de leur élan vital, et remettez-moi tout ça dans les accumulateurs bioénergétiques !

— Ils ne pourront plus accomplir toutes les fonctions prévues, fit remarquer Orin.

— Réduisez ces fonctions ! Des noisettes et de l'ombre, c'est bien assez, je ne suis pas obligé de livrer un trésor avec chacun de ces satanés arbres ! Et ça encore, qu'est-ce que c'est ? Qui a mis ces vaches là ?

— C'est moi, monsieur, fit Brookside. J'ai pensé que cela rendrait le paysage... plus engageant.

— Crétin ! Le moment de rendre un lieu engageant c'est avant la vente, pas après ! Cet endroit a été vendu nu. Remettez-moi ces vaches dans le bac à protoplasme !

— Bien, monsieur, fit Orin. Je suis navré, monsieur. Est-ce tout ?

— Il y aurait dix mille autres détails à revoir. J'espère que vous saurez les découvrir tout seuls. Tenez, ça, par exemple. Il montra Carmody du doigt. Une statue, ou quoi ? Est-ce que c'est supposé chanter une chanson ou déclamer des vers à l'arrivée de la nouvelle race ?

Carmody en profita pour parler :

— Monsieur, je ne fais pas partie de tout ça. Un de vos amis appelé Mélichrone m'envoie, j'essaie de regagner ma planète...

Mais Maudsley ne l'entendait pas. Pendant que Carmody parlait, il disait :

— Quoi qu'il en soit, ça n'est pas mentionné dans le cahier des charges. Mettez-moi ça avec les vaches dans le bac à protoplasme.

— Holà ! se mit à hurler Carmody que des ouvriers avaient soulevé par les bras. Holà, attendez ! Je ne fais pas partie de cette planète ! C'est Mélichrone qui m'envoie ! Attendez, écoutez-moi !

— Vous devriez avoir honte de vous, continua Maudsley sans paraître entendre les supplications de Carmody. Qu'est-ce que vous vouliez faire au juste ? Encore une de vos idées de décoration, hein, Orin ?

— Oh, non ! protesta Orin. Ce n'est pas moi qui l'ai mis ici.

— Alors c'est vous, Brookside.

— Je ne l'avais jamais vu de ma vie, patron.

— Hum ! Vous êtes des crétins, mais je ne crois pas que vous me mentiriez. Il se tourna vers les ouvriers et cria : Hé, ramenez-moi ça ici !

— Ça va, calmez-vous, dit-il à Carmody qui tremblait comme une feuille. Ressaisissez-vous ! Je ne vais pas attendre que vous ayez

fini de piquer votre crise ! Ça va mieux ? Bon. Expliquez-moi alors ce que vous faites chez moi et pourquoi je ne dois pas vous reconvertir en protoplasme.

12.

— Je vois, je vois, murmura Maudsley lorsque Carmody eut fini de tout expliquer. Votre histoire est intéressante, bien que je sois certain que vous en rajoutez. Mais vous êtes ici, c'est le principal, et vous cherchez une planète qui s'appelle... la Terre ?

— C'est exact, monsieur.

— La Terre... réfléchit Maudsley en se grattant la tête. Vous avez de la chance, je crois que ça me dit quelque chose.

— C'est vrai, monsieur Maudsley ?

— Oui, oui, j'en suis certain maintenant. C'est une petite planète verte qui abrite une race humanoïde monomorphe, comme vous, je ne me trompe pas ?

— C'est exactement ça !

— J'avoue que ma mémoire est assez bonne pour ce genre de choses. Et dans ce cas particulier, il se trouve que c'est moi qui ai construit la Terre.

— Vraiment, monsieur ?

— Oui, oui. Je m'en souviens distinctement parce que c'est pendant les travaux que j'ai inventé la science. L'anecdote vous amusera peut-être. Il se tourna vers ses deux assistants. Et vous, j'espère que vous en prendrez de la graine !

Personne ne songeant à dénier à Maudsley le droit de raconter une histoire, Carmody et les assistants adoptèrent une posture attentive et Maudsley commença.

HISTOIRE DE LA CREATION DE LA TERRE

Je n'étais encore alors qu'un modeste entrepreneur. Je faisais une planète par-ci par-là, et il m'arrivait parfois de décrocher une étoile naine. Mais les commandes n'arrivaient pas fréquemment, et les clients étaient invariablement capricieux, exigeants et mauvais payeurs. Oui, la clientèle était difficile à satisfaire en ce temps-là. Il fallait discuter pour le moindre détail : Et changez-moi ceci, et changez-moi cela, et pourquoi l'eau doit-elle descendre les pentes, et la gravité est trop forte, et pourquoi l'air chaud s'élève-t-il au lieu de descendre ? Il faut vous dire que j'étais très naïf. J'éprouvais le besoin d'expliquer les raisons esthétiques et pratiques de tout ce que je faisais. Bientôt, les questions et les explications me firent perdre plus de temps que les travaux proprement dits. Il y avait décidément trop de blablabla. J'aurais bien voulu y mettre le holà, mais je ne savais pas comment.

Un beau jour, c'était juste avant le début des travaux de la Terre, une nouvelle conception de mes relations avec la clientèle commença à émerger en moi. Je me surpris à marmonner : « La forme découle de la fonction. » J'aimais bien la façon dont cela sonnait. Mais je me demandai : « Et pourquoi la forme découlerait-elle de la fonction ? » Et je me donnai la raison : « La forme découle de la fonction parce que c'est là une loi immuable de la nature et l'un des axiomes fondamentaux de la science appliquée. » J'aimais également la façon dont cela sonnait, bien que cela n'eût pas beaucoup de signification.

Mais la signification importait peu. Ce qui comptait, c'est que je venais de faire une découverte. J'étais tombé sans le vouloir sur un art de la vente et de la publicité, et j'avais inventé un gadget aux applications possibles innombrables, à savoir la doctrine du déterminisme scientifique.

La Terre fut ma première application pratique, et c'est la raison pour laquelle je ne l'oublierai jamais.

Un grand vieillard barbu au regard perçant était venu me commander une planète. (C'est ainsi qu'est né votre monde, Carmody.) J'exécutai le travail rapidement, en six jours, si mes souvenirs sont exacts, et je comptais bien l'oublier aussitôt. C'était encore un de ces mondes à bon marché et j'avais dû rogner ici et là sur le devis. Mais à entendre les récriminations du client, on aurait dit

que je lui avais volé ses billes.

— Pourquoi y a-t-il toutes ces tornades ? me demandait-il.

— Ça fait partie du système d'aération, lui disais-je. (En réalité, j'étais un peu débordé à cette époque-là, et j'avais oublié de mettre une soupape de protection pour la circulation d'air.)

— Les trois quarts de ce monde ne sont que de l'eau ! disait-il. Alors que j'avais bien spécifié quatre parties de terre pour une seule d'eau.

— Nous n'avons pas pu procéder autrement. (En réalité, j'avais égaré ses spécifications ridicules ; c'est toujours la même chose, avec ces petits projets à planète unique.)

— Et le peu de terre que vous avez laissé, vous l'avez rempli de déserts, de marécages, de jungles et de montagnes !

— C'est poétique ! rétorquais-je.

— Je me fiche pas mal que ce soit poétique ! écumait le vieux. Un océan, une douzaine de lacs, quelques rivières, une ou deux chaînes de montagnes, passe encore. Cela meuble le paysage et ça fait plaisir aux habitants. Mais ce que vous m'avez donné, c'est de la crotte !

— Il y a une raison. (La raison, en réalité, c'était que nous n'avions pu rentrer dans nos frais qu'en utilisant des montagnes reconstituées, beaucoup de rivières et d'océans en guise de bouche-trous et quelques déserts que j'avais achetés pour pas cher chez Ourie le casseur de planètes. Mais je ne pouvais pas lui dire ça.)

— Une raison ! Quelle raison ? Qu'est-ce que vous croyez que je vais dire à mon peuple ? Je vais mettre toute une race sur ce monde, peut-être même deux ou trois. Ce seront des humains, faits à ma propre image. Et tout le monde sait que les humains sont difficiles, tout comme moi. Qu'est-ce que je vais leur dire ?

Je lui aurais bien suggéré ce qu'il pouvait leur dire, mais je ne voulais pas l'offenser, aussi fis-je semblant de réfléchir à la question. Et chose étrange, je réfléchis effectivement, et c'est là que je découvris la solution miracle.

— Vous n'avez qu'à leur dire la simple vérité scientifique, répondis-je. Dites-leur que, scientifiquement, tout ce qui est doit être.

— Hein ?

— C'est le déterminisme, poursuivis-je, inventant le mot sous l'inspiration du moment. C'est très simple, quoique légèrement ésotérique. Pour commencer, la forme découle de la fonction. Donc, votre planète est exactement comme elle devrait être par le simple fait qu'elle existe. Ensuite, la science est immuable ; donc, tout ce qui n'est

pas immuable n'est pas de la science. Enfin, toute chose obéit à des règles définies. On ne peut pas toujours savoir quelles sont ces règles, mais on peut être sûr qu'elles existent. Il tombe donc sous le sens que personne ne devrait demander : Pourquoi ceci et pas cela ? mais : Comment cela fonctionne-t-il ?

J'avoue qu'il m'a posé quelques questions assez corsées. C'était un vieux malin. Mais il ne comprenait pas grand-chose à la mécanique. Son domaine, c'était l'éthique, la morale et la religion et autres trucs épouvantables. Aussi naturellement il ne pouvait pas vraiment soulever d'objections. C'était un de ces types qui adorent l'abstraction, et il s'est mis à répéter :

« Hum, ce qui est doit être... Hum, la formule est curieuse et ne manque pas d'un certain stoïcisme. J'incorporerai quelques-unes de ces notions aux leçons que je donne à mon peuple... Mais dites-moi, comment concilier cette fatalité de la science avec le libre arbitre que j'entends lui donner ? »

Je dois dire que là, le vieux m'avait presque coincé. Mais je souris, puis toussai pour me donner le temps de penser et répondis : « C'est très simple ! » Ce qui est toujours une bonne réplique dans ces cas-là.

— J'en suis persuadé, mais je ne vois toujours pas.

— Eh bien, fis-je, ce libre arbitre que vous donnez à votre peuple, n'est-ce pas également une forme de fatalité ?

— On pourrait soutenir ce point de vue. Mais la différence...

— Et de plus, m'empressai-je d'ajouter, depuis quand le libre arbitre et la fatalité sont-ils incompatibles ?

— Ils le semblent en tout cas.

— C'est parce que vous ne comprenez pas la science, dis-je en accomplissant le tour de passe-passe juste sous son nez crochu. Voyez-vous, cher monsieur, l'une des règles fondamentales de la science est que le hasard est toujours présent. Le hasard, comme vous le savez sans doute, est l'équivalent mathématique du libre arbitre.

— Mais vous vous contredisez, me fit-il remarquer.

— Evidemment. La contradiction est l'une des lois essentielles de l'univers. La contradiction fait naître la lutte, sans laquelle tout aboutirait à un état d'entropie. Nous n'aurions ni planètes ni univers si les choses n'existaient pas à l'état de contradictions apparemment inconciliables.

— Apparemment ? fit-il en saisissant la balle au bond.

— Aussi sûr que deux et deux font quatre. La contradiction, que nous pouvons définir provisoirement comme l'existence d'antagonismes couplés dans la réalité, n'est d'ailleurs pas le stade

ultime de la chose. Supposons par exemple une tendance unique et isolée. Qu'arrive-t-il quand vous poussez une tendance à son extrême limite ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua le vieux. Le manque de points de repère dans ce genre de discussions...

— Il arrive que cette tendance se transforme en son contraire.

— Ah oui, vraiment ?

Il semblait considérablement ébranlé. Ces types du genre religieux, ils sont marrants dès qu'il s'agit de discuter science.

— Puisque je vous le dis, affirmai-je. J'ai les preuves dans mon labo, bien que la démonstration soit un peu fastidieuse...

— Non, non, je vous crois sur parole. Après tout, nous avons signé un Pacte.

C'est le mot que le vieux utilisait toujours à la place de « contrat ». Cela voulait dire la même chose, mais il devait trouver que cela sonnait mieux.

— Antagonismes couplés, murmurait-il rêveusement... Déterminisme... Des choses devenant leur contraire... Tout cela est assez complexe.

— Mais esthétique aussi. D'ailleurs, je n'en ai pas tout à fait terminé avec la modification des extrêmes.

— Poursuivez, poursuivez.

— Merci. Nous en arrivons donc à l'entropie, qui est un état où les choses persistent dans leur mouvement à moins que ne s'exerce une influence extérieure. (Parfois même malgré une influence extérieure, d'après mon expérience personnelle.) Or, dans le cas qui nous occupe nous avons une entropie qui conduit une chose vers son contraire. Si une chose tend vers son contraire, alors toutes les choses tendent vers leur contraire, car la science est conséquente. Vous saisissez le tableau ? Nous avons tous ces antagonismes qui se transforment tant et plus pour devenir leur contraire. A un niveau supérieur d'organisation, nous trouvons des groupes de contraires qui se démènent pour faire de même. Et ainsi de suite, à des niveaux de plus en plus élevés. Jusqu'à présent, vous me suivez ?

— Je crois, répondit le vieux.

— Bon. Alors, la question qui se pose, c'est : est-ce tout ? C'est-à-dire, tous ces contraires qui se retournent sens dessus dessous et vice versa, est-ce là le fin mot de l'histoire ? Eh bien, mon cher monsieur, le plus beau dans tout ça c'est que ce n'est pas tout ! Tous ces contraires qui frétilent et s'agitent comme des otaries savantes ne sont qu'un aspect de ce qui se passe en réalité. Parce que... (Et là j'ai pris ma voix la plus profonde)... parce qu'il existe quelque part un principe

de sagesse qui transcende les heurts et le tumulte du monde des phénomènes. Ce principe, mon cher monsieur, perce à jour la qualité illusoire des choses réelles et par-delà leur noir abîme plonge au plus profond de l'univers où comme qui dirait toutes choses baignent au sein d'une harmonie grandiose et incommensurable.

— Comment une même chose peut-elle être réelle et illusoire ? me demanda-t-il avec la rapidité d'un fouet.

— Il ne m'appartient pas de connaître pareille réponse, lui dis-je. Moi-même, je ne suis qu'un humble travailleur scientifique ; je vois ce que je vois et j'agis en conséquence. Mais peut-être y a-t-il une raison d'ordre éthique derrière tout cela.

Le vieux médita quelques instants ce que je venais de proférer, et je vis qu'il était en proie à un conflit intérieur. Il était bien sûr capable de détecter une faille logique aussi vite qu'un autre, et mes propos en avaient été truffés. Mais comme tous les idéologues, il était fasciné par les contradictions et éprouvait l'envie irrésistible de les incorporer à son système. Et toutes ces propositions que j'avais avancées... le bon sens lui disait que la réalité ne pouvait être biscornue à ce point, mais son intellectualité lui soufflait que peut-être, après tout, elles paraissaient effectivement complexes et que pourtant il devait bien y avoir derrière tout ça un beau et simple et excellent principe unificateur. Ou sinon un principe unificateur, du moins une solide morale. Finalement, je l'avais ferré de nouveau jusqu'à l'os rien qu'en prononçant le mot « éthique ». Parce que ce vieux monsieur, c'était un vrai démon en matière d'éthique. Il en était sursaturé. On aurait pu l'appeler Monsieur Ethique, c'est comme je vous le dis. Et moi, tout à fait par hasard, je lui avais donné l'idée que tout ce fichu univers n'était qu'une succession d'homélies et de contradictions, de règles et d'iniquités, le tout conduisant à un ordre moral de l'espèce la plus exquise et la plus raffinée.

— Il y a là plus de profondeur que je ne l'avais cru au départ, me dit-il au bout d'un moment. J'escomptais instruire mon peuple uniquement en matière d'éthique et n'attirer son attention que sur des questions moralement primordiales, comme par exemple comment et pourquoi l'homme doit vivre, et non pas de quoi la matière vivante est faite. Je voulais qu'il soit un explorateur sondant les abîmes de la joie, de la piété, de l'espoir et du désespoir, plutôt qu'un savant étudiant les étoiles et les gouttes de pluie pour échafauder de grandioses et impossibles hypothèses sur la base de ses découvertes. J'avais conscience de l'univers, mais je jugeais cela superflu. Maintenant vous avez rectifié mon jugement.

— Ecoutez, lui dis-je, je ne voulais pas vous causer des ennuis. J'ai juste pensé qu'il fallait que je vous signale...

Le vieillard sourit gentiment : « En me causant ces petits ennuis, dit-il, vous m'en épargnez de plus grands. Je peux créer à mon image ; mais je n'ai pas envie de créer un monde peuplé de versions en miniature de moi-même. Le libre arbitre est important pour moi. Mes créatures en seront dotées, pour leur gloire et pour leur chagrin. Elles s'empareront de ce jouet étincelant et inutile que vous appelez la science, et elles l'érigeront à l'état de divinité officieuse. Elles seront fascinées par les contradictions physiques et les abstractions solaires ; elles poursuivront sans répit la connaissance de ces choses et en oublieront d'explorer le savoir de leur propre cœur. De cela vous m'avez convaincu, et je vous sais gré de l'avertissement. »

A dire le vrai, je me suis senti un peu inquiet sur le moment. Ce type-là débarquait de nulle part, il n'avait pas de relations haut placées ou quoi que ce soit, mais il en imposait. J'avais l'impression qu'il pouvait me causer des tas d'embêtements, rien qu'en prononçant quelques mots, ou une phrase qui se ficherait dans mon crâne comme un dard empoisonné et qui n'en bougerait plus. Et cela m'inquiétait un peu, je l'avoue.

Eh bien, monsieur, le vieux barbu devait lire dans ma pensée, car il ajouta : « N'ayez pas peur. J'accepte sans réserves le monde que vous m'avez bâti. Il servira parfaitement mes desseins dans l'état où il est. Quant aux défauts et aux imperfections que vous avez laissés, je les accepte aussi, et je les paie, non sans une certaine gratitude, d'ailleurs. »

— Comment cela ? Demandai-je. Comment voulez-vous payer des imperfections ?

— En les acceptant sans discussion. Et en vous quittant dès à présent pour aller m'occuper de mes affaires et de celles de mon peuple.

Et le vieux monsieur s'en est allé sans une parole de plus.

Eh bien, croyez-moi, cela m'a laissé tout songeur. J'avais eu les meilleurs arguments, mais en quelque sorte c'était le vieux qui partait avec le dernier mot. Je savais ce qu'il voulait dire ; il avait rempli sa part de contrat, et c'est tout. Il était parti sans un mot pour moi personnellement. De son point de vue, c'était une espèce de punition. Mais moi, qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ? Naturellement, j'aurais été content d'avoir un mot de lui à l'occasion, et pendant quelque temps j'ai cherché à savoir ce qu'il devenait. Mais

il ne semblait pas tenir à me revoir.

De toute façon, ça n'a aucune importance. Je ne peux pas dire que je n'ai pas fait mon beurre dans cette affaire-là ; mais même si j'ai pris des libertés avec le contrat, je ne l'ai jamais rompu.

Ainsi va la vie ; il faut bien qu'on fasse son petit bénéfice. On ne peut pas sans arrêt se mettre dans tous ses états en pensant aux conséquences. Mais il y a une morale à tirer de tout cela, et je vous demande de m'écouter bien attentivement.

La science est bourrée de règles, je l'ai inventée ainsi. Pourquoi l'ai-je inventée ainsi ? Parce que les règles sont le meilleur allié de l'homme d'affaires avisé, de même qu'une grande quantité de lois est le meilleur allié du juriste. Les règles, doctrines, axiomes, lois et principes de la science sont là pour vous aider, et non pour vous gêner. Ils sont là pour justifier ce que vous faites. La plupart sont valables, dans une plus ou moins grande mesure, et c'est fort appréciable.

Mais n'oubliez jamais qu'avant tout ces règles sont là pour vous permettre d'expliquer au client ce que vous avez fait après coup. Lorsque vous réalisez un projet, faites-le à votre manière, et ensuite adaptez les faits aux nécessités ; pas avant.

Souvenez-vous aussi que ces règles constituent une défense verbale contre les gens qui posent trop de questions ; mais vous ne devez pas les utiliser comme telles pour votre propre compte. S'il y a une chose que vous avez apprise à mon contact, c'est que notre travail défie systématiquement l'explication ; nous le faisons, c'est tout. Parfois c'est une réussite, parfois non.

N'essayez jamais de vous expliquer pourquoi certaines choses arrivent et pourquoi d'autres pas. Ne posez pas de questions, et n'allez pas imaginer qu'il existe une explication. C'est compris ?

Les deux assistants hochèrent vigoureusement la tête. Ils paraissaient transcendés, comme des hommes qui viennent de découvrir une religion nouvelle. Carmody aurait parié n'importe quoi que ces deux jeunes gens attentifs avaient enregistré la moindre parole du Bâtisseur de mondes et n'auraient désormais point de cesse qu'ils n'eussent érigé ces paroles en règle.

13.

Après avoir terminé son histoire, Maudsley garda un long moment le silence. Il paraissait morose et renfrogné, et plein de pensées malheureuses. Mais au bout d'un certain temps, il sortit de son mutisme et dit :

— Carmody, quelqu'un qui occupe ma position est continuellement sollicité par des organisations charitables. Je donne généreusement chaque année à la Caisse de l'Oxygène pour les Formes Carbonées Indigentes. J'apporte également mon obole à l'Institut de Redéveloppement Interstellaire, au Foyer Cosmique et à l'organisation du Secours aux Ames Simples. Cela me paraît suffisant, et c'est déductible du chiffre d'affaires.

— Très bien, dit Carmody dans un soudain élan d'amour-propre. Je n'ai pas besoin de votre charité.

— Veuillez ne pas m'interrompre. Je disais donc que mes bonnes œuvres suffisent à satisfaire mes instincts humanitaires. Je n'aime pas me lancer dans des cas individuels, c'est délicat et trop compliqué.

— Je comprends très bien. Bon, eh bien, il faut que je m'en aille, dit Carmody, bien qu'il n'eût pas la moindre idée de l'endroit où il voulait aller ni de la façon dont il s'y rendrait.

— Je vous ai déjà dit de ne pas m'interrompre. Je n'aime pas les cas individuels, comme je vous l'ai dit, mais pour cette fois-ci je vais faire une exception et vous aider à regagner votre planète.

— Pour quelle raison ?

— Une idée. Un simple caprice, avec peut-être un rien d'altruisme dans la balance. Et aussi...

— Aussi ?

— Eh bien, si vous rentrez chez vous – ce qui est douteux, même avec mon aide – je vous chargerai volontiers d'un petit message.

— Avec plaisir. Pour qui est ce message ?

— Eh bien, naturellement, pour ce vieux barbu à qui j'ai livré la planète. Je suppose qu'il est toujours en activité ?

— Je ne sais pas, répondit Carmody. La question est controversée. Certains disent qu'il est là et qu'il a toujours été là. D'autres disent qu'il est mort (mais je pense qu'ils entendent cela métaphoriquement), d'autres encore soutiennent qu'il n'a jamais existé

depuis le début.

— Il est toujours là, affirma Maudsley avec conviction. On ne pourrait pas tuer ce type-là avec une barre à mine. Quant à son absence apparente, ça ne m'étonne pas de lui, ça. Il est très susceptible, voyez-vous, et plein d'idées morales qu'il s'attend à voir partagées par tout le monde. Qu'il lui arrive de se vexer, et il peut très bien disparaître de la circulation tant que les choses ne lui plaisent pas. Il sait être très discret : il a compris que les gens n'aiment pas avoir trop d'une même chose, que ce soit du bifteck, des jolies filles ou Dieu. Ce serait donc bien de lui que de se retirer du menu, pour ainsi dire, en attendant qu'un appétit pour lui se manifeste à nouveau.

— Vous en parlez comme si vous le connaissiez très bien, fit remarquer Carmody.

— C'est que j'ai eu pas mal de temps pour penser à tout ça.

— Et je voudrais également souligner, souligna Carmody, que la façon dont vous le présentez n'est en accord avec aucune des conceptions théologiques qui soient parvenues à ma connaissance. Cette idée que Dieu pourrait être susceptible ou boudeur...

— Mais il l'est pourtant, et bien d'autres choses encore ! C'est certainement un être d'une extrême instabilité émotionnelle ! Après tout, il suffit de vous regarder, et je suppose que les autres humains vous ressemblent. Carmody hocha doucement la tête.

— Vous voyez bien ! Il proclamait qu'il allait créer à sa propre image. Et visiblement il a tenu parole. Dès l'instant où vous êtes arrivé ici, j'ai reconnu comme un air de famille. Il y a en vous un petit Dieu, Carmody, mais que ça ne vous monte pas trop à la tête.

— Je n'ai jamais eu le moindre contact avec lui, fit Carmody. J'ignore comment lui transmettre votre message.

— Ce n'est pas sorcier ! dit Maudsley d'un air excédé. Quand vous serez chez vous, vous n'aurez qu'à le dire bien fort, en articulant clairement.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il m'entendra ?

— Il ne peut pas faire autrement que de vous entendre ! Ne comprenez-vous pas que c'est sa planète, et qu'il a déjà montré suffisamment son intérêt pour ceux qui l'habitent ! S'il voulait communiquer avec vous d'une autre manière, il vous l'aurait dit.

— Très bien, je ferai votre commission, dit Carmody. Quel est votre message ?

— Euh, ce n'est pas grand-chose, à vrai dire, fit Maudsley soudain mal à l'aise. Mais ce vieux monsieur était quelqu'un de tout à fait honorable, voyez-vous, et j'ai un peu honte de la planète que je lui ai construite. Non pas qu'elle ait quoi que ce soit de véritablement défectueux, si vous voulez. Elle est parfaitement en ordre de marche, et tout ça. Mais ce vieux, c'était quelqu'un de bien. Je veux dire qu'il

avait de la classe, chose qui ne court pas les rues par ces temps-ci. Aussi j'aimerais bien lui faire une petite rénovation de sa planète, entièrement à mes frais vous comprenez, gratis, ça ne lui coûterait pas un centime. S'il voulait, je ferais un jardin de son monde, un vrai paradis. Je suis diablement fort pour ces choses-là, vous savez, et ce serait une erreur que d'essayer de me juger d'après la camelote que je suis obligé de produire pour gagner ma croûte.

— Je le lui dirai, déclara Carmody. Mais très franchement, cela m'étonnerait qu'il accepte votre offre.

— Moi aussi, dit Maudsley d'une voix morose. C'est un vieux têtû, et il n'accepte de faveurs de personne. Mais je maintiens quand même ma proposition, et en toute sincérité.

Il hésita, puis ajouta :

— Vous pourriez peut-être lui demander aussi s'il n'aimerait pas passer un de ces jours bavarder avec moi.

— Pourquoi ne lui rendez-vous pas visite ?

— J'ai essayé, une ou deux fois, mais il n'a pas voulu me recevoir. Pour un tempérament vindicatif, il se pose un peu là, votre vieux ! Mais peut-être qu'avec le temps il se radoucira.

— Peut-être, fit Carmody d'un ton dubitatif. En tout cas, je le lui dirai. Mais si vous voulez discuter avec un Dieu, Mr. Maudsley, pourquoi n'allez-vous pas voir Mélichrone ?

Maudsley renversa la tête en arrière et eut un énorme éclat de rire.

— Mélichrone ? Ce pédant, ce bouffi, ce crétin vaniteux ? Je préférerais discuter métaphysique avec un chien ! Techniquement parlant, la Divinité est une question de pouvoir et de responsabilités, voyez-vous ; il n'y a rien de magique là-dedans, et ce n'est certainement pas la panacée. Il n'y a pas deux Dieux qui se ressemblent. Vous ne le saviez pas ?

— Non.

— Tenez-vous-le pour dit. Un renseignement de ce genre peut se révéler précieux dans les circonstances les plus imprévues.

— Merci, répondit Carmody. Voyez-vous, jusqu'à maintenant, je n'avais cru à aucun Dieu.

Maudsley prit un air songeur.

— «A mon point de vue, dit-il, l'existence d'un Dieu, ou de plusieurs Dieux, est évidente et inévitable ; et la foi en Dieu est aussi simple et naturelle que de croire en une pomme, et n'a ni plus ni moins de signification. Si l'on réfléchit bien, il n'y a qu'une seule chose qui pourrait aller à l'encontre d'une telle foi.

— Et c'est ? demanda Carmody.

— Le Principe Commercial, encore plus fondamental que la loi de la gravité. Partout où vous allez dans la galaxie, vous trouvez toujours un commerce de nourriture, un commerce de construction immobilière, un commerce de guerre, un commerce de paix, un commerce de gouvernement, et ainsi de suite. Et naturellement, aussi, un commerce de Dieu qui est appelé « religion » et qui constitue une activité particulièrement répréhensible. Je pourrais vous énumérer pendant un an toutes les corruptions et les perversions que vend la religion, mais je suis sûr que vous en avez déjà entendu parler. Je me bornerai à citer un exemple, qui me semble à la base de tout ce que la religion prêche, et que je trouve exquisément pervers.

— Quel est-il ? demanda Carmody.

— Il s'agit de la couche profonde, indestructible, d'hypocrisie sur laquelle repose la religion. Réfléchissez : aucune créature n'est censée pratiquer un culte si elle n'est dotée de libre arbitre. Or, le libre arbitre est libre et gratuit par définition. En tant que tel, il est inaliénable et inestimable. Un vrai don de Dieu, qui rend l'état de liberté possible. Exister à l'état de liberté est une expérience déroutante, imprévisible, ce qui est dans l'ordre des choses. Mais que font les religions de tout cela ? Elles vous disent : « Très bien, vous possédez votre libre arbitre ; mais maintenant vous devez l'utiliser pour vous asservir à Dieu et à nous. » Voyez un peu l'audace ! Dieu, qui ne contraindrait pas une mouche, est dépeint comme le garde-chiourme suprême ! Face à cela, une créature dotée de spiritualité ne peut que se révolter, servir Dieu de par sa propre volonté, ou ne pas le servir du tout, restant ainsi fidèle à elle-même et aux attributs dont Dieu l'a pourvue.

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire, fit Carmody.

— Je me suis exprimé de façon trop compliquée. Mais il y a une raison bien plus simple de ne pas se frotter à la religion.

— Quelle est-elle ?

— Vous n'avez qu'à considérer leur style... emphatique, exhortatif, mielleux, paternaliste, artificiel, impropre, assommant, plein de sinistres images ou d'alléchants slogans – tout juste bon pour des petites vieilles ou des bébés qui têtent encore leur mère, mais pour personne d'autre. Je ne puis croire que le Dieu que j'ai rencontré ici accepterait d'entrer dans une église ; il avait trop de goût et de férocité, trop de colère et de fierté. Je ne puis le croire, et pour moi la question est réglée. Pourquoi irais-je dans un endroit où un Dieu n'accepterait pas d'entrer ?

Carmody fut laissé à ses propres occupations pendant que Maudsley entreprenait la construction d'une machine qui devait le ramener sur la Terre. Il commença à s'ennuyer sérieusement. Maudsley ne pouvait travailler que dans l'isolement le plus complet, et le Prix s'était apparemment replongé dans son état d'hibernation. Orin et Brookside, les deux assistants ingénieurs, étaient un peu bornés, ne s'occupant que de leur travail et ne s'intéressant à rien d'autre. Carmody n'avait donc personne à qui parler.

Il tua le temps du mieux qu'il put. Il visita une usine de construction d'atomes et écouta consciencieusement les explications d'un contremaître à la face rubiconde :

— Tout cela était fait jadis à la main. Maintenant nous utilisons des machines, mais le processus est à peu près le même. Premièrement, nous sélectionnons un proton et nous lui adjoignons un neutron à l'aide du lieu d'énergie breveté de Mr. Maudsley. Ensuite nous mettons en place les électrons avec un centrifugeur microcosmique standard. Ce n'est qu'après cette opération que nous assemblons les autres composants requis – mésons mu, positrons et toute la sauce. Et c'est tout.

— Y a-t-il une grosse demande pour les atomes d'or ou d'uranium ? S'enquit Carmody.

— Pas tellement. Trop élevé comme prix. Nous produisons surtout des atomes d'hydrogène.

— Et les atomes d'antimatière ?

— Moi-même, je n'en ai jamais très bien vu l'utilité, répondit le contremaître, mais Mr. Maudsley produit également cet article. Naturellement, l'antimatière est manufacturée dans une usine séparée.

— Naturellement.

— Ce truc-là a une fâcheuse tendance à exploser lorsqu'il entre en contact avec des atomes normaux.

— Oui, je sais. Ça doit être difficile à emballer.

— Non, pas tellement. Nous utilisons des emballages neutres.

Ils continuèrent leur visite au milieu des énormes machines, et Carmody essayait de trouver quelque chose d'intelligent à dire. Finalement, il demanda :

— Est-ce que vous fabriquez vos propres protons et électrons ?

— Non, Mr. Maudsley n'a jamais voulu se lancer dans ces petites choses. Nous commandons nos particules subatomiques chez des sous-traitants.

Carmody se mit à rire, et le contremaître lui lança un regard suspicieux. Ils continuèrent à marcher jusqu'à ce que Carmody commençât à avoir mal aux pieds. Il se sentait vide et exténué, et cela l'ennuyait. Il se reprochait de n'être pas fasciné par toutes ces choses. Il avait devant lui des machines qui fabriquaient des atomes ! On créait l'antimatière dans des installations séparées ! Un peu plus loin se trouvait une gigantesque machine chargée d'extraire le rayonnement cosmique de l'espace absolu, de le purifier puis de le conditionner dans de grands containers verts. Plus loin, une sonde thermique utilisée pour ausculter les vieilles étoiles ; et juste à sa gauche...

Mais c'était inutile. Cette vague déambulation dans l'usine de Maudsley suscitait en lui la même sensation d'ennui qu'il avait éprouvée lors de la visite guidée d'une fonderie d'acier de Gary, dans l'Indiana. Et cette apathie languissante, ce sentiment de rébellion impuissante... il avait ressenti exactement la même chose après avoir révéremment arpenté pendant des heures les couloirs feutrés du Louvre, du Prado ou du British Muséum. Les facultés d'émerveillement d'un être arrivent vite à saturation, se disait-il. L'homme reste inexorablement lié à lui-même, à ses intérêts et à sa situation, même si cette situation est soudainement transportée à Tombouctou ou à Alpha du Centaure. Et comme il était foncièrement honnête avec lui-même, Carmody s'avoua qu'il aurait préféré faire du ski à Stowe ou de la voile à bord d'un ketch tahitien sous le pont de Hell Gâte plutôt que de contempler la moitié des merveilles de l'univers. Il en éprouvait une grande honte, mais il n'y pouvait rien.

« Je ne dois pas être particulièrement faustien, se disait-il. Voilà que j'ai les secrets de l'univers étalés devant moi comme de vieux journaux, et je suis en train de rêver à une belle matinée de février dans le Vermont, quand la neige n'est pas encore trop effritée. »

Il se sentit coupable pendant quelques instants, puis il commença à se rebeller : « Après tout, même Faust n'a pas eu à se balader là-dedans comme s'il s'agissait d'une Exposition de Grands Maîtres. Il a fallu qu'il se décarcasse, si je me souviens bien. Si le diable lui avait rendu les choses trop faciles, Faust aurait sans doute renoncé à la connaissance pour se lancer dans l'alpinisme ou quelque chose du même genre. »

Il médita quelques instants. Puis il conclut : « De toute façon, je ne vois pas ce qu'il y a de si terrible dans les secrets de l'univers. Ils sont surfaits, comme tout le reste. Quand on y réfléchit bien, peu de choses sont à la hauteur de leur réputation. »

Tout cela, même si ce n'était pas vrai, soulagea au moins Carmody. Mais il s'ennuyait encore. Et Maudsley ne sortait toujours pas de sa retraite.

Le temps passa avec une lenteur apparente. Il était impossible d'estimer la vitesse exacte à laquelle il s'écoulait, mais Carmody avait l'impression que la durée s'éternisait. Il avait aussi le pressentiment que Maudsley ne s'acquittait pas sans difficulté de la recherche qu'il avait si légèrement promis d'entreprendre. Peut-être était-il plus facile de construire une nouvelle planète que d'en retrouver une vieille. A mesure qu'il se rendait compte de la complexité de la tâche et de l'ampleur de ses prolongements imprévus, Carmody était de plus en plus démoralisé.

Un jour (pour parler conventionnellement), il regarda Orin et Brookside s'occuper de la construction d'une forêt. Celle-ci avait été commandée par les primates de Coeth II en remplacement de leur vieille forêt, détruite par un météore. La nouvelle avait été financée entièrement grâce à des donations recueillies par les enfants des écoles. Une somme assez importante pour acheter du matériel de premier choix avait été réunie.

Lorsque les ingénieurs et les ouvriers eurent quitté le chantier, Carmody se promena tout seul parmi les arbres, s'émerveillant de la qualité de l'ouvrage que Maudsley et son équipe pouvaient produire lorsqu'ils s'en donnaient vraiment la peine. Cette forêt était véritablement une merveille de rationalité créatrice et intelligente.

Elle offrait des clairières naturelles pour la promenade, surmontées d'une voûte feuillue et tapissées de mousses élastiques et chamarrées, aussi reposantes pour le pied qu'agréables à l'œil. Les arbres n'étaient pas d'essences terrestres, mais analogues. Carmody décida d'ignorer les différences et de les nommer d'après ceux auxquels il était habitué.

La forêt tout entière était constituée de futaies de premier choix, avec juste ce qu'il faut de taillis pour en préserver l'esthétique. Ça et là couraient quelques ruisseaux limpides, jamais profonds de plus de quatre-vingts centimètres. Il y avait aussi un petit lac d'un bleu, intense bordé de pins ponderosa, ou de leur équivalent. Et il y

avait un marais miniature, abondamment peuplé de cyprès et de palétuviers, parsemé de nyssas, de saules et de magnolias et libéralement pourvu de cocotiers. Un peu en retrait de la zone humide poussaient quelques pruniers sauvages, des cerisiers, des châtaigniers et des pacaniers, des orangers et des plaqueminières, des dattiers et des figuiers. Un coin rêvé pour un pique-nique.

Et les potentialités arboricoles de la forêt n'avaient pas non plus été négligées. Les jeunes primates pouvaient escalader à loisir les ormes et les sycomores aux fûts dressés vers le ciel, jouer à cache-cache dans les chênes et les lauriers feuillus ou se balancer précairement aux lianes entrelacées qui reliaient le sommet des arbres. On avait aussi pensé aux plus âgés : il y avait pour eux des séquoias géants où ils pouvaient savourer une petite sieste ou une partie de cartes, bien au-dessus des cris des enfants.

Mais il y avait bien d'autres choses encore ; même un regard non exercé comme celui de Carmody pouvait s'apercevoir que la forêt avait été pourvue d'une écologie simple, agréable et fonctionnelle. Il y avait des oiseaux, des mammifères et d'autres créatures. Il y avait des fleurs, et des abeilles sans dard pour les polliniser, et de joyeux petits ours pour voler le miel des abeilles. Il y avait des vers pour se repaître de fleurs, des oiseaux aux couleurs vives pour becqueter les vers, et de vifs renards roux pour manger les oiseaux, et des ours pour tuer les renards, et les primates pour attraper les ours.

Mais les primates de Coeth sont aussi mortels, et sont ensevelis dans la forêt dans des tombes rudimentaires, sans cercueil, avec révérence mais sans vaines cérémonies, et sont mangés par les vers, les oiseaux, les renards, les ours, les abeilles et même une ou deux espèces de fleurs. Ainsi, les Coethiens jouent un rôle intégral dans le cycle de vie et de mort de la forêt, ce qui leur convient à merveille car ils ont l'esprit participatif.

Carmody observait toutes ces choses en se promenant son Prix (toujours chaudron) sous le bras et en nourrissant de tremblantes pensées pour sa terre natale perdue. C'est alors qu'il entendit un froissement de branches.

. Il n'y avait pas un souffle d'air, et les ours étaient tous occupés à se baigner dans le lac. Carmody se retourna lentement, sachant qu'il y avait quelque chose derrière lui, mais souhaitant qu'il n'y en eût pas.

Il y avait quelque chose en effet. C'était une créature vêtue

d'un volumineux scaphandre spatial en plastique gris, de brodequins genre Frankenstein, d'un casque-bulle transparent et d'une ceinture d'où pendouillaient une douzaine d'outils, armes et instruments.

Carmody identifia aussitôt l'apparition. Seul un Terrien pouvait s'habiller comme ça.

Derrière le Terrien, à sa droite, était une silhouette plus petite semblablement accoutrée. Carmody vit que c'était une Terrienne, et de l'espèce la plus séduisante.

— Seigneur ! s'exclama Carmody. Comment avez-vous fait pour arriver ici ?

— Pas si fort, dit le Terrien. Je remercie le ciel d'être arrivé à temps. Mais j'ai bien peur que le plus dur ne soit encore à faire.

— Avons-nous une chance de réussir, Père ? demanda la jeune fille.

— Il y a toujours un espoir, fit l'homme avec un sourire résigné. Mais je ne parierais pas là-dessus. Peut-être que le Dr. Maddox trouvera un moyen de nous sortir de là.

— Il est très fort, n'est-ce pas, Père ?

— Certainement, Mary, répondit-il d'une voix douce. C'est le meilleur qu'il y ait jamais eu. Mais il a – nous avons tous – présumé de nos possibilités, cette fois-ci.

— Je suis sûre qu'il trouvera quelque chose, dit la jeune fille avec une sérénité à fendre l'âme.

— Peut-être, dit l'homme. Quoi qu'il en soit, nous allons leur montrer qu'il reste encore quelques kilos de poussée dans les tuyères cérébrales. Il tourna vers Carmody un visage soudain durci : « J'espère que vous en valez la peine, Gus, dit-il. Il y a trois vies en jeu à cause de vous. »

Il était difficile de répliquer à cela, et Carmody n'essaya même pas.

— En file indienne au petit trot retour immédiat au vaisseau, ordonna l'homme. Le Dr. Maddox nous fera le point de la situation.

Tirant de sa ceinture un pistolet au canon-bulle, l'homme s'enfonça dans les bois. La fille l'imita en lançant par-dessus son épaule un clin d'œil encourageant à Carmody. Celui-ci la suivit dans la foulée.

— Attendez une minute, que se passe-t-il ? cria Carmody aux deux inconnus en scaphandre. Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

— Sapristi ! dit la fille en rougissant d'embarras. Nous étions si pressés que nous n'avons même pas pensé à nous présenter. Vous devez avoir une piètre opinion de nous, Mr. Carmody !

— Pas du tout, répondit poliment Carmody. Mais j'aimerais bien comprendre... enfin, comprendre, si vous comprenez ce que je veux dire.

— Mais je comprends très bien, dit-elle. Je m'appelle Aviva Christiansen, et voici mon père, le Professeur Lars Christiansen.

— Laissez tomber le « Professeur », dit Christiansen d'une voix bourrue. Appelez-moi Lars, ou Chris, ou tout ce qui vous passera par la tête.

— Très bien, Père, répondit Aviva en feignant une douce moue de reproche. En tout cas, Mr. Carmody...

— Appelez-moi Tom.

— Si vous voulez, Tom, fit Aviva en s'empourprant de façon charmante. Où en étais-je ? Ah, oui ; Père et moi nous sommes correspondants de l'Association Terrienne de Sauvetage Interstellaire (ATSI), qui a ses bureaux à Stockholm, Genève et Washington, D.C.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette organisation, dit Carmody.

— Il n'y a rien de surprenant à cela, déclara Aviva. La Terre n'est qu'au seuil de l'exploration interstellaire. Au moment même où je vous parle, des laboratoires disséminés sur la planète tout entière expérimentent de nouvelles sources d'énergie excédant de très loin les techniques atomiques rudimentaires auxquelles vous avez pu être habitué. Et bientôt des vaisseaux spatiaux pilotés par des hommes de la Terre croiseront aux quatre coins de la galaxie. Ce qui signifie l'avènement d'une nouvelle ère de paix et de prospérité sur notre vieille planète déchirée par ses luttes intestines.

— Ah, vous croyez vraiment ? demanda Carmody. Et pourquoi ?

— Parce qu'il n'y aura plus aucun enjeu assez important pour qu'on se batte pour lui, répliqua Aviva en haletant un peu car ils trottaient toujours dans les taillis. Il y a dans l'espace d'innombrables mondes, comme vous avez pu le remarquer, poursuivit-elle, et ils laissent le champ libre à toutes sortes d'expériences sociales,

d'aventures ou de tout ce qu'on peut imaginer. Ainsi les énergies de l'homme pourront se diriger vers l'extérieur, au heu d'être gâchées à l'intérieur en luttes fratricides.

— La gosse vous déballe tout le paquet, fit Lars Christiansen de sa grosse voix bourrue bon enfant. Ne vous fiez pas trop à ses airs de fofolle, elle a quarante-dix-sept diplômes et autres doctorats pour étayer son blablabla.

— Et mon paternel peut faire le mariolle, rétorqua Aviva vive comme un éclair, il a trois prix Nobel dans sa poche-revolver !

Le père et la fille échangèrent une série de regards paradoxalement attendris et provocateurs à la fois.

— Voilà donc, reprit Aviva, quelle est la situation, ou plutôt ce qu'elle sera d'ici un ou deux ans. Mais nous avons pris une avance considérable grâce au Dr. Maddox, que vous rencontrerez bientôt. Aviva hésita un instant, puis ajouta en baissant la voix : « Je ne pense pas trahir un secret en vous disant que le Dr. Maddox est un... un... mutant. »

— Sacré bon sang, il ne faut tout de même pas se laisser impressionner par ce mot, grogna Lars Christiansen. Un mutant n'est pas forcément pire que n'importe qui. Et dans le cas du Dr. Maddox, il peut être mille fois meilleur !

— C'est le Dr. Maddox qui a véritablement mis ce projet sur orbite, expliqua Aviva. Voyez-vous, c'est en opérant une projection du futur (j'ignore comment il procède !) qu'il s'est aperçu que bientôt, avec la découverte imminente de nouvelles sources d'énergie pas chère, transportable et sûre, les moyens de transport spatiaux allaient se multiplier ! Et des tas de gens se lanceraient dans l'espace sans un équipement ou des instruments de navigation adéquats...

— Une bande de dangereux irresponsables, commenta sévèrement Christiansen.

— Père ! Quoi qu'il en soit, ces gens allaient avoir besoin d'aide, et aucune Patrouille Galactique de Sauvetage ne serait créée avant (des calculs minutieux lui permirent d'arriver à ce chiffre) 87,238874 ans. Saisissez-vous ?

— Je crois, dit Carmody. Vous avez tous les trois compris le problème et... vous êtes intervenus.

— Oui, dit-elle simplement. C'est ce que nous avons fait. Père est très altruiste, malgré ses manières bourrues, et ce qui est bon pour mon père est bon pour moi aussi. Quant au Dr. Maddox, eh bien, il représente le summum des potentialités maximales jamais incarnées chez aucun être humain de ma connaissance.

— Encore plus que ça, doublé à la puissance deux, renchérit tranquillement Christiansen. Cet homme a tout un passé. Comme vous le savez, les mutations ont généralement un caractère négatif. Ce n'est

que dans un cas ou deux sur mille que l'on trouve de l'or en place de pyrite. Mais dans le cas du Dr. Maddox, il y a des antécédents familiaux de mutations massives, la plupart dans un sens favorable, et toutes inexplicables.

— Nous soupçonnons l'intervention d'extraterrestres bienveillants, murmura Aviva presque dans un souffle. On ne peut remonter l'arbre généalogique des Maddox sur plus de deux cents ans. C'est une étrange histoire. Aelill Madoxxe, l'arrière-grand-père de Maddox, était un humble mineur gallois. Il travailla pendant près de vingt ans dans la célèbre mine d'Auld Gringie, et fut l'un des rares ouvriers à rester en bonne santé. C'était en 1739. Récemment, lorsqu'on a rouvert Auld Gringie, on a découvert juste à côté le fabuleux gisement d'uranium de Scatterwill.

— C'est là que tout a dû commencer, reprit Christiansen. Ensuite, on retrouve la trace de la famille en 1801 à Oaxaca, au Mexique. Thomas Madoxxe (comme il s'intitulait) avait épousé la belle et arrogante Teresita de Valdez, comtesse d'Aragon, propriétaire de la plus belle hacienda du Mexique méridional. Thomas vaquait à son troupeau le matin du 6 avril 1801 lorsque La Estrella Roja de Muerto – l'Etoile rouge de la mort, par la suite identifiée comme une grosse météorite fortement radioactive – tomba à moins de trois kilomètres du ranch. Thomas et Teresita furent parmi les quelques rares survivants.

— Nous arrivons alors en 1930, dit Aviva, reprenant le récit de son père. La génération suivante de Maddox, de santé amoindrie, alla s'établir à Los Angeles. Ernest Maddox, le grand-père du Dr. Maddox, proposait aux dentistes et aux médecins une invention de son cru qu'il baptisait « Machine à rayons X ». Maddox fit la démonstration de cette machine deux fois par semaine pendant plus de dix ans. Il s'utilisait comme sujet. En dépit des doses massives de radiations, ou peut-être à cause d'elles, il vécut jusqu'à un âge fort respectable.

— Son fils, enchaîna Lars, mû par on ne sait quelle impulsion, se rendit au Japon en 1935 où il s'établit moine Zen. Il vécut dans un tsuksuri, ou sous-sol abandonné, et passa toutes les années de la guerre sans prononcer une seule parole. Les gens du coin ne lui prêtaient pas attention, le prenant sans doute pour un Pakistanais excentrique. Le sous-sol de Maddox se trouvait à Hiroshima, à exactement 12,9 kilomètres de l'épicentre de l'explosion atomique de 1945.

Immédiatement après l'explosion, Maddox quitta le Japon pour gagner le monastère de Hui-Shen, situé au sommet du pic le plus inaccessible du Tibet septentrional. D'après le témoignage d'un touriste anglais qui s'y trouvait à l'époque, les lamas attendaient sa

venue ! Il s'établit là, et se consacra à l'étude de certains Tantras. Il épousa une femme de sang royal cachemirien, et de cette union naquit un fils, Owen, notre Dr. Maddox. La famille quitta le Tibet pour les Etats-Unis une semaine avant l'invasion lancée par la Chine communiste. Owen fut éduqué à Harvard, Yale, UCLA, Oxford, Cambridge, la Sorbonne et Heidelberg. Comment nous fîmes sa connaissance est un étrange récit en soi, que vous entendrez lors d'une occasion plus propice. Car voici notre vaisseau, et je ne voudrais pas perdre davantage de temps en propos inutiles.

Carmody aperçut au milieu d'une petite clairière un majestueux astronef dressé comme un gratte-ciel. Il avait des ailettes, des sas, des réacteurs et bien d'autres protubérances. Devant lui, assis sur un fauteuil pliant, était un homme d'âge mur, au visage bienveillant et profondément ridé. Carmody comprit immédiatement qu'il s'agissait de Maddox le Mutant, car il avait sept doigts à chaque main et son front était extraordinairement rebondi pour faire de la place à un second cerveau.

Maddox se leva posément (sur ses cinq jambes !) et hocha deux ou trois fois la tête en guise de bienvenue.

— Vous arrivez juste à temps ! dit-il. Les lignes de tension hostiles ont presque atteint leur point d'intersection. Grimpez tous rapidement à bord du vaisseau, nous allons activer sans délai les écrans de force.

Lars Christiansen s'avança le premier, trop fier pour courir. Aviva saisit Carmody par le bras, et celui-ci s'aperçut qu'elle tremblait et que le tissu gris informe de son scaphandre ne dissimulait pas totalement les contours souples de son corps, bien qu'elle parût ne pas s'en rendre compte.

— La situation n'est guère réjouissante, murmura Maddox en pliant son fauteuil de toile et en le rangeant à l'intérieur du vaisseau. Mes calculs ont prévu cette sorte de point nodal, évidemment, mais la nature même des innombrables combinaisons en jeu empêche de définir la configuration exacte. Tout ce que je peux dire, c'est que nous faisons de notre mieux.

Devant le large panneau d'entrée, Carmody hésita :

— J'aimerais tout de même dire au revoir à Mr. Maudsley, fit-il. Peut-être même lui demander conseil. Il m'a beaucoup aidé, et il travaille à un moyen de me faire regagner la Terre.

— Maudsley ! s'écria Maddox en échangeant avec Christiansen un regard significatif. Je le soupçonnais d'être derrière tout cela.

— C'est bien dans sa façon d'agir, renchérit Christiansen de sa

voix discordante.

— Que voulez-vous dire ?

— Que vous êtes un pion et une victime dans un vaste complot n'impliquant pas moins de dix-sept systèmes solaires, répondit Maddox. Je ne puis vous en expliquer davantage maintenant ; mais croyez-moi, votre vie et la nôtre ne sont pas seules en jeu, il y va aussi de la vie de plusieurs douzaines de milliards d'humanoïdes, la plupart aux yeux bleus et à la peau claire.

— Vite, Tom, vite, dépêchez-vous ! Lui cria Aviva en le tirant par le bras.

— Très bien, très bien, dit Carmody. Mais j'exige une explication complète et satisfaisante.

— Vous l'aurez, dit Maddox tandis que Carmody franchissait le panneau d'entrée. Vous allez l'avoir tout de suite.

Carmody se retourna vivement en croyant déceler une nuance menaçante dans la voix de Maddox. Il regarda attentivement le mutant et éprouva un choc. Il examina de nouveau ses trois sauveteurs, et les vit pour la première fois réellement.

L'esprit humain est prompt à édifier des gestalts. Quelques courbes suffirent pour une montagne, cinq ou six lignes brisées évoquent passablement une vague. Les formes se brisaient maintenant sous le regard analytique de Carmody, et il s'aperçut que les beaux yeux d'Aviva étaient stylisés et suggestifs plutôt que fonctionnels, et semblables aux ocelles ornant les ailes d'un papillon. Lars avait un ovale rouge sombre au bas de son visage, barré par une ligne plus foncée, et c'était supposé figurer la bouche. Les doigts de Maddox, tous les sept, étaient peints sur son corps au niveau de la cuisse.

Toutes les formes étaient en train de se réorganiser. Carmody discerna le mince trait noir, comme une fente dans le plancher, qui reliait chacun des trois êtres au vaisseau. Il les regarda, figé, avancer vers lui. Ils n'avaient pas de mains à lever, pas de pieds à bouger, pas d'yeux pour voir et pas de bouche pour expliquer. Ce n'étaient en réalité que des cylindres surmontés d'une boule sans traits, astucieusement mais sommairement déguisés en humains. Ils n'étaient pas constitués de parties leur permettant de fonctionner, ils étaient eux-mêmes des parties d'un tout en train d'accomplir leur unique fonction. Ils étaient l'exacte et terrifiante réplique de trois doigts de la main d'un géant. Ils avançaient d'une démarche souple et désarticulée ; ils voulaient de toute évidence le refouler vers les profondeurs obscures du vaisseau.

Le vaisseau ? Carmody fonça tête baissée, évitant les trois silhouettes, vers l'endroit par où il était entré.

Mais le panneau d'accès se hérissa de tous côtés de dents pointues, s'ouvrit un peu plus puis commença à se refermer. Comment avait-il pu croire un instant que c'était du métal ? Les parois brillantes et noires du vaisseau ondulèrent et se mirent à se contracter. Il sentait ses pieds englués dans le plancher mou et spongieux, et les trois doigts, ayant opéré un mouvement tournant, lui barraient maintenant l'accès du carré de lumière décroissant.

Carmody essaya de lutter avec l'énergie désespérée d'une mouche prise dans une toile d'araignée. (La comparaison était on ne peut plus exacte, mais la révélation était venue trop tard.) Il se débattit avec frénésie et sans résultat. Le carré de lumière était devenu rond et humide, et avait rapetissé jusqu'à la grosseur d'une balle de base-ball. Les trois cylindres le maintenaient fermement, et Carmody ne pouvait plus les distinguer l'un de l'autre.

C'était l'horreur finale ; cela, et le fait que les parois du vaisseau spatial (ou quoi que ce soit d'autre) avaient viré au rouge livide et poisseux, et se refermaient peu à peu sur lui.

Il n'y avait aucune issue possible. Carmody était impuissant, incapable de crier ou de remuer, incapable de quoi que ce soit excepté de perdre conscience.

16.

Comme si elle était très, très loin, Carmody entendit une voix dire :

— Qu'en pensez-vous, docteur ? Pouvez-vous faire quelque chose pour lui ?

Il reconnut la voix ; c'était celle du Prix.

— Je prendrai les frais à ma charge, fit une autre voix qu'il identifia comme appartenant à Maudsley. Pensez-vous pouvoir faire quelque chose ?

— Il peut être sauvé, dit une autre voix, probablement celle du docteur. La science médicale ne fixe pas de limite au faisable, seulement au tolérable, qui concerne les limitations du patient et non les nôtres.

Carmody lutta pour ouvrir les yeux, ou la bouche, mais s'aperçut qu'il était totalement incapable de bouger.

— C'est très grave, hein ? demanda le Prix.

— Il m'est difficile de vous répondre avec précision, déclara le médecin. Pour commencer, nous devons établir des catégories. La science médicale est plus aisée à pratiquer que l'éthique médicale, pour prendre un exemple. Nous autres membres de l'Association Galactique de Médecine, nous sommes supposés préserver la vie ; nous sommes également censés agir au mieux des intérêts de la forme particulière de vie que nous soignons. Mais que devons-nous faire lorsque ces deux impératifs entrent en contradiction ? Les Ulich de Davin IV, par exemple, requièrent l'assistance d'un praticien pour les guérir de la vie et les aider à réaliser une mort désirée. J'ajoute qu'il s'agit là d'une intervention éminemment difficile et délicate, et possible uniquement lorsque les Ulich sont suffisamment affaiblis par le poids des ans. Mais que peut nous dire l'éthique sur cette étrange perversion des choses ? Faut-il que nous fassions ce que les Ulich désirent, en accomplissant des actes considérés comme répréhensibles dans presque tous les coins de l'univers ? Ou devons-nous agir conformément à notre propre code, en vouant les Ulich à un sort littéralement pire que la mort ?

— Qu'est-ce que cela a à voir avec Carmody ? demanda Maudsley.

— Pas grand-chose, avoua le médecin. Mais j'ai pensé que vous seriez peut-être intéressé, et que cela vous aiderait à comprendre pourquoi nos honoraires sont si élevés.

— Est-il dans un état très grave ? demanda le Prix.

— Seuls les morts peuvent être considérés comme étant dans un état grave, répondit le médecin sentencieusement. Et même là, il y a des exceptions. Le Pentathanaluna, par exemple, que le vulgum pecus désigne quelquefois sous le nom de Mort de Cinq Jours Réversible, n'est en réalité pas plus terrible qu'un banal rhume de cerveau, quoi qu'en dise la rumeur publique.

— Mais dans le cas de Carmody ? demanda Maudsley.

— Il n'est pas mort du tout, fit le médecin d'une voix rassurante. Il est simplement dans un état – ou son équivalent – de commotion intense. Pour parler vulgairement, disons, en d'autres termes, qu'il est évanoui.

— Pouvez-vous le sortir de là ? demanda le Prix.

— Votre langage est abscons. J'ai déjà une tâche assez difficile comme ça pour que...

— Je voulais dire : pouvez-vous le ramener à son état de fonctionnement initial ?

— Hum, votre question nous ouvre des perspectives proprement phénoménales, si vous voulez bien y songer un instant. Quel était au juste son état de fonctionnement initial ? L'un de vous le sait-il ? Le saurait-il lui-même si, par miracle, il pouvait être consulté sur son propre traitement ? Parmi les millions de subtiles altérations possibles de la personnalité, dont certaines peuvent se produire à l'instigation d'un simple battement de cœur, comment savoir laquelle est plus précisément la sienne ? Une personnalité perdue n'est-elle pas comme une seconde perdue, quelque chose que nous ne pouvons qu'approximativement – mais jamais réellement – reproduire ? Voilà, messieurs, qui donne assurément matière à réflexion.

— C'est fou comme c'est vrai ce que vous dites là, intervint Maudsley. Mais supposons que vous le fassiez revenir à un état qui soit aussi proche de son état antérieur que possible. Est-ce très compliqué ?

— Pas pour moi, fit le médecin. J'exerce cette profession depuis considérablement longtemps, et je suis rompu aux spectacles les plus macabres, aux procédés les plus horribles. Ce qui ne veut pas dire que je suis endurci, naturellement. J'ai simplement appris au contact des dures nécessités à ne pas faire trop attention aux pratiques parfois déchirantes que ma profession exige de moi.

— Saperlotte, Docteur ! Qu'est-ce que vous allez lui faire, à mon copain ? s'écria le Prix.

— Je dois opérer. C'est la seule façon sûre de procéder. Je vais disséquer Carmody (pour parler vulgairement), puis je conserverai ses membres et ses organes dans une solution spéciale. Je le plongerais ensuite dans une solution diluée de K-5 pour le ramollir, puis je

retirerai par des orifices divers son cerveau et son système nerveux. La procédure standard consiste ensuite à relier le système nerveux et le cerveau à un simulateur de vie, puis à bombarder les synapses à des intervalles de temps soigneusement calculés. Ce qui nous permet de voir s'il y a des ruptures, des obstructions, des soupapes défectueuses, etc. Au cas où nous ne trouvons rien, nous procédons au démontage du cerveau, ce qui nous permet d'arriver enfin au point d'interaction de l'âme et du corps. Après avoir délicatement retiré ce dernier, nous vérifions toutes les connexions aussi bien internes qu'externes. Si tout est en ordre à ce stade, nous ouvrons le réservoir du point d'interaction, pour essayer de déceler des fuites, bien sûr, et nous vérifions le niveau de conscience à l'intérieur. S'il est trop bas ou même nul (ce qui arrive fréquemment dans des cas de ce genre), nous procédons à l'analyse du résidu et nous établissons un produit de remplacement. Cette nouvelle dose de conscience est rigoureusement testée avant d'être injectée dans le réservoir du point d'interaction. Toutes les pièces du corps peuvent être alors remontées, et le patient est ranimé à l'aide du Simulateur de Vie. Voilà en gros le processus.

— Fff, dit le Prix. Je ne traiterais pas un chien de cette façon-là !

— Moi non plus, répondit le médecin. Pas tant que la race canine n'aura pas évolué davantage. Souhaitez-vous que je pratique cette opération ?

— Hum... hésita le Prix. On ne peut tout de même pas le laisser inconscient.

— Bien sûr que non, fit Maudsley. Le pauvre diable comptait sur nous, et nous ne pouvons pas le décevoir. Docteur, faites votre devoir !

Carmody était en lutte avec ses fonctions défectueuses depuis le début de cette conversation. Il avait tout entendu avec une horreur grandissante et la conviction de plus en plus affirmée que ses amis pouvaient lui faire plus de mal que ses ennemis ne pourraient jamais en imaginer. Avec un effort titanesque, il réussit à ouvrir les yeux et à arracher sa langue à la voûte de son palais.

— Pas d'opération ! Croassa-t-il. Je vous mets votre fichue trogne en miettes si vous essayez sur moi votre fichue opération !

— Il a recouvré ses facultés, dit le médecin d'une voix apparemment satisfaite. Souvent, voyez-vous, la simple énonciation de notre procédure opératoire en présence du patient constitue un meilleur remède que l'opération elle-même. C'est un effet de placebo, naturellement, mais qui n'est pas à dédaigner.

Carmody faisait des efforts pour se relever, et Maudsley l'aida

à se mettre debout. Il regarda le médecin pour la première fois, et vit un homme grand et maigre à la mine triste et tout vêtu de noir, qui ressemblait exactement à Abraham Lincoln. Le Prix n'était plus un chaudron. Sous l'effet de l'émotion probablement, il s'était transformé en nain.

— Envoyez-moi chercher si vous avez besoin de moi, leur dit le médecin, et il s'éclipsa.

— Que s'est-il passé ? demanda Carmody. Le vaisseau spatial, ces gens...

— Nous vous avons sauvé juste à temps, dit le Prix. Mais ce n'était pas un vaisseau spatial, mon garçon.

— Je sais. Qu'était-ce donc ?

— C'était, dit Maudsley, votre prédateur. Vous vous êtes fourré tout droit dans sa gueule.

— C'est le cas de le dire.

— Et par là même, poursuivit Maudsley, j'ai bien peur que vous n'ayez compromis votre unique chance de regagner la Terre. Vous feriez mieux de vous asseoir, Carmody. Il ne vous reste que très peu de choix, et aucun d'entre eux n'est particulièrement tentant.

Carmody s'assit.

Tout d'abord, Maudsley parla des prédateurs, de leurs us et coutumes, de leurs habitudes et mœurs, manières et traditions. Il était important que Carmody sût exactement ce qui lui était arrivé et pourquoi, même si l'explication venait après l'événement.

— Particulièrement si elle vient après l'événement, rectifia le Prix.

Puis Maudsley expliqua que, de même que chaque homme a sa compagne, chaque organisme vivant a son prédateur. La Grande Chaîne de Voracité (image poétique décrivant la totalité de la vie à l'état dynamique de l'univers) devait continuer, pour des raisons de nécessité interne à tout le moins. La vie telle que nous la connaissons impliquait la création, et la création était inconcevable sans la mort. Ainsi...

— Pourquoi la création est-elle inconcevable sans la mort ? demanda Carmody.

— Ne posez pas de questions stupides. Où en étais-je ? Ah, oui. Ainsi, le meurtre est justifié, bien que certains des phénomènes qui lui sont concomitants soient moins aisément appréciés. Une créature évoluant dans son habitat naturel vit au détriment d'un certain nombre d'autres créatures, et se trouve à son tour persécutée par d'autres. Ce processus est généralement si simple, si naturel et si parfaitement équilibré que les prédateurs aussi bien que les proies tendent à le négliger pendant de longues périodes de temps et à s'adonner à la place à la création d'objets d'art, au ramassage des glands, à la contemplation de l'Absolu ou à toute autre occupation offrant un intérêt pour l'espèce. Et c'est ainsi que les choses doivent être, car la Nature (que nous pourrions personnifier sous les traits d'une vieille dame vêtue de bure et de noir) n'aime pas voir ses édits et ses règlements servir de sujet au moindre cocktail, essaim, conclave ou autre. Mais vous, Carmody, en échappant involontairement aux influences modératrices et régulatrices de votre planète natale, vous n'avez tout de même pas échappé à l'inexorable Loi du Processus. Ainsi, s'il n'y avait pas de prédateur pour vous aux confins éloignés de l'espace, il faudrait vous en trouver un. Et si aucun ne pouvait être trouvé, alors il faudrait qu'il soit créé.

— Hum, oui, fit Carmody. Mais ce vaisseau spatial, ces gens...

— ... N'étaient pas ce qu'ils semblaient être. C'est évident.

— Maintenant, oui.

— En réalité, « ils » ne faisaient qu'un. Une entité, une créature

faite sur mesure pour vous, Carmody. C'était votre prédateur, et il ne faisait que se conformer d'une façon qu'on pourrait qualifier de classique aux plus élémentaires Principes de Prédation.

— Qui sont ? demanda Carmody.

— Oui, précisément, qui sont, soupira le Prix. Comme vous l'avez bien dit ! On a beau vitupérer le monde et la chance, mais on se retrouve toujours en fin de compte devant cette vérité toute simple : Ce qui est, est.

— Ce n'était pas une remarque, dit Carmody. Je demandais : Quels sont ces Principes de Prédation ?

— Oh, pardon, je n'avais pas compris, dit le Prix.

— Ce n'est pas grave, dit Carmody.

— Merci, dit le Prix.

— Il n'y a pas de quoi, dit Carmody. Je ne voulais pas... Non, je ne voulais pas ! Quels sont ces élémentaires Principes de Prédation ?

— Faut-il que vous le demandiez ? dit Maudsley.

— Oui, je le crains.

— Lorsque vous posez le problème sous la forme d'une question, dit Maudsley d'une voix sévère, la prédation cesse d'être élémentaire, et même son statut de principe devient sujet à caution. La connaissance de la prédation est inhérente à tous les organismes, exactement comme les bras, les jambes ou la tête, et de façon plus certaine encore. Elle est plus fondamentale qu'une loi scientifique, voyez-vous, et par conséquent elle n'est pas sujette à un réductionnisme simpliste. Le fait même de poser une question de cette sorte apporte de sévères restrictions à la réponse.

— Mais pourtant, il faudrait que je sache le plus de choses possible sur les prédateurs. Particulièrement le mien.

— C'est un fait, il le faudrait, dit Maudsley. Ou plutôt, il l'aurait fallu, ce qui n'est pas du tout la même chose. Mais je vais quand même essayer.

Il se gratta le front vigoureusement, et déclara :

— Vous mangez, donc vous êtes mangé. Cela, vous le savez déjà. Mais de quelle façon, précisément, serez-vous mangé ? Comment serez-vous piégé, capturé, immobilisé, préparé ? Serez-vous servi tout chaud tout fumant, ou bien glacé, ou à la température de la pièce ? De toute évidence, cela dépend des goûts de ce qui se repaît de vous. Votre prédateur vous bondira-t-il dans le dos par surprise ? Creusera-t-il un trou pour que vous y tombiez ? Tissera-t-il une toile, vous défiera-t-il en combat singulier ou fondra-t-il sur vous du haut des cieux toutes serres dehors ? Cela dépend de la nature de votre prédateur, qui détermine sa forme et sa fonction. Cette nature est elle-même liée et assujettie aux exigences de votre propre nature, qui comme la sienne est dotée de libre arbitre, et donc en dernier ressort

reste impénétrable.

« Passons maintenant aux détails. Bondir, creuser, ourdir sa toile sont des occupations directes et sans détours mais qui perdent de leur efficacité face à une créature douée de mémoire. Une créature comme vous, Carmody, à supposer qu'elle échappe une fois à l'attaque mortelle mais simpliste, pourrait très bien ne plus jamais se laisser prendre au piège.

« Or, il n'est pas dans la Nature d'agir toujours directement et sans détours. On dit que la Nature est indissociablement liée à l'illusion, qui est la porte de la naissance et de la mort. Pour ma part, je ne discuterai pas cette proposition. Si nous acceptons cette idée, il devient évident que votre prédateur devra se livrer à des manœuvres complexes s'il veut capturer la créature complexe que vous êtes.

« Le problème offre un autre aspect également. Votre prédateur n'a pas été conçu dans le seul et unique but de vous manger. Vous êtes la chose la plus importante de son existence, je vous l'accorde ; cependant il possède son libre arbitre, tout comme vous, et il n'est donc pas limité à la stricte logique de sa fonction nutritive. Les souris dans une grange peuvent penser que la chouette qui les guette n'a été conçue que dans le seul but de chasser les souris. En réalité, nous savons qu'elle a plusieurs autres choses en tête. C'est ce qui se produit dans le cas de tous les prédateurs, le vôtre y compris. D'où nous pouvons tirer une conclusion importante : tous les prédateurs sont fonctionnellement imparfaits en vertu de leur libre arbitre.

— Je ne l'avais jamais envisagé de cette façon-là, dit Carmody. Cela peut-il m'aider ?

— Heu, pas vraiment, mais j'ai pensé qu'il fallait tout de même que vous le sachiez. Voyez-vous, à proprement parler il se peut que vous ne soyez jamais en mesure d'exploiter les imperfections de votre prédateur. Si cela se trouve, vous ne saurez même jamais quelle est leur nature. Dans cette situation, vous êtes comparable aux souris dans la grange. Vous trouverez toujours un trou où filer dès que vous entendrez un froissement d'ailes, mais vous ne pourrez jamais analyser la personnalité, les talents et les limitations de la chouette.

— Me voilà bien avancé, fit Carmody d'une voix lourde de sarcasme. Je pars perdant de toute façon. Ou, pour utiliser votre terminologie, je suis bon pour la casserole, même si personne n'a encore planté sa fourchette dans moi.

— Modérez-vous, modérez-vous, l'exhorta le Prix. Ce n'est pas si désespéré.

— Mais donnez-moi des détails ! Vous ne pourriez pas me dire

au moins quelque chose d'utile ?

— C'est ce que nous essayons de faire, intervint Maudsley.

— Alors, dites-moi à quoi ressemble ce prédateur. Maudsley secoua la tête d'un air navré.

— C'est absolument impossible. Comment voulez-vous qu'une victime puisse apprendre à quoi ressemble son prédateur ? Si cela se produisait, la victime deviendrait immortelle !

— Et c'est contraire aux règles, ajouta le Prix.

— Donnez-moi au moins une idée, insista Carmody. Est-ce qu'il se promène toujours déguisé en vaisseau spatial ?

— Bien sûr que non, fit Maudsley. De votre point de vue, il est instable. Avez-vous jamais vu une souris se jeter de son plein gré entre les mâchoires d'un serpent, ou une mouche se poser sur la langue d'une grenouille, ou une biche se précipiter dans les pattes d'un tigre ? C'est là l'essence même de la prédation ! Et vous devez vous demander : Où ces victimes égarées croyaient-elles donc aller ? Que croyaient-elles au juste avoir devant elles ? Et de même, vous devez vous demander ce qu'il y avait vraiment devant vos yeux quand vous avez parlé à trois des doigts de votre prédateur et que vous les avez suivis droit dans sa bouche !

— Ils ressemblaient à des gens, fit Carmody. Mais je ne sais toujours pas à quoi ressemblait le prédateur.

— Je ne puis guère vous aider sur ce point, dit Maudsley. Ce genre de renseignement est difficile à obtenir. Le prédateur est trop complémentaire par rapport à sa proie. Ses ruses et ses stratagèmes sont fondés sur vos propres souvenirs, sur vos rêves et vos illusions, vos espoirs et vos désirs. Le prédateur s'empare de vos tendances les plus secrètes et les fait vivre devant vous, comme vous avez pu vous en apercevoir. Pour connaître votre prédateur, vous devez d'abord vous connaître vous-même. Et il est plus facile de connaître l'Univers entier que de se connaître soi-même.

— Que faire alors ? demanda Carmody.

— Apprenez ! Soyez éternellement vigilant, vif comme l'éclair, ne faites confiance à rien ni à personne. Restez sur vos gardes jusqu'à ce que vous soyez rentré chez vous.

— Chez moi ! s'exclama Carmody.

— Oui. Sur votre planète vous serez en sécurité. Votre prédateur ne peut pénétrer dans votre domaine. Vous serez exposé aux catastrophes habituelles, mais cela au moins vous sera épargné.

— Vous pouvez me renvoyer chez moi ? Vous disiez que vous construisiez une machine.

— Elle est terminée, dit Maudsley. Mais il faut que vous compreniez ses limitations, qui sont concomitantes des miennes. Ma machine peut vous conduire Où se trouve la Terre, mais c'est tout ce

qu'elle est capable de faire.

— Mais c'est suffisant ! s'écria Carmody.

— Pas du tout. « Où » n'est que le premier terme de l'OQQ. Il vous restera à résoudre le Quand et le Quel. Si je puis me permettre un conseil, prenez-les dans cet ordre. La temporalité avant la particularité, pour employer l'expression consacrée. Vous devez partir d'ici sans plus tarder. Votre prédateur, dont vous avez sottement excité l'appétit, peut revenir d'un instant à l'autre à la charge. Rien ne dit que nous aurons alors autant de chance que la dernière fois.

— Comment m'avez-vous sauvé ? demanda Carmody.

— J'ai confectionné un leurre à la hâte. Il vous ressemblait en tout point, mais je l'ai fait un peu plus grand et un peu plus dynamique que nature. Le prédateur vous a lâché pour se lancer à sa poursuite la bave à la bouche. Mais ça ne marchera pas une deuxième fois.

Carmody préféra ne pas demander si le leurre avait beaucoup souffert.

— Je suis prêt, dit-il. Mais où m'envoyez-vous, et que va-t-il m'arriver ?

— Vous allez vous retrouver sur une Terre qui ne sera presque certainement pas la bonne. Mais j'écirai une lettre à quelqu'un que je connais qui est très fort pour les questions temporelles. Il examinera votre cas, s'il accepte de s'en occuper, et par la suite... qui sait ? Prenez les choses comme elles viennent, Carmody, et soyez content s'il en sort quelque chose.

— Je vous suis très reconnaissant, dit Carmody. Quelle que soit l'issue, je tiens à vous remercier sincèrement.

— Il n'y a pas de quoi. N'oubliez surtout pas mon message pour le vieux bonhomme si jamais vous réussissez à rentrer chez vous. Vous êtes prêt ? La machine est là juste à côté de moi. Je n'ai pas eu le temps de la rendre visible, mais elle a exactement l'aspect d'une radio portative Zénith à ondes courtes. Où diable est-elle passée ? La voilà. Vous avez votre Prix ?

— Je l'ai, dit le Prix en s'agrippant des deux mains au bras gauche de Carmody.

— Alors, on peut y aller. Je règle ce cadran, puis celui-là, puis ces deux autres... Vous verrez comme c'est agréable, Carmody, de se retrouver hors du macrocosme sur une planète, même si ce n'est pas la vôtre. Il n'y a pas de différence qualitative, bien sûr, entre atome, planète, galaxie ou univers ; il s'agit seulement de savoir à quelle échelle on vit le mieux. Et maintenant, attention, j'appuie sur ce... –

Pam ! Dzim ! Crac ! Fondu lent, fondu rapide, fondu enchaîné, musique électronique évoquant le vide cosmique, vide cosmique

évoquant la musique électronique. Les pages d'un calendrier s'envolent, Carmody tombe tête par-dessus jambes dans une parodie de chute libre.

Des timbales martèlent des notes sinistres, des notes sinistres martèlent des timbales, éclairs multicolores, voix de femme entonnant une mélodie dans une chambre d'échos, rires d'enfants, composition d'oranges de Jaffa éclairées de façon à évoquer des planètes, montage d'un système solaire éclairé de façon à évoquer des rides à la surface d'un ruisseau. Ralenti, accéléré, fondu à l'ouverture, fondu à la fermeture.

Ce fut un drôle de voyage, mais rien à quoi Carmody ne s'était attendu.

TROISIÈME PARTIE

MAIS QUAND LA TERRE ?

Quand la transition fut achevée, Carmody établit un bilan. Un bref inventaire le persuada qu'il avait toujours quatre membres, un corps, une tête et un intellect. Tout l'exercice n'était peut-être pas encore rentré, mais il avait l'impression que l'essentiel y était. Il remarqua qu'il avait toujours le Prix, curieusement reconnaissable malgré la nouvelle métamorphose qu'il avait subi entre-temps. Cette fois-ci, au lieu d'un nain, il avait assumé l'apparence d'une flûte grossière.

— Jusqu'ici ça va, dit Carmody en ne s'adressant à personne en particulier. Puis il se mit en devoir d'étudier ce qui l'entourait.

— Pas tant que ça, rectifia-t-il aussitôt. Il s'était préparé à l'idée d'une Terre différente, mais pas si différente que ça.

Il se trouvait sur un terrain spongieux en bordure d'un marécage. Des vapeurs miasmatiques s'élevaient des eaux brunes stagnantes. Il y avait des fougères à larges feuilles, de courts arbustes à feuilles très minces, des palmiers touffus et un cornouiller isolé. L'air était poisseux et lourdement chargé d'effluves de matières végétales en décomposition.

— C'est peut-être la Floride ? s'écria Carmody dans un sursaut d'espoir.

— J'ai bien peur que non, dit le Prix, ou bien la flûte, d'une voix mélodieuse et douce mais avec un excès de vibrato. Carmody foudroya le Prix du regard :

— Comment se fait-il que vous sachiez parler ? demanda-t-il.

— Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas demandé cela quand j'étais un chaudron ? répliqua le Prix. Mais je vais vous le dire, si vous tenez à le savoir. Juste à l'intérieur de mon embouchure est fixée une cartouche de CO₂ qui me sert d'organe pulmonaire, pour une période de temps limitée seulement. Le reste est évident.

Ce n'était pas tellement évident pour Carmody, mais il avait des choses plus importantes à l'esprit.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Nous sommes sur la planète Terre. Ce sol humide où nous nous trouvons maintenant deviendra à votre époque la ville de Scarsdale, dans l'Etat de New York. C'est le moment d'acheter un bout de terrain, car comme vous le voyez les cours fonciers sont au plus

bas.

— Ça ne ressemble bougrement pas à Scarsdale.

— Bien sûr que non. En laissant de côté pour l'instant la question du Quel, il est bien évident que le Quand n'est pas du tout le bon.

— Eh bien... Quand sommes-nous ?

— Excellente question, répondit le Prix, à laquelle je ne puis faire qu'une réponse approximative et hautement qualifiée. Il ne fait aucun doute que nous nous trouvons dans l'Eon Phanérozoïque, qui à lui seul couvre le sixième de la durée géologique de la Terre. Jusqu'ici, rien de difficile. Mais dans quelle partie du Phanérozoïque ? Le Paléozoïque, ou le Mésozoïque ? Là, je suis obligé de conjecturer. Sur la base du climat, j'éliminerai tout le Paléozoïque, à l'exception peut-être de la période permienne. Mais non, attendez, je peux éliminer cela aussi ! Regardez là-haut, sur la droite !

Carmody regarda et vit au loin un oiseau aux formes bizarres battre péniblement des ailes.

— Aucune erreur possible, c'est un archéoptéryx, dit le Prix. Il est immédiatement reconnaissant à la façon dont ses plumes divergent par rapport à son axe. La plupart des savants considèrent que c'est une créature des périodes jurassique supérieure et crétacée ne remontant certainement pas au-delà du Trias. Nous pouvons donc éliminer en toute quiétude le Paléozoïque et affirmer que nous sommes à l'ère mésozoïque.

— Cela fait pas mal de temps, n'est-ce pas ? commenta Carmody.

— Pas mal, en effet. Mais nous pouvons faire beaucoup mieux. Je devrais être en mesure de vous préciser de quelle partie du Mésozoïque il s'agit. Laissez-moi réfléchir un peu. (Il réfléchit un peu.) Oui, je crois que j'y suis. Ce n'est pas non plus le Trias ! Ce marécage n'était qu'une fausse piste. Cependant, cette angiosperme qui fleurit près de votre pied gauche constitue un indice certain en matière de datation. Et ce n'est pas le seul. Avez-vous remarqué le cornouiller qui est devant vous ? Eh bien, tournez la tête et vous verrez deux peupliers et un figuier au milieu d'un petit groupe de conifères. Tout à fait caractéristique, n'est-ce pas ? Mais je ne sais pas si vous avez noté le détail le plus significatif de tous, tellement banal à votre époque que je ne serais pas étonné qu'il soit passé inaperçu à vos yeux. Je fais naturellement allusion à l'herbe que nous voyons ici en abondance. Il n'y avait pas d'herbe à l'époque jurassique ! Seulement des fougères et des cycadales. Et c'est l'argument décisif, Carmody ! Je parierais toutes mes économies que nous sommes au Crétacé, et sans doute pas loin de sa limite supérieure !

Carmody n'avait qu'un vague souvenir des périodes géologiques de la Terre.

— Le Crétacé ? dit-il. C'est à combien d'années de mon époque ?

— Oh, environ cent millions d'années à quelques millions près, dit le Prix. La période crétacée s'étend sur soixante-dix millions d'années.

Carmody n'eut aucun mal à s'adapter au concept : il n'essaya même pas. Il demanda simplement au Prix :

— Comment avez-vous acquis toutes ces connaissances en géologie ?

— Comment voudriez-vous ? repartit vivement le Prix. J'ai étudié. J'ai pensé que, puisque nous allions sur la Terre, j'avais tout intérêt à me documenter sur l'endroit. Et grand bien m'en a pris, car sans moi vous seriez encore en train de chercher la plage de Miami, et vous auriez sans doute fini dévoré par un Allosaurus.

— Un quoi ?

— Je fais allusion, dit le Prix, à l'un des plus affreux représentants de l'ordre des Saurischiens, dont un sous-ordre – celui des Sauropodes – a donné le célèbre brontosauire.

— Vous voulez dire qu'il y a des dinosaures ici ? demanda Carmody.

— Je veux dire, se moqua le Prix, que vous êtes ici dans l'authentique et unique Dinosaur-City, et je profite de l'occasion pour vous souhaiter la bienvenue dans l'Ere des Reptiles Géants.

Carmody émit une série de sons incohérents. Il perçut un mouvement sur sa gauche et se retourna. Il vit un dinosaure. Il paraissait avoir sept mètres de haut et devait faire au moins dix-huit mètres du bout du nez à la queue. Il était dressé sur ses pattes de derrière. Il était de couleur bleu ardoise et se dirigeait droit sur lui à grandes foulées.

— C'est un tyrannosaure ? demanda-t-il.

— Oui. *Tyrannosaurus rex*, le plus redouté des Saurischiens. Un authentique déinodonte, comme vous le remarquerez, avec des incisives supérieures de quinze centimètres de long. Le jeune spécimen qui court dans notre direction doit peser plus de neuf tonnes.

— Et il est Carnivore, fit Carmody.

— Evidemment. Personnellement, je pense que les tyrannosaures et autres carnosauriens de cette période se nourrissaient surtout des très inoffensifs et très répandus hadrosaures. Mais ce n'est qu'une de mes théories de prédilection.

La créature géante était à moins de vingt mètres d'eux. Il n'y avait aucune retraite possible sur le terrain marécageux et plat, aucun endroit où grimper, aucun trou de rocher où se réfugier.

— Que dois-je faire ? demanda Carmody.

— Il faut vous changer immédiatement en plante, conseilla vivement le Prix.

— Mais c'est impossible !

— Impossible ? Alors, votre situation est grave. Voyons... vous ne savez pas voler, ni creuser un terrier, et je parie dix contre un que vous ne courez pas plus vite que lui. Hum, c'est très délicat.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Eh bien, dans un tel cas, je vous conseille le stoïcisme. Je puis vous citer Epictète ; et nous pourrions chanter un hymne ensemble si vous voulez.

— Allez au diable avec votre hymne ! Je veux sortir d'ici !

La flûte avait déjà commencé de jouer « Plus près de toi, mon Dieu ». Carmody serra les poings. Le tyrannosaure était maintenant juste devant lui et le surplombait tel un derrick articulé et habillé de chair. Il ouvrit sa terrible gueule.

19.

— SALUT, dit le tyrannosaure. Je m'appelle Emie et j'ai six ans. Comment vous appelez-vous ?

— Carmody, dit Carmody.

— Et je suis son Prix, dit le Prix.

— Comme vous êtes drôles tous les deux, dit Emie. Vous ne ressemblez à personne d'autre que je connais. Et pourtant, je connais un diméetrodon, et un struthiomimus, et un scolosaurus et bien d'autres. Est-ce que vous habitez par ici ?

— Heu, d'une certaine façon, fit Carmody ; puis, réfléchissant à la dimensionnalité du temps, il ajouta : Mais pas vraiment, en fait.

— Ah, dit Emie.

Et à la manière d'un enfant il le dévisagea en silence. Carmody lui rendit son regard, fasciné par l'énorme tête sinistre, plus grosse qu'un appareil à sous ou un tonneau de bière, et par la bouche étroite plantée de dents semblables à des stylets. Spectacle terrifiant ! Seuls les yeux, ronds, doux, bleus et confiants, réfutaient le reste de l'aspect redoutable du dinosaurien.

— Bon, eh bien, finit par dire Emie, qu'est-ce que vous faites là dans le parc ?

— C'est un parc ? demanda Carmody.

— Bien sûr que c'en est un ! Un parc pour les enfants, et je ne crois pas que vous soyez un enfant, même si vous êtes très petit.

— Tu as raison, je ne suis pas un enfant, dit Carmody. Je suis entré dans ce parc par erreur. Je voudrais parler à ton père.

— D'accord, fit Emie avec enthousiasme. Grimpez sur mon dos et je vais vous conduire à lui. Et n'oubliez pas, c'est moi qui vous ai trouvé ! Amenez aussi votre ami. Ce qu'il peut être drôle, lui, alors !

Carmody glissa le Prix dans sa poche et grimpa sur le tyrannosaure en prenant appui des pieds et des mains sur les replis durs comme le fer de la peau d'Emie. Dès qu'il fut installé sur le cou du dinosaurien, celui-ci pivota et s'élança au pas de course en direction du sud-ouest.

— Où allons-nous ? demanda Carmody.

— Voir mon père.

— Je sais, mais où est ton père ?

— Il est en ville à son travail. Où voulez-vous qu'il soit ?

— Evidemment, dit Carmody en assurant sa prise sur Emie tandis que ce dernier accélérât son galop.

De la poche de Carmody, la voix étouffée du Prix s'éleva :

— Tout ceci est fort étrange.

— C'est vous qui êtes étrange ici, lui rappela Carmody. Puis il s'installa de façon à profiter du paysage.

Ça ne s'appelait pas Dinsaure-City, mais Carmody n'arrivait pas à lui donner un autre nom dans son esprit. La ville commençait à trois kilomètres du parc. Ils suivirent d'abord une route, sorte de piste très large tellement foulée aux pieds par d'innombrables dinosauriens qu'elle avait la dureté du béton. Ils dépassèrent un grand nombre d'hadrosaures allongés près des saules bordant la route et chantant quelquefois de douces mélodies en chœur. Carmody interrogea Emie à leur sujet, mais il lui répondit seulement que son père disait toujours qu'ils étaient un problème.

La route traversa des bouquets de bouleaux, d'érables, de lauriers et de houx. Chaque bouquet abritait sa douzaine de dinosauriens qui s'affairaient sous les branches, creusant le sol ou poussant des ordures. Carmody demanda ce qu'ils faisaient.

— Elles font le ménage, dit Emie d'un ton dédaigneux. C'est tout ce que les femmes savent faire.

Ils étaient arrivés à l'extrémité d'un plateau. Ils laissèrent le dernier bosquet individuel derrière eux et plongèrent abruptement dans une forêt.

De toute évidence ce n'était pas une forêt naturelle. A de nombreux indices on voyait qu'elle était plantée avec soin dans un but très précis. En première zone était une large couronne de figuiers, arbres à pain, noisetiers et noyers. Puis venaient plusieurs alignements harmonieusement espacés de gingkos au tronc élancé. Ensuite on ne voyait plus que des pins et quelques rares spruces.

A mesure qu'ils s'enfonçaient dans la forêt, ils voyaient davantage de dinosaures. La plupart étaient des théropodes – des tyrannosaures carnassiers comme Emie – mais le Prix désigna aussi au passage plusieurs ornithopodes et des centaines de représentants de la famille des cératopsidés, des tricératops aux cornes massives. Presque tous se déplaçaient entre les arbres au galop. Sous leur masse le sol résonnait, les arbres tremblaient et des nuages de poussière s'élevaient vers le ciel. Flanc cuirassé contre flanc cuirassé, les collisions n'étaient évitées que d'extrême justesse au prix de virages abrupts, d'arrêts soudains et d'accélération imprévues. La priorité était réclamée à grands coups de barrissements sonores. Le spectacle de plusieurs milliers de dinosaures en mouvement était presque aussi épouvantable que leur odeur, qui était suffocante.

— Nous sommes arrivés, dit Emie en s'arrêtant si brusquement que Carmody faillit lâcher prise. C'est ici que travaille mon papa.

Ils étaient au milieu d'un bosquet de séquoias. Les arbres géants formaient une île de quiétude dans la forêt. Deux ou trois dinosaures marchaient d'un pas tranquille, presque nonchalant, ignorant le vacarme et l'agitation tout proches. Carmody jugea qu'il pouvait descendre sans risquer de se faire piétiner. Avec précaution, il se laissa glisser du cou d'Emie.

— Papa ! cria Emie. Hé, papa ! Regarde ce que j'ai trouvé, papa !

L'un des dinosaures tourna la tête. C'était un tyrannosaure sensiblement plus grand qu'Emie, avec des stries blanches sur son cuir bleuté. Ses yeux étaient gris et injectés de sang. Il fit pivoter posément son corps massif.

— Combien de fois t'ai-je dit de ne pas galoper ici ?

— Je suis désolé, papa. Mais regarde, j'ai trouvé...

— Tu es tout le temps « désolé », fit le tyrannosaure, mais tu ne juges jamais utile de modifier ta conduite. J'en ai parlé avec ta mère, Emie, et nous avons les mêmes vues sur la question. Nous n'avons pas l'intention d'élever un voyou insolent et sans grâce qui ne possède pas plus de manières qu'un brontosaurus. Mon affection pour toi est grande, mon fils, mais je n'admettrai pas...

— Papa ! Tu ne peux pas garder tes discours pour plus tard ? Regarde donc ce que j'ai trouvé !

Les lèvres du tyrannosaure âgé se pincèrent et sa queue remua d'une façon qui ne présageait rien de bon. Mais il baissa le cou, suivant la direction indiquée par une patte antérieure de son fils, et aperçut Carmody.

— Sapristi ! s'écria-t-il.

— Bonjour, monsieur, dit Carmody. Je m'appelle Thomas Carmody et je suis un être humain. Je ne pense pas qu'il y ait d'autres êtres humains sur la Terre en ce moment, ni même des primates. Il m'est difficile d'expliquer comment je suis arrivé jusqu'ici, mais je suis animé d'intentions pacifiques et... et tout le reste, acheva-t-il en bredouillant.

— Fantastique ! s'écria le père d'Emie. Il tourna la tête : Baxley ! Voyez-vous ce que je vois ? Entendez-vous ce que j'entends ?

Baxley était un tyrannosaure à peu près du même âge que le père d'Emie. Il répondit :

— Je vois, Borg, mais je n'arrive pas à y croire.

— Un mammifère parlant ! s'exclama Borg.

— Je ne peux pas y croire ! répéta Baxley.

20.

Il fallut davantage de temps à Borg pour accepter l'idée d'un mammifère parlant qu'il n'en avait fallu à Carmody pour accepter l'idée d'un reptile parlant. Cependant, Borg finit par se rendre à l'évidence. Comme le Prix le fit remarquer plus tard, rien ne vaut la présence véritable d'un fait pour convaincre de l'existence du même fait.

Ils gagnèrent tous ensemble le bureau de Borg, qui se trouvait sous la voûte feuillue d'un grand saule pleureur. Là, ils s'assirent et se raclèrent la gorge, essayant de trouver quelque chose à dire. Ce fut Borg qui parla le premier :

— Ainsi, vous êtes un mammifère étranger de l'avenir, hein ?

— Je suppose, dit Carmody. Et vous un reptile autochtone du passé.

— Je ne l'avais jamais envisagé sous cet angle, dit Borg. Mais oui, je suppose que c'est également vrai. De quelle période dites-vous être ?

— Environ un million d'années d'ici.

— Ha. Cela fait beaucoup. Beaucoup en vérité.

— Oui, beaucoup, approuva Carmody.

Borg hocha plusieurs fois la tête d'un air méditatif et se mit à fredonner doucement. Il était évident qu'il ne savait plus quoi dire. Aux yeux de Carmody, il était digne, hospitalier, mais ancré dans ses habitudes ; un bon père de famille, pas le genre causeur mais simplement un bon bourgeois tyrannosaure.

— Hum, hum, fit Borg après un silence gênant. Et comment est-ce, dans le futur ?

— Demande pardon ?

— Je veux dire, quel genre d'endroit est l'avenir ?

— Euh, très actif, grouillant d'agitation. Beaucoup de nouvelles inventions, pas mal de désordre et de confusion.

— Je vois, je vois, dit Borg. Certains de nos auteurs les plus imaginatifs l'avaient décrit ainsi. Quelques-uns ont même prédit un changement dans l'évolution des mammifères, qui ferait d'eux l'espèce dominante de la Terre. Je considère cette théorie comme ridicule et outrée.

— Je comprends que vous pensiez cela.

— Vous voulez dire que vous êtes l'espèce dominante ?

— Euh... disons l'une des espèces dominantes »

— Mais les reptiles ? Ou plus précisément, quelle place occupent les tyrannosaures dans l'avenir ?

Carmody n'avait ni le cœur ni le courage de lui dire qu'à son époque les dinosaures étaient éteints depuis soixante millions d'années et que les reptiles en général occupaient une place plus que modeste dans l'ordre des choses.

— Votre race se comporte exactement comme on pouvait l'attendre, dit-il ambigument en se sentant un peu surnois.

— Ah, j'aime mieux ça, dit Borg. Nous sommes une race coriace, voyez-vous, et dans l'ensemble nous ne manquons pas de détermination et de sens commun. Est-ce que les hommes et les reptiles ont beaucoup de mal à coexister ?

— Non, aucun mal.

— Heureux de vous l'entendre dire. Je craignais que les dinosaures n'aient eu tendance à prendre les choses de haut, à cause de leur taille.

— Pas du tout. Au nom des mammifères du futur, je puis vous assurer que tout le monde a beaucoup de sympathie pour les dinosaures.

— C'est très aimable à vous de dire cela. Carmody bredouilla vaguement quelque chose. Il avait soudain très honte de lui.

— L'avenir ne réserve pas beaucoup d'inquiétudes aux dinosaures, reprit Borg en adoptant le ton replet des orateurs d'après-dîner. Mais, il n'en a pas toujours été ainsi. Notre ancêtre disparu, l'allosaurus, semble n'avoir été rien de plus qu'une brute gloutonne. Son propre ancêtre, le cératosaurus, était un carnosaurien nain. A en juger d'après la taille de sa boîte crânienne, il devait être incroyablement stupide. D'autres carnosauriens ont existé avant, naturellement, et il doit y avoir avant eux un maillon manquant de la chaîne, quelque ancêtre éloigné commun aux quadrupèdes et aux bipèdes.

— Les dinosaures bipèdes dominant, naturellement ? demanda Carmody.

— Evidemment. Le tricératops est une créature bornée aux instincts primitifs. Nous en avons quelques troupes. Leur chair soutient facilement la comparaison avec un bon steak de brontosaurus. Nous avons quelques autres espèces, naturellement. Vous avez dû remarquer la présence d'hadrosaures en arrivant en ville.

— Oui ; ils chantaient, dit Carmody.

— Ces créatures sont toujours en train de chanter, fit remarquer Borg d'un ton critique.

— Est-ce que vous les mangez aussi ?

— Seigneur non ! Les hadrosaures sont des *gens* ! Ils constituent

l'unique espèce intelligente de la planète à part nous.

— Votre fils me disait qu'ils étaient un problème.

— Ils le sont, répliqua Borg avec un rien de défi dans la voix.

— De quelle manière ?

— Ils sont paresseux. Et aussi maussades et indolents. Je sais de quoi je parle : j'ai eu des domestiques hadrosaures. Ils n'ont pas d'ambition, pas de volonté ni de persévérance. La plupart du temps, ils ne savent pas qui a couvé leur œuf, et ils ne paraissent pas s'en soucier. Ils ne vous regardent pas en face lorsqu'ils vous parlent.

— Ils chantent bien, dit Carmody.

— Ça c'est vrai, ils chantent bien. Quelques-unes de nos meilleures vedettes de variétés sont des hadrosaures. Ils réussissent aussi dans le bâtiment, à condition d'être bien encadrés. Bien sûr, c'est surtout leur aspect physique qui les désavantage... mais ils n'y peuvent rien. Le problème des hadrosaures a-t-il été résolu dans l'avenir ?

— Oui, dit Carmody. Leur race est éteinte.

— C'est peut-être mieux ainsi. Oui, je crois sincèrement que cela vaut mieux.

Carmody et Borg discutèrent pendant plusieurs heures. Carmody apprit beaucoup de choses sur les problèmes de la vie urbaine reptilienne. Les cités-forêts étaient de plus en plus surpeuplées à cause de l'exode des tyrannosaures et des hadrosaures des campagnes vers les plaisirs de la civilisation. La circulation posait de très graves problèmes depuis une cinquantaine d'années. Les saurischien géants aimaient la vitesse et tiraient une légitime fierté de la rapidité de leurs réflexes. Mais quand plusieurs milliers d'entre eux parcouraient la forêt en même temps dans toutes les directions, des accidents étaient inévitables. Souvent, les conséquences étaient graves : deux reptiles pesant chacun quarante tonnes ne se rencontrent pas de front à cinquante kilomètres à l'heure sans qu'il y ait au moins des os brisés.

Naturellement, il y avait d'autres sujets de préoccupation. La surpopulation des villes n'était que le symptôme d'une natalité en voie d'explosion. Dans plusieurs pays du monde, les saurischien vivaient à la limite de la famine. La maladie et la guerre tendaient à réduire leur nombre, mais pas assez.

— Nos difficultés sont nombreuses, expliqua Borg. Quelques-uns de nos meilleurs esprits se sont laissé aller au désespoir. Pour ma part, je suis optimiste. Nous autres les reptiles nous en avons vu de dures au cours de notre histoire, et nous nous en sommes toujours sortis. Nos problèmes actuels seront résolus eux aussi. Je suis

convaincu qu'il s'attache à la race reptilienne une sorte de privilège inné, un feu intérieur de vitalité consciente et inassouvissable. Je ne puis croire que cela cessera un jour.

Carmody hocha la tête avec sympathie.

— Votre race se maintiendra, dit-il.

Il n'y avait rien d'autre à faire que de mentir en gentleman.

— Je le sais, dit Borg. Il est toujours bon, cependant, de recevoir une confirmation. Je vous en remercie. Et maintenant, je suppose que vous voudriez parler à vos amis.

— Quels amis ? demanda Carmody.

— Je fais allusion aux mammifères qui sont derrière vous.

Carmody tourna vivement la tête. Il vit un petit homme replet portant des lunettes, vêtu d'un complet sombre, avec une serviette sous le bras et un parapluie à la main gauche.

— Mr. Carmody ? S'enquit-il.

— Oui, je suis Carmody, dit Carmody.

— Je suis Mr. Surtees, des Services fiscaux. Vous nous avez donné du mal, Mr. Carmody, mais le Fisc ne lâche jamais son homme.

— Ceci ne me regarde pas, dit Borg, et il sortit en faisant aussi peu de bruit qu'un tyrannosaure de sa taille pouvait en faire.

— Vous avez d'étranges fréquentations, fit Mr. Surtees en suivant Borg d'un œil critique. Ceci ne me concerne pas, mais il se peut que le F.B.I. soif intéressé. Je suis ici uniquement pour vos déclarations de revenus de 1965 et 1966. J'ai dans ma serviette un mandat d'extradition que vous trouverez parfaitement en règle j'en suis sûr. Ma machine temporelle est parquée juste derrière cet arbre. Je vous suggère de me suivre sans faire d'esclandre.

— Non, dit Carmody.

— Je vous demande de reconsidérer votre position, dit Surtees. Les charges qui pèsent contre vous peuvent être levées à la satisfaction mutuelle de toutes les parties concernées. Mais l'affaire doit être réglée sur-le-champ. Le gouvernement des Etats-Unis n'aime pas qu'on le fasse attendre. Le refus d'obéir à un mandement de la Cour suprême est passible...

— Je vous ai dit non ! s'écria Carmody. Inutile de rester ici. Je sais qui vous êtes.

Car sans l'ombre d'un doute il s'agissait du prédateur. Son essai d'imitation d'un employé du Fisc était incroyablement maladroit. La serviette et le parapluie étaient soudés à la main gauche. Les traits dû visage étaient à peu près corrects, mais il manquait une oreille. Et surtout, les genoux étaient articulés à l'envers.

Carmody se détourna et quitta la pièce. Le prédateur ne le

suivit pas, sans doute incapable de le faire. Il poussa un unique cri de rage et de faim, puis disparut.

Carmody n'eut cependant guère le temps de se féliciter, car un instant plus tard il disparut lui aussi.

21.

— Entrez, entrez je vous prie.

Carmody cligna plusieurs fois des yeux. Il n'était plus en train d'échanger des points de vue avec un dinosaure du Crétacé. Il se trouvait ailleurs. Il était dans une petite pièce crasseuse au sol de pierre glacial. Les carreaux des fenêtres étaient couverts de suie. D'immenses chandelles à la flamme tremblotante éclairaient le tout.

Un homme était assis derrière un grand pupitre à cylindre. Il avait un long nez au milieu d'un visage osseux aux traits saillants. Ses yeux étaient caverneux. Un grain de beauté presque noir ornait le milieu de sa joue gauche. Ses lèvres étaient fines et exsangues.

— Je suis l'Honorable Clyde Beedle Seethwright, dit-il. Et Vous êtes sans doute Mr. Carmody, que Mr. Maudsley a bien voulu diriger vers nous. Veuillez prendre un siège, monsieur. J'espère que votre voyage s'est bien passé ?

— Très bien, dit Carmody en s'asseyant. Il devait avoir l'air peu courtois, mais toutes ces transitions abruptes commençaient à influencer son moral.

— Et comment va Mr. Maudsley ? demanda Seethwright avec affabilité.

— Très bien, dit Carmody. Où suis-je ?

— La secrétaire ne vous l'a pas dit quand vous êtes arrivé ?

— Je n'ai vu aucune secrétaire. Je ne me suis même pas vu arriver.

— Tss, tss, fit Seethwright d'un air navré, la salle de réception a dû encore se déphaser. Je l'ai fait réparer au moins une douzaine de fois, mais elle ne veut pas rester synchronisée. C'est irritant pour mes clients, et même pire pour ma pauvre secrétaire qui se déphase avec et quelquefois ne peut revoir sa famille pendant une semaine ou plus.

— C'est en effet très ennuyeux, dit Carmody, qui se trouvait au bord de l'hystérie. Mais si cela ne vous dérange pas, ajouta-t-il en s'efforçant de maîtriser sa voix, dites-moi quel est cet endroit et comment je suis supposé rentrer chez moi.

— Calmez-vous, dit Mr. Seethwright. » Peut-être une tasse de thé ? Non ? Cet « endroit », comme vous l'appellez, est le Bureau de Localisation Galactique. Les statuts de notre société sont accrochés au mur, si vous voulez vous donner la peine de les lire.

— Comment suis-je arrivé ici ? demanda Carmody. Mr.

Seethwright sourit et joignit l'extrémité de ses doigts.

— Rien de plus simple, cher monsieur. Lorsque j'ai reçu le petit mot de Mr. Maudsley, j'ai fait faire des recherches. La secrétaire vous a trouvé sur la Terre B3444123C22. De toute évidence, ce n'était pas l'endroit qu'il vous fallait. Mr. Maudsley avait fait de son mieux, mais après tout ce n'est pas son métier. J'ai donc pris la liberté de vous transférer ici. Mais si vous désirez retourner sur la Terre susmentionnée...

— Non, non, dit Carmody. J'étais seulement en train de me demander... Vous dites que vous êtes un Bureau de Localisation Galactique, n'est-ce pas ?

— Le Bureau de Localisation Galactique, rectifia gentiment Seethwright.

— D'accord. Donc, je ne suis pas sur la Terre ?

— Certainement pas. Ou, pour parler plus exactement, vous n'êtes sur aucune des configurations possibles, probables, potentielles ou temporelles que l'on peut appeler la Terre.

— D'accord, d'accord, fit Carmody. Il respirait péniblement. Mais dites-moi, Mr. Seethwright, êtes-vous jamais allé sur une de ces Terres ?

— Je n'ai malheureusement jamais eu ce plaisir. Mes occupations, voyez-vous, me retiennent près de mon bureau, et je passe toutes mes vacances dans notre maison de campagne à...

— Bon ! Tonna soudain Carmody. Vous n'avez jamais été sur la Terre, ou du moins vous le prétendez. Dans ce cas, voulez-vous m'expliquer au nom du ciel comment vous pouvez vous trouver dans ce fichu bureau éclairé aux chandelles et tout droit sorti de Dickens, avec un chapeau tuyau de poêle sur la tête par-dessus le marché ? Hein ? Voyons quelle est votre réponse, parce que je la connais déjà, moi, la réponse, et c'est qu'un enfant de salaud a dû me faire avaler une fichue drogue, et que j'ai dû rêver toute cette fichue histoire à dormir debout y compris vous, face de corbeau béat !

Carmody se laissa retomber sur son siège en soufflant comme une locomotive à vapeur et en décochant à Seethwright un regard triomphant. Il s'attendait à tout voir se dissoudre, à voir d'étranges formes apparaître et disparaître, et enfin à se réveiller dans son lit, ou celui d'un ami, ou peut-être un lit d'hôpital.

Il ne se passa rien. Le triomphe de Carmody s'étiola. Il se sentait soudain désemparé, mais trop fatigué pour que cela ait une quelconque importance.

— Votre crise est passée ? demanda froidement Seethwright.

— C'est fini, dit Carmody. Je regrette.

— Ne vous inquiétez pas. Vous avez eu de rudes épreuves, c'est certain. Mais de mon côté je ne puis rien faire pour vous si vous ne vous maîtrisez pas. La raison peut vous permettre de regagner votre planète ; des crises d'hystérie incontrôlée ne vous mèneront nulle part.

— Je suis vraiment désolé, dit Carmody.

— Quant à cette pièce, qui semble vous avoir tellement impressionné, je l'ai fait décorer spécialement pour vous. La période n'est qu'approximative – ce que je pouvais faire de mieux dans un si bref délai. C'était destiné à vous mettre à l'aise.

— L'attention était délicate, dit Carmody. Je suppose que votre aspect...

— Précisément, fit Seethwright en souriant. Je me suis fait arranger en même temps que cette pièce. Rien de bien compliqué, vous savez. C'est l'un de ces petits riens que notre clientèle apprécie beaucoup en général.

— Croyez que je l'apprécie moi aussi, dit Carmody. Maintenant que je m'y habitue, c'est comme qui dirait reposant.

— J'espérais que cela vous apaiserait, dit Seethwright. Quant à votre théorie selon laquelle tout ceci vous arriverait en rêve, elle n'est pas sans mérite.

— Vraiment ?

Seethwright hocha vigoureusement la tête :

— Mais oui, mais oui ! En tant que théorie, elle a beaucoup de mérite, mais en tant que description de votre condition présente, elle n'a aucune valeur.

— Ah, fit Carmody déçu en se laissant aller en arrière dans son fauteuil.

— A strictement parler cependant, poursuivit Seethwright, il n'y a pas de différence qualitative importante entre l'imaginaire et le réel. L'opposition, que vous créez entre eux est entièrement verbale. Vous n'êtes pas en train de rêver ceci, Mr. Carmody ; mais si je le mentionne dans la conversation, c'est uniquement à titre d'information complémentaire. Même si vous rêviez, vous seriez obligé d'agir de la même façon.

— Je ne vous suis pas très bien, dit Carmody. Mais je vous crois sur parole lorsque vous m'affirmez que tout ceci est réel. Cependant... Il hésita, puis poursuivit : Ce que je ne comprends pas du tout, mais alors pas du tout, c'est... pourquoi faut-il que tout soit ainsi ? Je veux dire par là que le Centre Galactique avait plutôt l'air de Radio City, et Borg le Dinsaure ne parlait pas comme un dinosaure – même un dinosaure parlant – devrait s'exprimer, et...

— Ne vous excitez pas, dit Seethwright.

— Excusez-moi.

— Vous voulez que je vous explique pourquoi la réalité est

comme elle est, dit Seethwright. Mais il n'y a aucune explication. C'est à vous d'apprendre à aligner vos préconceptions sur ce que vous avez en face de vous. La réalité ne peut pas s'adapter à vous, sauf dans certains cas rarissimes. Personne n'y peut rien si les choses vous paraissent étranges. Et si elles vous paraissent familières, on n'y peut rien non plus. Est-ce que je me fais comprendre ?

— Je crois, dit Carmody.

— A la bonne heure ! Vous êtes sûr que vous ne voulez pas de thé ?

— Non, merci.

— Dans ce cas, nous allons tout de suite voir comment vous renvoyer chez vous. Rien de tel que d'être chez soi pour vous ravigoter son homme, n'est-ce pas, Mr. Carmody ?

— Rien de tel, en effet, admit Carmody. Est-ce que ce sera très difficile ?

— Non, je n'irai pas jusqu'à dire que ce sera difficile, fit Seethwright. Ce sera une tâche complexe, certes, et rigoureuse, et aussi quelque peu risquée, mais de là à dire que ce sera difficile...

— Y a-t-il quelque chose que vous considériez comme difficile ? demanda Carmody.

— Résoudre une équation du second degré, fit Seethwright sans hésitation. Je suis incapable d'y arriver, bien que j'aie essayé plus d'un million de fois. Ça, mon vieux, c'est de la difficulté ! Mais passons à votre problème. .

— Savez-vous où se trouve la Terre ? demanda Carmody.

— Le « Où » n'est pas le plus difficile, dit Seethwright. Vous y êtes déjà allé et ça ne vous a pas tellement aidé puisque le Quand était si loin du but. Mais à présent je pense que nous devrions pouvoir déterminer votre Quand particulier sans trop de problèmes. C'est le Quel qui risque de nous jouer des tours.

— Est-ce que cela pourrait nous arrêter ?

— Pas du tout. Il nous faut seulement faire un tri, et déterminer à quel Quel vous appartenez. Le processus est parfaitement simple. Comme tirer sur un poisson dans un tonneau.

— Je n'ai jamais essayé, dit Carmody. Est-ce vraiment très facile ?

— Cela dépend des tailles respectives du poisson et du tonneau. Par exemple, il ne faut pratiquement aucun effort pour toucher un requin dans une baignoire. Mais il faut déployer une adresse considérable pour descendre un viron dans une barrique. C'est l'échelle qui fait tout. Quel que soit le programme qui est devant vous, je pense que vous êtes capable d'apprécier sa simplicité essentielle.

— J'imagine, dit Carmody. Mais j'ai dans l'idée que si la

recherche du Quel est essentiellement simple dans sa méthode, elle peut se révéler impossible à mener à bien en raison de l'extrême diversité des solutions en présence.

— Ce n'est pas tout à fait exact mais c'est très bien dit, fit Seethwright en rayonnant. La complexité est parfois très utile, voyez-vous. Elle aide à préciser et à identifier le problème.

— Euh... Que faisons-nous, maintenant ?

— Nous allons nous mettre tout de suite au travail, dit Seethwright en se frottant les mains d'un air réjoui. Mon équipe et moi nous avons constitué une sélection de Terres types parmi lesquelles nous espérons que se trouve la vôtre. Naturellement, vous êtes le seul qui puissiez identifier celle qui vous convient.

— Je les vois une par une et puis je choisis ?

— C'est à peu près ça, dit Seethwright. Vous les essayez une par une, et vous nous faites savoir dans chaque cas s'il s'agit de la bonne planète ou d'une variante. Si c'est la bonne, tout va bien ; si c'est une variante, on passe à la suivante.

— Ça me paraît raisonnable, dit Carmody. Y a-t-il beaucoup de variantes ?

— Un nombre considérable, comme vous le soupçonniez tout à l'heure. Mais nous avons tout lieu d'escompter une réussite très prompte. A moins que...

— A moins que ?

— A moins que votre prédateur ne soit plus rapide que vous.

— Mon prédateur !

— Il est toujours sur votre piste, dit Seethwright. Et comme vous devez le savoir maintenant, il est passablement versé dans la science des traquenards. Traquenards qui peuvent prendre la forme de scènes puisées à même votre mémoire, ou scènes « terraformes » pourrait-on dire, et qui sont destinées à vous leurrer et à vous attirer sans méfiance jusque dans sa bouche.

— Pourra-t-il opérer sur les mondes où je vais aller ?

— Evidemment ! Il n'y a aucun sanctuaire possible dans la quête que vous allez entreprendre. Au contraire, plus elle sera complète et détaillée, plus elle recèlera de dangers. Nous parlions tout à l'heure du rêve et de la réalité. Eh bien, voilà votre réponse. Tout ce qui vous veut du bien le fait ouvertement. Tout ce qui cherche à vous nuire le fait de façon détournée, au moyen de ruses, de rêves et d'artifices.

— Ne pouvez-vous rien faire contre ce prédateur ? demanda Carmody.

— Rien. Et même si je pouvais, je ne le ferais pas. La Prédation est un phénomène nécessaire. Même les Dieux finissent par être dévorés par le Destin. Vous ne ferez pas exception à la règle

universelle.

— Je savais que vous me répondriez quelque chose de ce genre. Mais ne pouvez-vous pas m'aider du tout ? Me donner au moins une indication sur la différence entre les mondes où vous allez m'envoyer et ceux du prédateur ?

— Pour moi la différence est évidente, répliqua Seethwright. Mais vous et moi n'avons pas les mêmes perceptions. Vous ne pourriez pas utiliser mon intuition, Carmody ; ni moi la vôtre. Néanmoins, jusqu'ici vous avez toujours réussi à lui échapper.

— J'ai eu de la chance.

— Nous y voilà ! Personnellement, j'ai beaucoup de technique mais pas la moindre chance. Dans les épreuves à venir, qui peut dire laquelle de ces deux qualités sera la plus utile ? Pas moi ; et certainement pas vous non plus ! Par conséquent hardi les cœurs, Mr. Carmody. Jamais honteux n'a gagné belle planète, n'est-ce pas ? Essayez les mondes auxquels je vous envoie, gardez-vous des illusions du prédateur, et sachez décider à temps ; mais surtout, ne laissez pas la peur vous faire manquer votre authentique et légitime planète.

— Qu'arrivera-t-il si je la laisse passer par inadvertance ? demanda Carmody.

— Alors votre quête sera sans fin. Vous seul pouvez nous dire quand nous tomberons juste. Si pour une raison quelconque vous ne retrouvez pas votre monde parmi les plus probables, nous devons continuer nos recherches avec ceux qui sont seulement plausibles, puis moins plausibles, et ainsi de suite. Le nombre de variantes de la Terre n'est pas infini à proprement parler, mais de votre point de vue c'est tout comme. Vous ne disposez tout simplement pas d'une autonomie de vie suffisante pour les explorer toutes et puis recommencer à zéro.

— Enfin, dit Carmody d'un ton dubitatif, puisqu'on ne peut pas faire autrement...

— Je ne puis vous aider davantage, et je doute qu'il y ait une autre méthode où l'on puisse se passer de votre participation active. Si vous le désirez, je puis chercher à me documenter sur des techniques différentes de localisation galactique. Mais cela risque de prendre du temps et...

— Je ne pense pas que nous ayons assez de temps, dit Carmody. Mon prédateur ne doit pas être loin derrière moi, Mr. Seethwright. Commençons tout de suite, et veuillez accepter mes remerciements pour votre patience et pour l'intérêt que vous me portez.

— Il n'y a pas de quoi, répondit Seethwright, visiblement satisfait. Espérons que le premier monde sera celui que vous cherchez.

Il appuya sur un bouton qui se trouvait sur son bureau. Rien

ne se passa. Carmody cligna les yeux. Alors, les choses se précipitèrent, car lorsque Carmody rouvrit les yeux il vit qu'il avait été transporté aussi sec sur la Terre. Ou un fac-similé passable.

QUATRIEME PARTIE

MAIS QUELLE TERRE ?

22.

Carmody se trouvait au milieu d'une plaine propre, sous un ciel bleu agrémenté d'un soleil jaune d'or. Il regarda autour de lui. A moins d'un kilomètre on apercevait une ville. Elle n'était pas conçue comme la moyenne des villes américaines, avec leurs avant-postes de stations-service, de marchands de hot-dogs, de motels, et leurs ceintures protectrices de dépôts de ferraille, mais plutôt comme un village de montagne italien ou suisse qui surgit brusquement à la vue et se termine tout aussi abruptement, sans transition ni préparation d'aucune sorte.

Malgré ce petit air étranger, Carmody était sûr qu'il avait devant lui une ville américaine. Lentement, il avança vers elle, tous ses sens en éveil, prêt à prendre la fuite au moindre signe suspect.

Tout paraissait normal cependant. La ville avait quelque chose de sympathique et d'accueillant. Ses avenues s'ouvraient généreusement, et les vitrines de ses grands magasins semblaient ne rien vouloir dissimuler. A mesure qu'il avançait, Carmody rencontrait d'autres sujets de ravissement. Il atteignit une petite place évoquant une piazza romaine en réduction. Au centre de la place se dressait une fontaine représentant un jeune garçon accompagné d'un dauphin de la bouche duquel coulait un filet d'eau limpide.

— J'espère que vous l'aimez, fit une voix derrière son épaule.

Carmody ne sursauta pas d'inquiétude. Il ne fit même pas volte-face. Il était habitué à entendre des voix derrière son épaule. Parfois il se disait qu'un nombre de choses étonnant de la galaxie semblait marquer une prédilection pour cette façon d'aborder les gens.

— C'est joli, dit-il.

— Je l'ai construite et installée moi-même, dit la voix. Il m'a semblé qu'une fontaine, en dépit du caractère suranné du concept, se devait d'être esthétiquement fonctionnelle. Cette piazza, avec ses bancs publics et ses châtaigniers ombreux, est copiée sur un modèle qui se trouve à Bologne. Là encore, je n'ai pas eu peur du démodé. J'estime que le véritable artiste doit utiliser ce qui lui est nécessaire, que ce soit vieux de dix siècles ou bien tout nouveau.

— Vous avez entièrement raison, approuva Carmody. Permettez-moi de me présenter : Thomas Carmody.

Il se retourna tout sourire, la main tendue. Mais il n'y avait

personne derrière lui. Dans toute la place, il n'y avait absolument personne en vue.

— Pardonnez-moi, dit la voix. Je n'avais pas l'intention de vous effrayer. Je croyais que vous saviez.

— Que je savais quoi ?

— Qui je suis.

— Je ne sais rien du tout. Qui êtes-vous, et d'où parlez-vous ?

— Je suis la voix de la ville, dit la voix. Ou mieux, je suis la ville elle-même qui vous parle.

— Ah oui vraiment ? demanda Carmody d'une voix sarcastique. Puis il fit la réponse lui-même : Oui, sans doute, je suppose que c'est vrai. Eh bien, bravo, d'accord. Vous êtes une ville. Et après ?

Il était beaucoup plus ennuyé qu'il ne voulait l'avouer. Il avait rencontré trop d'entités puissantes aux prérogatives miraculeuses. Il avait été ballotté d'un bout de la galaxie à l'autre. Des forces et des créatures inconnues l'avaient perpétuellement assailli en lui faisant même parfois perdre toute mesure. Carmody était un homme raisonnable. Il savait que dans l'ordre interstellaire des choses les humains n'occupaient pas une place de choix. Mais il avait aussi sa fierté. Il croyait fermement qu'un homme se devait de garder en toutes circonstances une certaine dignité, ne fût-ce que pour lui-même, et qu'il ne pouvait pas continuellement pousser des « Oh ! » et des « Ah ! » et des « Seigneur Dieu pas possible ! » devant les différentes créatures non humaines qui défilaient devant lui. Il ne pouvait pas le faire s'il tenait tant soit peu à son amour-propre. Et l'amour-propre, c'était à ce stade l'une des rares choses que Carmody possédât encore.

Il se détourna donc de la fontaine pour traverser la place comme un promeneur qui a l'habitude de s'entretenir chaque jour avec une ville, et qui est même un peu blasé de la chose. Il descendit certaines rues et remonta différentes avenues. Il regarda les vitrines et admira la taille des maisons. Il s'arrêta devant quelques sculptures, mais ne s'attarda pas.

— Eh bien ? dit la ville au bout d'un moment.

— Eh bien quoi ? répondit aussitôt Carmody.

— Que pensez-vous de moi ?

— Vous n'êtes pas trop mal.

— Pas trop mal, c'est tout ?

— Ecoutez, dit Carmody. Une ville c'est une ville. Quand on en a vu une, on les a pratiquement toutes vues.

— Ce n'est pas vrai ! dit la ville piquée au vif. Je suis totalement différente des autres. Je suis unique !

— Vous croyez ? répliqua dédaigneusement Carmody. Pour

moi vous n'êtes qu'un vulgaire assemblage d'éléments hétéroclites. Vous avez une piazza italienne, une ou deux statues grecques, une rangée de maisons style Tudor, un vieil immeuble new-yorkais, un restaurant de hot-dogs californien en forme de remorqueur et Dieu sait quoi encore. Qu'y a-t-il de si unique dans tout cela ?

— C'est la combinaison intelligente de ces formes diverses qui est Unique, répondit la ville. J'organise la diversité dans un cadre de cohérence interne. Tous ces styles anciens ne sont pas des anachronismes, comprenez-le bien, ils sont représentatifs de différents arts de vivre, et comme tels ont leur place dans une machine à vivre bien rodée.

— C'est du moins votre opinion, dit Carmody. A propos, avez-vous un nom ?

— Evidemment, dit la ville. Je m'appelle Bellwether et je suis une municipalité de l'Etat du New Jersey. Voudriez-vous une tasse de café et peut-être un sandwich ou des fruits ?

— Je prendrai volontiers du café, dit Carmody. Il se laissa guider par la voix de Bellwether jusqu'à un café à » terrasse. L'établissement portait le nom de : « O You Kid » et était la réplique d'un saloon des années 1890, jusqu'aux lampes en opaline, au lustre en cristal et au piano mécanique. Comme tout ce que Carmody avait vu depuis son arrivée, l'endroit était d'une propreté immaculée, mais désert.

— Agréable comme ambiance, n'est-ce pas ? demanda Bellwether.

— Parfait pour ceux qui aiment ça, décréta Carmody.

Un cappuccino fumant descendit du plafond sur un plateau d'acier inoxydable.

— Mais au moins, le service est bien fait, ajouta-t-il. Il but une gorgée.

— C'est bon ? demanda Bellwether.

— Excellent.

— J'avoue être assez fière de mon café, continua tranquillement Bellwether. Et de ma cuisine également. Que diriez-vous d'un petit quelque chose ? Une omelette, peut-être ? Ou un soufflé ?

— Non merci, fit catégoriquement Carmody. Ainsi, vous êtes une ville modèle ? reprit-il en se laissant aller en arrière sur son siège.

— J'ai cet honneur en effet, dit Bellwether. Je suis la dernière-née de toutes les villes modèles et, je crois, la plus réussie. J'ai été conçue par un groupe d'étude réunissant les meilleurs spécialistes de Yale et de l'Université de Chicago sur un projet subventionné par la Fondation Rockefeller. La plupart de mes installations pratiques ont

été mises au point par le Massachusetts Institute of Technology, à l'exception de quelques sections spécialisées qui sont dues à Princeton et à la RAND Corporation. Ma construction proprement dite a été réalisée par la General Electric et financée à l'aide de capitaux de la Fondation Ford et de différents autres groupes que je ne suis pas autorisée à nommer.

— Votre histoire est intéressante, dit Carmody avec une lenteur insupportable. Et là-bas, est-ce bien une cathédrale gothique ?

— Complètement gothique, dit Bellwether. Ouverte à tous les cultes et prévue pour trois cents personnes.

— Ce n'est pas tellement pour un bâtiment de cette taille.

— Bien sûr que non. Mais mon idée était de concilier le sentiment religieux et le bien-être des fidèles. Beaucoup de gens ont aimé ça.

— A propos, où sont donc vos habitants ? demanda Carmody. Je n'en ai vu aucun.

— Ils sont partis, soupira Bellwether. Il n'en est pas resté un seul.

— Pour quelle raison ?

La ville resta un long moment silencieuse avant de répondre :

— Il y a eu des heurts dans mes relations avec la communauté. Un malentendu, à vrai dire. Ou plutôt, une regrettable série de malentendus. Je soupçonne fort les démagogues d'avoir été pour quelque chose dans cet exode.

— Mais que s'est-il passé exactement ?

— Je l'ignore. Sincèrement, je n'en ai pas la moindre idée. Un beau jour ils sont tous partis. Comme ça ! Mais je suis sûre qu'ils reviendront.

— Je me demande, dit Carmody.

— J'en ai la ferme conviction. Mais en attendant, pourquoi ne restez-vous pas ici, Mr. Carmody ?

— Moi ? Je ne crois vraiment pas...

— Vous semblez être fatigué du voyage, dit Bellwether. Je suis sûre qu'un peu de repos vous ferait du bien.

— J'ai beaucoup voyagé récemment, admit Carmody.

— Qui sait, vous pourriez décider que vous vous plaisez ici. En tout cas, vous auriez le privilège enviable d'avoir la ville la plus moderne et la plus ; perfectionnée du monde à votre service exclusif.

— C'est à considérer, dit Carmody. Nous verrons. Il était intrigué par la ville de Bellwether. Mais il était aussi inquiet. Il aurait bien voulu savoir ce qui était arrivé aux anciens habitants.

23.

Bellwether insista tellement que Carmody passa cette nuit-là dans la somptueuse chambre nuptiale de l'hôtel George V. Il s'éveilla le lendemain matin frais et dispos. Une nuit sans avoir à penser lui avait fait du bien.

Bellwether lui servit son petit déjeuner sur la terrasse et joua un allègre quatuor de Haydn pendant que Carmody mangeait. L'air du matin était vif à souhait. Si Bellwether ne l'avait pas prévenu, Carmody n'aurait jamais deviné qu'il était filtré. La température et l'humidité étaient aussi à leur degré optimum.

De la terrasse on avait une vue splendide sur le quartier ouest de Bellwether, où s'étendaient dans un agréable fouillis pagodes chinoises, passerelles vénitiennes, canaux japonais, colline verdoyante, temple corinthien, parking, tour normande et bien d'autres encore.

— Vous avez une vue splendide, dit-il.

— Heureux que vous y soyez sensible, répondit Bellwether. La question du style a été très controversée depuis le début. Tel groupe était partisan de l'uniformité : un groupe de formes harmonieuses se mêlant en un tout harmonieux. Mais cela avait déjà été fait. Un grand nombre de villes modèles sont ainsi. Ce sont des entités monotonement tristes et artificielles, créées par un homme ou un comité et sans rapport avec une vraie ville.

— Mais vous êtes vous-même plutôt artificielle, lui fit remarquer Carmody.

— Certes ! Mais je ne prétends pas être autre chose. Je ne suis pas une soi-disant « ville de l'avenir », ou une bâtarde de l'époque florentine. Je suis une entité multistyle. Je suis censée intéresser et stimuler, en même temps que jouer un rôle fonctionnel et pratique.

— Bellwether, pour moi vous êtes très bien, dit Carmody. Est-ce que toutes les villes parlent comme vous ?

— Non. Jusqu'à maintenant, la plupart des villes, modèles ou non, n'ont jamais dit un mot. Mais leurs habitants n'aimaient pas cela. Ils n'aimaient pas que leur ville fasse tout sans jamais rien dire. Elle leur paraissait écrasante et sans âme. C'est la raison pour laquelle j'ai été créée avec une conscience artificielle. ‘

— Je vois, dit Carmody.

— Je me demande si vous voyez. Le fait est que cette conscience artificielle me personnalise dans un âge où sévit la

dépersonnalisation. Elle me permet d'être pleinement réceptive et créatrice dans mes réactions aux demandes de mes habitants. Nous pouvons raisonner, mes habitants et moi. En soutenant un dialogue positif et ininterrompu, nous nous aidons mutuellement à créer un milieu urbain véritablement viable et qui peut être perpétuellement remis en question sans que nous ayons à abdiquer quoi que ce soit de nos personnalités respectives.

— Beau programme, approuva Carmody. Sauf que, naturellement, vous n'avez personne avec qui engager le dialogue.

— C'est la seule faille dans le système, admit Bellwether. Mais pour l'instant, je vous ai.

— Oui, vous m'avez, répéta Carmody en ne sachant pas pourquoi ces mots avaient une résonance désagréable à ses oreilles.

— Et naturellement vous m'avez aussi, dit la ville. Nous devons établir nos relations sur une base de réciprocité, qui est la seule valable. Mais à présent, mon cher Carmody, permettez-moi de vous faire faire le tour du propriétaire. Ensuite, vous pourrez vous installer et régulariser votre situation.

— Pardon ?

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. C'est juste une expression technique. Mais vous comprenez, j'en suis sûr, que des relations de réciprocité impliquent la participation des deux côtés concernés. Il ne saurait en être autrement, n'est-ce pas ?

— A moins qu'il ne s'agisse d'une entente amiable.

— Nous essayons précisément d'éviter ce genre de chose. La doctrine du laisser-faire est trop émotionnelle et dégénère très vite en anomie totale. Si vous voulez bien passer par ici...

Carmody obéit et admira les perfectionnements de Bellwether. Il visita le centre de production d'énergie, le système de filtrage des eaux, le groupe industriel et la section de l'industrie légère. Il vit le jardin public et le siège de la Société des Oddfellows. Il parcourut un musée et une galerie d'art, une salle de concert et un théâtre, un bowling et une salle de billard, une piste de karting et un cinéma. Ses jambes criant fatigue, il voulut s'arrêter. Mais Bellwether insista pour continuer la visite, et Carmody dut découvrir les cinq étages de l'immeuble de l'American Express, la synagogue portugaise, la statue de Buckminster Fuller, la gare des autocars Greyhound et plusieurs autres attractions d'intérêt local.

Lorsque ce fut enfin terminé, Carmody estima que les merveilles de la ville modèle n'étaient ni meilleures ni pires que les merveilles de la galaxie. La beauté réside dans l'œil du spectateur, sauf une petite partie qui est dans ses pieds.

— Voulez-vous déjeuner maintenant ? demanda Bellwether.

— Avec plaisir.

Il se laissa guider vers la très sélecte Brasserie Rochambeau, où il commença par le potage aux petits pois pour terminer avec les petits fours du chef.

— Voulez-vous du gruyère pour finir ? demanda Bellwether.

— Non, merci. Je suis rassasié. Un peu trop, pour tout dire.

— Mais le fromage n'est pas lourd. Un peu de camembert ?

— Je ne pourrais pas y toucher.

— Ou peut-être une salade de fruits ? C'est très rafraîchissant pour le palais.

— Ce n'est pas mon palais qui a besoin d'être rafraîchi.

— Au moins une pomme, une poire et une ou deux grappes de raisin ?

— Non, merci.

— Quelques cerises ?

— Non, non, non !

— Un repas sans fruits n'est pas complet.

— Pour moi, si.

— Certaines vitamines essentielles ne se trouvent que dans les fruits frais.

— Je m'en passerai pour cette fois.

— Peut-être une moitié d'orange que je vous éplucherai ? Les agrumes ne font pas grossir.

— Impossible.

— Pas même un quartier ? Je vous enlèverai les pépins.

— Je vous ai dit non.

— Je serais plus tranquille, dit Bellwether. J'ai le souci de la perfection, voyez-vous, et un repas n'est pas complet sans fruit.

— Non, non et non !

— Très bien, vous n'avez pas besoin de vous énerver. Si vous n'aimez pas la nourriture que je vous sers, c'est votre affaire.

— Mais je l'aime beaucoup !

— Si vous l'aimez tellement, pourquoi ne voulez-vous pas un fruit ?

— Bon ! Donnez-moi du raisin.

— Je ne voudrais pas que vous vous sentiez obligé.

— Je ne me sens pas obligé. Apportez du raisin.

— Vous êtes sûr ?

— Oui ! hurla Carmody.

— Voici, dit Bellwether en faisant apparaître une magnifique grappe de muscat.

Le raisin était délicieux. Carmody mangea tout.

— Excusez-moi, dit Bellwether, mais que faites-vous ?

Carmody se redressa et ouvrit les yeux.

— Je faisais une petite sieste, dit-il. Y a-t-il quelque chose de mal à ça ?

— Quel mal pourrait-il y avoir à une chose si naturelle ?

— Merci, dit Carmody en refermant les yeux.

— Mais pourquoi dormir dans un fauteuil ?

— Parce que j'y suis, et je dors déjà presque.

— Vous aurez des courbatures.

— M'en fiche, grommela Carmody, les yeux toujours clos.

— Pourquoi ne pas faire une vraie sieste ? Sur un lit, par exemple ?

— Je suis bien ici.

— Ce n'est pas confortable, fit remarquer Bellwether. L'anatomie humaine n'est pas faite pour le sommeil en position assise.

— Pour le moment, la mienne l'est.

— Détrompez-vous. Pourquoi n'essayez-vous pas un lit ?

— Ce fauteuil me suffit.

— Mais un lit serait mieux. Essayez, une seule fois, Carmody. Carmody ?

— Hein ? Quoi ? sursauta Carmody.

— Un lit. Je crois sincèrement que vous devriez essayer.

— C'est bon ! dit Carmody. Où est-il, votre lit ? En titubant, il se leva et se laissa guider dehors, puis au coin de la rue où se trouvait un bâtiment portant l'enseigne : « Le dormoir. » Il y avait une douzaine de lits. Carmody choisit le plus proche.

— Pas celui-là, dit Bellwether. Il y a un ressort de cassé.

— Aucune importance. Je l'éviterai.

— Mais vous aurez mal au dos.

— Bon Dieu ! fit Carmody en se remettant debout. Lequel me recommandez-vous ?

— Celui-là dans le fond. C'est le meilleur. La résistance du matelas a été scientifiquement calculée. Les oreillers...

— Bien, bon, parfait, fit Carmody en se couchant sur le lit indiqué.

— Voulez-vous que je vous joue un peu de musique douce ?

— Ne vous dérangez pas.

— Comme vous voudrez. J'éteins la lumière, alors.

— Parfait.

— Voulez-vous une couverture ? La température est réglée, naturellement, mais il arrive que les dormeurs aient une impression de froid subjective.

— Ça m'est égal. Laissez-moi tranquille !

— Très bien, dit Bellwether. Ce n'est pas pour moi, vous savez. Personnellement, je ne prends jamais de sommeil.

— D'accord, excusez-moi, dit Carmody.

— Il n'y a pas de quoi, fit la ville.

Il y eut un long silence. Puis Carmody se dressa sur sa couche.

— Que se passe-t-il ? demanda Bellwether.

— Je ne peux plus dormir.

— Essayez de fermer les yeux et de relâcher consciemment chaque muscle de votre corps en commençant par le gros orteil pour arriver progressivement à...

— Je ne peux pas dormir ! hurla Carmody.

— Peut-être n'aviez-vous pas tellement sommeil au départ ? suggéra Bellwether. Mais vous pourriez au moins fermer les yeux pour essayer de prendre un peu de repos. Voulez-vous faire ça pour moi ?

— Non ! Je n'ai plus sommeil, et je n'ai pas besoin de repos.

— Têtu ! reprocha Bellwether. Enfin, faites comme vous voulez. Ce ne sera pas de ma faute.

Carmody sortit du Dormoir et s'arrêta sur un petit pont en dos d'âne qui enjambait une lagune bleue.

— C'est une copie du Rialto de Venise, expliqua Bellwether. En réduction, naturellement.

— Je sais, dit Carmody. Je sais lire la pancarte.

— Enchanteur, n'est-ce pas ?

— Pas mal, dit Carmody en allumant une cigarette.

— Vous fumez beaucoup, lui fit remarquer Bellwether.

— Je sais. J'ai envie de fumer.

— En tant que conseillère médicale, je dois vous rappeler qu'une relation a pu être établie avec certitude entre l'abus du tabac et le cancer pulmonaire.

— Je sais.

— Si vous fumiez la pipe, il y aurait moins de risques.

— Je n'aime pas la pipe.

— Et le cigare, alors ?

— Je n'aime pas non plus le cigare. Il alluma une autre cigarette.

— C'est votre troisième en cinq minutes, dit Bellwether.

— Bon Dieu ! J'en fumerai autant qu'il me plaira et quand ça me plaira ! écuma Carmody.

— Mais bien sûr ! dit Bellwether. Je ne faisais que vous conseiller pour votre propre bien. Voudriez-vous que je reste là à vous regarder sans rien dire pendant que vous vous détruisez ?

— Oui.

— Je ne peux pas croire que vous parlez sincèrement. Il y a là

une question d'éthique. L'homme peut agir contre son propre intérêt, mais il n'est pas permis à la machine d'atteindre un tel degré de perversion.

— Fichez-moi la paix, déclara Carmody d'une voix lasse. Arrêtez d'être dans mes jambes.

— Dans vos jambes ? Mon cher Carmody, en quoi vous ai-je importuné ? Ai-je fait davantage que vous donner conseil ?

— Peut-être pas. Mais vous parlez trop.

— Je ne parle peut-être pas assez, à en juger d'après vos réactions.

— Vous parlez trop, répéta Carmody en allumant une cigarette.

— C'est votre quatrième en cinq minutes. Carmody ouvrit la bouche pour proférer une insulte, mais se ravisa et partit.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il un peu plus loin.

— Un distributeur de bonbons.

— Ça n'en a pas l'air.

— Et pourtant c'en est un. Ce modèle est une adaptation d'un modèle de silo à grains conçu par Saarinomen. En réduction, bien sûr.

— Ça ne ressemble quand même pas à un distributeur de bonbons. Comment est-ce que ça marche ?

— C'est très simple. Vous appuyez sur le bouton rouge. Attendez. Choisissez un tiroir de la rangée A. Abaissez-le. Maintenant appuyez sur le bouton vert. Et voilà !

Une barre de Babe Ruth tomba dans la main de Carmody.

— Hum, murmura-t-il en ôtant le papier et en mordant dans la barre. Est-ce le véritable Babe Ruth ou une imitation ?

— Le véritable. J'ai un contrat avec la maison.

— Hum, fit Carmody en laissant tomber le papier.

— Voilà un exemple typique de la négligence à laquelle je me heurte chaque jour, dit la ville.

— Ce n'est qu'un morceau de papier, fit Carmody en se retournant pour contempler la boule froissée qui gisait au milieu du trottoir immaculé.

— Certes, ce n'est qu'un morceau de papier. Mais multipliez cela par cent mille habitants, et qu'est-ce que vous avez ?

— Cent mille boules de papier, répondit Carmody sans hésitation.

— Je ne trouve pas ça comique, dit Bellwether. Vous n'aimeriez pas vivre au milieu de tous ces papiers, croyez-moi. Vous seriez le premier à récriminer si la rue était semée de détrit. Mais y mettez-vous du vôtre ? Laissez-vous au moins les lieux comme vous les avez trouvés ? Evidemment non. Vous me laissez tout faire, moi qui dois m'occuper déjà de toutes les autres fonctions urbaines, nuit et

jour, dimanches et jours fériés.

— Allez-vous continuer longtemps ? demanda Carmody. Je vais le ramasser.

Il se baissa pour ramasser le papier. Mais avant que ses doigts aient pu se refermer dessus, une pince articulée surgit de la bouche d'égout la plus proche, s'empara du papier et disparut.

— Ça ne fait rien, dit Bellwether. J'ai l'habitude de nettoyer derrière tout le monde. Je fais ça continuellement.

— Hmm, marmonna Carmody.

— Et je n'attends pas de reconnaissance.

— Je vous suis reconnaissant. Très reconnaissant !

— Non, vous ne l'êtes pas.

— Bon, si vous voulez. Je ne le suis pas. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Rien du tout, dit Bellwether. Considérons l'incident comme clos.

— Vous avez eu assez ? demanda Bellwether après le dîner.

— Plus qu'assez.

— Vous n'avez pas pris grand-chose.

— Je n'ai plus faim. C'était excellent.

— Si c'était si bon, pourquoi n'avez-vous pas mangé davantage ?

— Je n'aurais rien pu avaler d'autre.

— Si vous ne vous étiez pas coupé l'appétit avec ce caramel...

— Mais bon sang, ça n'a rien à voir avec le caramel !

— Vous allumez une autre cigarette.

— Oui.

— Vous ne pourriez pas attendre un peu plus ?

— Sacré nom d'un chien, écoutez, de quel droit vous mêlez-vous...

— Laissons cela, dit vivement Bellwether. Nous avons des questions plus urgentes à aborder. Avez-vous songé à ce que vous vouliez faire pour gagner votre vie ?

— Je n'ai pas tellement eu le temps d'y penser.

— Eh bien, moi si ! Je pense que vous devriez faire de la médecine.

— Moi ? Il faudrait que je fasse des années d'études à l'université et toute la suite.

— Je m'occuperai de tout.

— Ça ne m'intéresse pas.

— Bon... et le droit ?

— Jamais.

— Ingénieur, c'est une excellente carrière.

— Très peu pour moi.
— Et la comptabilité ?
— Pas pour tout l'or du monde.
— Que voudriez-vous être, alors ?
— Pilote d'avion à réaction, fit impulsivement Carmody.
— Allons, allons !
— Je parle sérieusement.
— Je n'ai même pas de terrain d'aviation.
— Alors, j'irai piloter ailleurs.
— Vous dites ça pour me contrarier !
— Pas du tout ! affirma Carmody. Je voudrais vraiment être pilote. C'est ce que j'ai toujours voulu être. Parole d'honneur !

Il y eut un long silence. Puis Bellwether répondit d'une voix glaciale :

— C'est un choix qui n'appartient qu'à vous.
— Où allez-vous ?
— Me promener, dit Carmody.
— A neuf heures trente du soir ?
— Oui. Pourquoi pas ?
— Je croyais que vous étiez fatigué.
— C'était tout à l'heure.
— Je vois. Moi qui croyais que vous alliez vous asseoir ici pour que nous puissions bavarder tranquillement.
— Nous bavarderons à mon retour ? proposa Carmody.
— Oh, non, ça n'a pas d'importance.
— Je ne tiens pas particulièrement à sortir, dit Carmody en s'asseyant. Bavardons.
— Je n'en ai plus envie maintenant. Allez faire votre petit tour.
— Eh bien, bonne nuit, dit Carmody.
— Pardon ?
— J'ai dit : « Bonne nuit ».
— Vous allez vous coucher ?
— Bien sûr. Il est tard, et je suis fatigué.
— Vous allez vous coucher maintenant, comme ça ?
— Pourquoi pas ?
— Oh, rien... vous avez seulement oublié de faire votre toilette.
— Oh !... J'ai dû oublier, en effet. Je me laverai demain matin.
— Depuis combien de temps n'avez-vous pas pris de bain ?
— Longtemps. J'en prendrai un demain matin.
— Ce ne serait pas mieux si vous en preniez un maintenant ?
— Non.
— Même si je vous faisais couler l'eau ?
— Non ! Bon sang de bon sang ! Je vais me coucher, je vous

dis !

— Vous faites exactement ce qu'il vous plaît, dit Bellwether. Ne vous lavez pas, n'étudiez pas, mangez n'importe quoi, mais aussi ne vous en prenez pas à moi.

— A vous ? Et pourquoi ?

— Pour n'importe quoi.

— Oui, mais à quoi pensiez-vous en particulier ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Alors, pourquoi cette allusion ?

— C'était seulement pour votre bien.

— Je sais.

— Quand on se préoccupe du bien des autres, poursuit Bellwether, quand on a le sens de ses responsabilités, il n'est pas agréable de se faire insulter.

— Je ne vous ai pas insultée.

— Pas maintenant. Mais tout à l'heure, si.

— Heu... j'étais énervé.

— C'est le tabac.

— Ah, non ! Ne recommencez pas !

— N'ayez pas peur, dit Bellwether. Fumez comme une locomotive, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Ce sont vos poumons, pas les miens, non ?

— C'est fichtrement vrai, dit Carmody en allumant une cigarette.

— Mais j'ai échoué.

— Non, non, supplia Carmody. Ne dites pas ça, je vous en prie !

— Oubliez ce que j'ai dit.

— Entendu.

— Parfois je veux trop bien faire.

— Bien sûr.

— Et c'est d'autant plus pénible pour moi que j'ai raison. Je sais que j'ai raison.

— D'accord, dit Carmody. Vous avez raison, vous avez raison, c'est vous qui avez toujours raison. Raison raison raison raison raison...

— Ne vous surexcitez pas avant d'aller vous coucher, dit Bellwether. Voulez-vous un verre de lait ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

Carmody se prit la tête à deux mains. Il se sentait tout drôle. Il se sentait extrêmement coupable, fragile, sale, maladif et mal fichu. Il se sentait irrévocablement et généralement perdu.

Quelque part en lui il trouva suffisamment de force pour crier :

— Seethwright !

— Qui appelez-vous ? demanda Bellwether.

— Seethwright ! Où êtes-vous ?

— En quoi vous ai-je déplu ? demanda Bellwether. Je vous en supplie, dites-le moi !

— Seethwright ! hurla Carmody. Venez me chercher ! Ce n'est pas la bonne planète !

Il y eut un cric, crac, boum, et Carmody se retrouva ailleurs.

24.

Vroum ! Grrrink ! Crapoum ! Nous sommes bien quelque part, mais qui sait où, quand, quel ? Sûrement pas Carmody, qui se retrouva dans une cité très persuasive qui ressemblait à New York. Qui ressemblait !

— Est-ce New York ? se demanda-t-il à haute voix.
— Comment diable le saurais-je ? répliqua vivement une voix.
— C'était purement rhétorique comme question, dit Carmody.
— Je ne l'ignore pas. Mais comme j'ai mes certificats de rhétoricien, je me suis permis d'y répondre.

Carmody jeta un regard circulaire et vit que la voix émanait d'un grand parapluie noir qu'il tenait à la main gauche. Il demanda :

— Etes-vous mon Prix ?
— Evidemment, dit le Prix. Qu'est-ce que vous voulez que je sois ? Un poney shetlandais ?
— Où étiez-vous passé, lorsque j'étais dans cette ville modèle ?
— Je prenais un rapide congé bien gagné. Inutile de récriminer, c'est prévu noir sur blanc dans les accords signés entre l'Union des Prix de la Galaxie et la Ligue des Récipiendaires.
— Je ne récriminai pas, dit Carmody. Je voulais seulement... C'est sans importance. En tout cas, cet endroit ressemble fort à la Terre. On dirait New York, en fait.

Ils étaient dans une grande ville. Il y avait une circulation importante, aussi bien humaine que véhiculaire. Beaucoup de théâtres, de cinémas, de marchands de saucisses, beaucoup de gens. Il y avait une quantité de magasins qui proclamaient la liquidation de leur stock pour cause d'affaires cessantes à des prix défiant la raison. Des enseignes au néon clignotaient de tous les côtés. Il y avait un grand nombre de restaurants affichant des spécialités exotiques ou régionales, mais tous mettaient en évidence leur spécial steak pommes frites. De l'autre côté de la rue, un cinéma jouait L'Apocryphe (Plus sensationnel et plus exotique que la Bible), avec une figuration de milliers de personnes. Tout près était la Discothèque Omphale, où un groupe de folk-rock intitulé Les Petites crottes jouait une musique rauque que dansaient des vierges immatures en robe middleless.

— Il y a de l'animation, fit remarquer Carmody en passant le bout de sa langue entre ses lèvres.

— Je n'entends que le bruit des caisses enregistreuses, dit le Prix d'un ton hautement moralisateur.

— Ne soyez pas pédant. J'ai l'impression d'être rentré chez moi.

— J'espère que non ! dit le Prix. Cet endroit me porte sur les nerfs. Regardez bien autour de vous avant d'en être sûr. Souvenez-vous, la similitude n'implique pas l'identité.

Il y avait une bouche de métro non loin d'eux. Carmody vit qu'il était à l'angle de Broadway et de la 50e Rue. Il était chez lui, cela ne faisait aucun doute. Il se dirigea vers l'entrée d'un pas décidé et commença à descendre les marches. C'était à la fois familier, excitant et un peu attristant. Les parois de marbre étaient ichoreuses, et le monorail étincelant déboucha d'un tunnel pour disparaître dans un autre...

— Oh ! murmura Carmody.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le Prix.

— Rien, dit Carmody. Tout bien considéré, je préfère une petite promenade dans les rues.

Il commença à rebrousser chemin vers le rectangle de ciel qui se découpait à l'entrée. Une foule s'était formée, qui l'empêchait de passer. Carmody joua des coudes, mais la foule le repoussait. Les parois suintantes du métro se mirent à trembler, puis à se convulser rythmiquement. Le monorail étincelant se libéra de son support, se rétracta sur lui-même telle une langue d'airain, et jaillit dans sa direction. Carmody fonça, déséquilibrant au passage tous ceux qui lui barraient la route. Il vit confusément qu'ils reprenaient immédiatement leur position initiale, comme des poussahs lestés. Le sol de marbre devenait mou et collant sous ses pieds, la foule commençait à se refermer sur lui et le monorail était en suspens au-dessus de sa tête. Il se mit à crier :

— Seethwright ! Faites quelque chose ! Tirez-moi delà !

— Moi aussi ! s'écria le Prix.

— Moi aussi ! glapit le rusé prédateur ; car c'était dans sa bouche, astucieusement camouflée en bouche de métro, que Carmody s'était une fois de plus fourvoyé.

Rien ne se passa. Carmody eut l'horrible pressentiment que peut-être Seethwright était parti déjeuner, ou alors qu'il était aux toilettes, ou en train de téléphoner. Le rectangle de ciel bleu s'amenuisait ; bientôt il n'aurait plus d'issue. Les silhouettes qui l'entouraient n'avaient presque plus rien d'humain. Les murs virèrent au pourpre et se mirent à trembler et à se soulever, puis à se

contracter spasmodiquement. Le monorail affamé s'enroula autour des pieds de Carmody. Des profondeurs du prédateur parvinrent de vastes borborygmes suivis de déglutitions répétées autant qu'anticipatrices. (Les Carmodyphages sont connus pour leurs manières porcines et leur manque absolu de tenue à table.)

— Au secours ! s'écria Carmody tandis que les suc digestifs attaquaient la semelle de ses souliers. Seethwright, aidez-moi !

— Aidez-le, aidez-le ! Se lamenta le Prix. Ou, si c'est trop difficile, aidez-moi ! Sortez-moi de là, et je publierai des avis dans tous les journaux, j'organiserai des comités et des groupes d'action et des défilés dans les rues pour que Carmody ne reste pas invengé. Et de plus je m'engage solennellement à...

— Cessez de brailler, dit une voix que Carmody reconnut comme appartenant à Seethwright. C'est très déplaisant. Quant à vous, Mr. Carmody, à l'avenir tâchez de vous décider avant de pénétrer dans la gueule de votre prédateur. Mon bureau n'est pas fait pour les sauvetages in extremis.

— Mais pour cette fois, vous allez faire quelque chose ? supplia Carmody. Rien que pour cette fois, dites ?

— C'est déjà fait, dit Seethwright. Et en effet, lorsque Carmody regarda autour de lui, il vit qu'il n'était plus au même endroit.

25.

Seethwright avait dû faire une erreur de transition, car après un instant de flottement Carmody se trouva assis sur le siège arrière d'un taxi. Il était dans une ville qui ressemblait beaucoup à New York, et paraissait en plein milieu d'une conversation.

— Vous dites ? demanda le chauffeur de taxi.

— Je n'ai rien dit, fit Carmody.

— Ah, je croyais que vous aviez dit quelque chose. En tout cas, moi je disais : « Voilà le nouvel immeuble Flammarion. »

— Je sais, s'entendit répondre Carmody. J'ai aidé à le construire.

— Sans blague ? Du beau boulot ! Mais maintenant c'est fini, hein ?

— Oui, dit Carmody. Il ôta la cigarette qu'il avait à la bouche et l'examina en fronçant les sourcils. « Et c'est fini avec ces cigarettes aussi. » Il secoua la tête et jeta la cigarette par la portière. Tous ces mots et gestes semblaient parfaitement naturels à une partie de lui-même (la conscience active). Mais une autre partie de lui (la conscience réfléchie) les considérait avec amusement.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? demanda le chauffeur. Tenez, essayez une des miennes.

Carmody regarda le paquet qui lui était offert.

— Vous fumez des Kool, hein ?

— Je ne fume que ça. C'est la cigarette mentholée des gens de goût !

Carmody haussa les sourcils d'un air sceptique. Cependant, il prit le paquet et en sortit un clou de cercueil qu'il alluma. Le chauffeur souriant le regardait faire dans le rétroviseur. Carmody inhala, parut surpris agréablement, puis souffla la fumée lentement et voluptueusement.

— Dites-donc, s'écria-t-il, ça c'est quelque chose ! Le chauffeur hocha solennellement la tête :

— C'est l'avis de tous les fumeurs de Kool... Mais nous sommes arrivés, monsieur. Voici le Waldorf-Astoria.

Carmody paya et descendit du taxi. Le chauffeur passa la tête par la portière, sans cesser de sourire :

— Hé, monsieur ! Et mon paquet de Kool ?

— Oh ! fit Carmody. Il rendit le paquet. Le chauffeur de taxi et lui échangèrent un clin d'œil complice. Puis le taxi partit et Carmody se retrouva devant le Waldorf-Astoria.

Il portait un robuste pardessus Burberry. Il le savait car il avait lu l'étiquette qui, au lieu de se trouver à l'intérieur du col, était cousue à l'extérieur de la manche droite. En s'examinant de plus près, il vit que toutes ses étiquettes étaient à l'extérieur. N'importe qui pouvait dire qu'il avait une chemise signée Van Heusen, une cravate de chez la comtesse Mara, un complet Hart, Shaffner & Marx, des chaussettes Van Camp et des souliers en cuir de Cordoue de chez Lloyd & Haig. Il avait sur sa tête un Borsalino fabriqué par Raimu de Milan. Ses mains étaient protégées par des gants de daim de chez L.L. Bean. Son poignet était orné d'un chronomètre automatique (Audemars Piccard) muni d'un système de règle à calcul, d'un compte-minutes, d'un indicateur de durée, d'un calendrier dateur et d'une sonnerie de réveil ; tout cela avec une précision garantie par le fabricant de plus ou moins six secondes par an.

En outre, il se dégageait de sa personne la subtile odeur de « Mousse de Chêne », l'eau de toilette pour hommes de chez Abercrombie & Fitch.

Il s'estimait convenablement loti, mais il y avait mieux. Il savait qu'il était capable de beaucoup plus. Il avait de l'ambition, il voulait arriver. Il voulait devenir le genre d'homme qui offre du Chivas Régál les jours autres que la Saint-Sylvestre, qui porte des chemises signées Brooks Brothers, des blazers de chez F.R. Tripler, qui se sert de lotion after-shave Onyx de chez Lenthéric et ne met que des vestes de sport Paul Stuart.

Mais pour avoir accès à des produits de cette catégorie, il lui faudrait un Grade de Consommateur A-AA-AAA au lieu du médiocre B-BB-AAAA dont il devait se contenter par suite d'un hasard de naissance. Il fallait à tout prix qu'il obtienne ce grade. Il n'était pas moins qualifié qu'un autre ! A Stanford, il était toujours le premier de sa classe en Technique du Consommateur. Son Indice de Consommation se situait depuis les trois dernières années dans la tranche des 90 % ! Sa voiture, une Dodge Ferret, était immaculée ! Et il pouvait citer d'autres exemples.

Pourquoi ne l'avaient-ils pas promu ?

Se pouvait-il qu'ils n'eussent pas les yeux sur lui ?

Carmody chassa rapidement ces pensées hérétiques de son esprit. Il avait d'autres préoccupations plus immédiates. Aujourd'hui, il avait une tâche ingrate à accomplir. Ce qu'il allait faire dans l'heure qui suivrait pourrait très bien lui coûter sa place, auquel cas il serait relégué dans les rangs anonymes des utilisateurs prolétariens de Marchandises Orientales de Second Choix (MOSC).

Il était encore tôt, mais il avait besoin de prendre des forces en vue de l'épreuve qui l'attendait. Il entra dans le bar des Hommes du Waldorf.

Son regard accrocha celui du barman. Vivement, avant que l'autre ait pu dire un mot, Carmody l'interpella :

— Hep, mon vieux, remettez-moi ça.

Le fait que le type ne lui avait rien servi précédemment et que, par conséquent, il ne pouvait techniquement pas « remettre ça », n'entrait pas en ligne de compte.

— Voilà, Gus, fit le barman en souriant. Ballantine est la bière raffinée des gens de goût.

Carmody savait qu'il aurait dû dire ça lui-même. Il avait été pris en défaut. Il but sa bière d'un air songeur.

— Hé, Tom ?

Carmody se retourna. C'était Nate Steen, de Leonia, New Jersey, un vieux voisin et ami, en train de boire un Coke. « C'est marrant, continua Steen, je ne sais pas si tu as remarqué, mais avec un Coke les choses vont toujours mieux. »

Carmody resta sans réplique. Il finit son verre d'un seul coup et appela le barman :

— Hep, mon vieux, remettez-moi ça ! (C'était un expédient médiocre, mais c'était toujours mieux que rien.) Quoi de neuf ? demanda-t-il à Steen.

— Ma femme est partie en vacances. Elle a décidé de descendre une semaine à Miami grâce à American Airways, la Compagnie numéro un sur la route du soleil.

— C'est formidable, dit Carmody. Je viens d'envoyer Helen à Nassau. Et si les Bahamas sont un spectacle merveilleux vu d'avion, attends un peu d'avoir atterri. Mais tu ne sais pas, je lui demandais justement l'autre soir pourquoi, dans ce monde qui va si vite, on devrait prendre le temps de faire la traversée par mer pour découvrir l'Europe, et elle m'a répondu...

— Pas mal comme idée, l'interrompit Steen. (Ce qui était parfaitement son droit, bien sûr : cet intermède américano-hollandais était un peu trop long pour être vraisemblable.) Mais nous, je crois

que toute la famille va aller cette année à Malboro Country...

— Excellente initiative, dit Carmody. Après tout...

— Il y a mille et un sujets de ravissement à Malboro, termina Steen (son privilège : c'était lui qui avait commencé le slogan).

— C'est vrai, dit Carmody. Il finit précipitamment sa bière et héla le barman : « Hep, mon vieux, remettez-moi ça. Une bière Ballantine ! » Mais il savait qu'il n'était pas dans le coup. Que diable lui arrivait-il ? Pour cette situation précise, pour ce moment particulier, il y avait une réplique obligatoire. Mais il ne se rappelait pas, quelque chose ne tournait pas rond...

Steen, impassible et calme avec Secret d'azur enduisant ses aisselles poilues, prononça les mots le premier :

— Puisque nos femmes ne sont plus là, dit-il avec un sourire sardonique, c'est nous qui devons faire la lessive.

Coiffé au poteau ! Carmody ne pouvait mieux faire qu'accuser le coup :

— Hum, dit-il. (Il eut un rire sonore :) Tu te souviens de l'époque de « Mes draps sont plus blancs que les vôtres ? »

Les deux hommes partagèrent un rire condescendant. Puis Steen regarda sa chemise, regarda la chemise de Carmody, plissa le front, haussa un sourcil et ouvrit la bouche dans un mélange d'étonnement, d'incrédulité et de stupéfaction.

— Ça par exemple ! s'écria-t-il. Ma chemise est vraiment plus blanche que la tienne !

— C'est pourtant vrai ! dit Carmody, sans se donner la peine de regarder. C'est curieux, nous utilisons le même modèle de machine à laver, réglé sur le même cycle, et aussi le même produit... n'est-ce pas ?

— J'utilise Clorox, laissa tomber Steen négligemment.

— Clorox, répéta Carmody d'un air songeur. Mais oui, j'y suis ! C'est Clorox qui fait toute la différence !

Il feignit d'être déconfit tandis que Steen arborait un air de triomphe. Carmody songea à demander une autre bière, mais les deux dernières lui restaient encore sur l'estomac. Il décida que Steen était trop rapide pour lui.

Carmody paya les bières avec sa carte de crédit de l'American Express, puis reprit le chemin de son bureau, qui se trouvait au cinquante et unième étage du 666, Cinquième Avenue. Il salua démocratiquement ses compagnons de travail. Plusieurs d'entre eux essayèrent de l'entraîner dans leurs joutes oratoires, mais il les ignora. Il savait que sa situation, en ce qui concernait son avenir, était des

plus précaires. Il avait réfléchi toute la nuit dernière aux possibilités qui s'offraient à lui. L'anxiété lui avait occasionné une violente migraine et des maux d'estomac, et il avait failli rater le concours de Charleston. Mais Helen, sa femme (qui en réalité n'était pas partie en vacances) lui avait fait prendre un Alka-Seltzer qui l'avait remonté en un rien de temps, et ils avaient pu y aller comme prévu et avaient remporté le premier prix grâce à Alka-Seltzer. Ce qui n'empêchait pas que son problème était toujours là. Et quand Helen lui avait dit, à trois heures du matin, que Tommy et le petit Tinker avaient trente-deux pour cent de caries en moins par rapport à l'an dernier, il avait répondu : « Tu sais... je parie que c'est grâce à Crest ! » Mais le cœur n'y était pas vraiment, bien qu'il fût reconnaissant à Helen d'avoir voulu l'aider.

Il savait qu'aucune femme ne pouvait aider son mari en lui soufflant toutes les répliques du monde. Si l'on voulait améliorer son Grade de Consommateur, si l'on voulait se montrer digne de toutes les choses qui comptent dans la vie – un chalet suisse en plein cœur du Maine. Inconnu, par exemple, et une Porsche 911 S, élue par l'élite, et un Ampex pour ceux qui ne se satisfont que de ce qu'il y a de mieux... si l'on voulait avoir tout cela, eh bien il fallait savoir le mériter. L'argent n'était pas tout, la situation sociale n'était pas tout, la persévérance obtuse n'était pas tout. Il fallait prouver que l'on appartenait vraiment à cette Race à part, à laquelle ces produits étaient destinés. Il fallait savoir tout risquer pour pouvoir tout gagner.

« Sacré nom d'une pipe ! » se dit Carmody en frappant de son poing la paume de sa main gauche. « J'ai dit que je le ferais, et je le ferai ! » Et il s'avança hardiment vers la porte du bureau de Mr. Ubermann, son patron, qu'il ouvrit hardiment.

Le bureau était vide. Mr. Ubermann n'était pas encore arrivé.

Carmody décida de l'attendre. Il avait les mâchoires serrées et les lèvres pincées, et trois plis verticaux étaient apparus entre ses sourcils. Il s'efforçait de rester aussi calme que possible. Ubermann allait arriver d'un moment à l'autre. Quand il serait là, lui, Tom Carmody, lui dirait : « Mr. Ubermann, je sais que je risque ma place, mais vous avez mauvaise haleine. » Et il ajouterait après un temps de pause : « Mauvaise haleine. »

Comme c'était simple à projeter, et pourtant difficile d'exécution ! Mais il se devait de faire front, de lutter pour l'hygiène et ses prolongements, de se battre pour le progrès. En ce moment même, il le savait, les yeux de ces figures quasi légendaires, les

Fabricants, étaient sur lui. S'ils le jugeaient digne...

— Salut, Carmody ! fit Ubermann en entrant dans le bureau à grands pas. Il avait un profil d'aigle et une allure distinguée. Ses tempes étaient grisonnantes, signe de privilège. Ses lunettes à monture d'écaillé avaient trois bons centimètres de plus que celles de Carmody.

— Mr. Ubermann, commença Carmody d'une voix défaillante, je sais que je risque ma place...

— Carmody, fit le patron d'une voix de diaphragme qui trancha sur la voix de poitrine fluette de Carmody comme une lame Personna en acier chirurgical tranche dans du gâteau, aujourd'hui j'ai fait une découverte. Scope, le plus extraordinaire des bains de bouche. Maintenant, mon haleine sera douce pendant des heures et des heures.

Carmody fit un sourire ironique. Quelle extraordinaire coïncidence ! Le patron était tombé juste sur le produit qu'il était sur le point de recommander. Et cela marchait ! L'haleine de Mr. Ubermann ne faisait plus penser à un dépôt d'immondices après un orage d'été. Maintenant, elle était douce, douce à embrasser (pour une femme, bien sûr ; Carmody lui-même n'avait aucun goût pour ce genre de chose).

— Vous en aviez déjà entendu parler ? demanda Ubermann ; puis il sortit sans attendre la réponse.

Carmody fit un autre sourire un peu plus ironique. Il avait échoué, une fois de plus. Et cependant, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un certain sentiment de soulagement. La consommation au niveau des cadres supérieurs était quelque chose de terriblement éprouvant. Elle convenait à une certaine espèce d'hommes, dont il ne faisait peut-être pas partie. Supposons qu'il ait réussi. Il imaginait aisément les regrets qu'il aurait eus à abandonner ses articles de consommation de la tranche des 58 % — sa casquette de football en suède, sa mallette en skaï pour homme d'affaires en voyage, sa chaîne stéréo KLH Modèle 24, et tout particulièrement son pardessus Lakeland en agneau suédé importé de Nouvelle-Zélande au col et aux revers brodés. Et il lui aurait fallu renoncer aussi à tout un tas d'objets qui lui étaient chers et familiers.

— Parfois les choses s'arrangent pour le mieux alors qu'on croit que tout va mal, se dit Carmody à lui-même.

— Tu crois ça ? Et de quoi crois-tu donc parler ? se répondit-il à lui-même.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Carmody.

— Eh, oui ! dit Carmody à Carmody. On s'est acclimaté un peu trop vite, hein ?

Les deux Carmody se dévisagèrent mentalement, comparèrent

leurs notes et conclurent. Ils fusionnèrent.

— Seethwright ! hurla Carmody. Faites-moi sortir d'ici !

Et Seethwright, toujours fidèle au poste, obtempéra.

26.

Avec sa ponctualité coutumière, Seethwright l'envoya sur une autre Terre type. La transition fut plus rapide que l'instantanéité. Elle fut si rapide, en fait, que le temps devint légèrement rétrograde et que Carmody eut la sensation étrange de réagir avant d'avoir reçu le stimulus nécessaire. C'était évidemment une contradiction, petite mais quand même illégale. Seethwright régla la chose à l'aide de la procédure d'oblitération standard, et personne ne prit la peine de mettre les autorités compétentes au courant. Les conséquences furent nulles à l'exception toutefois de l'usure du continuum spatio-temporel, dont Carmody ne s'aperçut même pas.

Il se retrouva dans une petite ville dont l'identification, apparemment, ne posait pas de problème. Cette petite ville était, ou voulait être, Maplewood, New Jersey. Carmody y avait vécu de l'âge de trois ans à celui de dix-huit. Il était chez lui, si tant est qu'il eût un chez soi.

Ou, plus précisément, il était chez lui si les choses étaient ce qu'elles semblaient être. Ce qui restait à prouver.

Il était à l'angle de Durand Road et de Maplewood Avenue, dans la partie haute de la ville. Au bout de la rue se trouvait le centre commercial. Derrière lui s'étendaient les rues résidentielles, riches en chênes, érables, marronniers, ormeaux et cornouillers. A sa droite était le local de la Christian Science ; à sa gauche, la gare.

— Et maintenant, voyageur ? demanda une voix près de sa cuisse droite.

Il baissa les yeux et vit qu'il transportait un poste à transistors de bonne taille. Il comprit aussitôt qu'il s'agissait du Prix.

— Vous voilà revenu ? demanda-t-il.

— Revenu ? Je ne suis jamais parti.

— Je ne vous ai pas vu dans le dernier monde type.

— C'est parce que vous n'avez pas bien regardé. J'étais dans votre poche sous la forme d'un denier assez mal contrefait.

— Et comment suis-je censé savoir ces choses-là ? demanda Carmody.

— Vous n'aviez qu'à demander, dit le Prix. Je suis métamorphique de nature, et assez imprévisible, même pour moi-même. Mais vous le savez déjà. Dois-je annoncer ma présence chaque

fois que nous allons quelque part ?

— Ce serait préférable, dit Carmody.

— Une telle attitude ne serait pas compatible avec ma dignité, affirma le Prix. Je réponds lorsque l'on s'adresse à moi. Si on ne le fait pas, j'en déduis que ma présence n'est pas indispensable. Il est visible que vous n'aviez pas besoin de moi dans le dernier monde type. J'en ai donc profité pour aller au restaurant de Sloklol faire un repas décent, puis au Proparium d'Haganicht me faire faire un nettoyage de peau à sec, puis au Solar Beacon Pub de Varinell boire un verre ou deux et discuter avec un copain qui se trouvait être par là, et ensuite...

— Comment auriez-vous pu faire toutes ces choses ? demanda Carmody. Je ne suis pas resté plus d'une demi-heure dans ce monde.

— Je vous ai déjà dit que nos flux temporels étaient très dissemblables, répliqua le Prix.

— Oui, c'est vrai... Mais tous ces endroits, où sont-ils ?

— Ce serait trop long à expliquer. Il est beaucoup plus facile d'y aller que de vous dire comment on peut s'y rendre. N'importe comment, ce ne sont pas des endroits pour vous.

— Pourquoi pas ?

— Euh... disons qu'il y a beaucoup de raisons. Pour n'en citer qu'une, vous désapprouveriez la nourriture mangée au Solar Beacon Pub.

— Je vous ai déjà vu manger de l'*orithi*, rappela Carmody.

— Oui, je sais. Mais l'*orithi* est un mets d'une extrême rareté, un morceau de choix qu'on ne mange qu'une ou deux fois dans sa vie. Tandis qu'au Solar Beacon Pub, nous les Prix et autres espèces voisines nous mangeons notre nourriture de base.

— Qui est ?

— Vous n'aimeriez pas que je vous dise la réponse.

— Je veux le savoir.

— Je sais que vous voulez le savoir. Mais quand je vous l'aurai dit, vous souhaiterez ne l'avoir jamais appris.

— Ça suffit, dit Carmody. Quelle est votre nourriture de base ?

— Très bien, monsieur l'indiscret. Mais rappelez-vous que c'est vous qui l'avez voulu. Mon alimentation de base c'est moi-même.

— C'est quoi ?

— Moi-même. Je vous avais dit que ça ne vous plairait pas.

— Vous vous nourrissez de vous-même ? Vous voulez dire que vous mangez votre propre substance ?

— Exactement.

— Bah, dit Carmody. C'est non seulement répugnant, mais totalement impossible. On ne peut se nourrir de soi-même.

— Moi si, et j'en suis fier, dit le Prix. Moralement, c'est un

exemple parfait de liberté individuelle.

— Mais ça ne se peut pas, dit Carmody. C'est en contradiction avec la loi de la conservation de l'énergie, ou de la masse, ou de je ne sais plus quoi. En tout cas, je suis sûr que c'est contraire à une loi naturelle quelconque.

— C'est vrai, mais seulement d'un point de vue spécifique, dit le Prix ». Si vous vous donnez la peine d'examiner les faits de plus près, je pense que vous verrez que l'impossibilité est plus apparente que réelle.

— Que diable voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas, avoua le Prix. C'est l'explication que donnent tous nos manuels. Personne ne l'avait jamais mise en doute.

— J'aimerais éclaircir cela, dit Carmody. Vous voulez dire que vous mangez vraiment des morceaux de votre propre chair ?

— C'est exactement ça, dit le Prix. Bien que le terme « chair » soit un peu restrictif. Mon foie est un morceau de choix, par exemple, particulièrement lorsqu'il est haché avec un œuf dur et un peu de graisse de poulet. Et mes basses côtes m'ont permis plus d'une fois d'improviser un dîner sur le pouce, tandis que mes jambons doivent être salés quelques semaines avant...

— Assez ! s'écria Carmody.

— Pardonnez-moi, dit le Prix.

— Dites-moi seulement une chose : comment votre corps peut-il fournir assez de nourriture à votre organisme (je me sens ridicule) pendant toute une vie ?

— Euh, médita le Prix... tout d'abord, je ne suis pas très gros mangeur.

— Peut-être ne me suis-je pas bien fait comprendre. Je veux dire, comment pouvez-vous maintenir la masse de votre corps si en même temps vous utilisez cette masse pour le nourrir ?

— Je ne comprends pas très bien, dit le Prix.

— Je vais essayer encore. Si vous consommez votre propre chair...

— Ce qui est la stricte vérité.

— Si vous consommez votre chair, et si vous utilisez le produit de cette consommation pour la nutrition de cette même chair... Non, attendez. Supposons que vous pesiez cinquante livres...

— Justement, sur ma planète natale, je pèse exactement cinquante livres.

— Parfait ! Donc, si vous pesez cinquante livres et si, dans le cours disons d'une année, vous consommez quarante livres de vous-même afin de vous nourrir, que vous reste-t-il ?

— Dix livres ? demanda le Prix.

— Sacré nom d'un chien, vous ne voyez pas où je veux en venir ? Vous ne pouvez tout simplement pas vous nourrir de vous-même pendant une période de temps assez longue.

— Pourquoi pas ?

— A cause de la loi du rendement non-proportionnel, fit Carmody en se sentant stupide. Il arrivera un moment où il ne restera plus rien de vous à manger, et vous mourrez.

— Je ne l'ignore pas, dit le Prix. La mort est une réalité inexorable, à laquelle ni les autophages ni les allophages ne peuvent prétendre échapper. Tout ce qui existe doit mourir un jour ou l'autre, Carmody, quelle que soit la nature de son alimentation.

— Vous vous fichez de moi ! hurla Carmody. Si vous vous nourrissiez vraiment comme vous le dites, vous ne pourriez pas survivre plus d'une semaine.

— Il y a des insectes dont la durée de vie ne dépasse pas une journée, dit le Prix. J'estime que nous les Prix nous ne faisons pas trop mauvaise figure, côté longévité. N'oubliez pas que plus nous consommons, moins il reste de nous à nourrir, et plus le reste de nos provisions dure. Sans compter que le temps est un facteur très important dans l'autoprédation. La plupart des Prix consomment leur avenir au cours de leur enfance, laissant ainsi leur véritable capital-corps intouché jusqu'à ce qu'ils accèdent à la maturité.

— Comment peuvent-ils consommer leur avenir ? demanda Carmody.

— Je ne puis vous l'expliquer. Nous le faisons, c'est tout. En ce qui me concerne, par exemple, j'ai dévoré ma substance pour les âges de quatre-vingts à quatre-vingt-douze ans – des années de sénilité dont je n'aurais pas profité de toutes les façons. Maintenant, en rationnant mes prises, je puis espérer me faire durer jusqu'à plus de soixante-quinze ans.

— Vous me donnez mal à la tête, dit Carmody. Et vous me donnez la nausée, aussi.

— Ah, oui vraiment ? s'écria le Prix avec indignation. Vous avez un sacré culot de parler de nausée ! Espèce de boucher sanguinaire, combien de quartiers d'animaux avez-vous consommés durant votre existence ? Combien de pommes sans défense avez-vous avalées, combien de têtes de laitues avez-vous arrachées sans pitié à leur lit ? Il m'est arrivé quelquefois de manger de l'orithi, c'est exact ; mais vous, au Jugement dernier, vous aurez à faire face à des troupes entières, Carmody ; des centaines de vaches au regard résigné, des milliers de poulets incapables de résister, des files interminables de tendres petits agneaux ; sans compter les vergers d'arbres éplorés, les hectares de jardins pillés. Je paierai certainement pour les deux ou trois orithi que j'ai mangés, mais vous, comment

expiez-vous jamais les montagnes implorantes de vies animales et végétales dont vous vous êtes sauvagement repu ? Dites-le-moi, comment, Carmody ?

— Taisez-vous, fit Carmody.

— Oh, bon, très bien, dit le Prix d'un ton boudeur.

— Je mange parce que je ne peux pas faire autrement. Cela fait partie de ma nature. C'est tout ce qu'il a à expliquer.

— Puisque c'est vous qui le dites.

— Oui, je le dis ! Maintenant, voulez-taire et me laisser me concentrer ?

— Je ne dirai plus un mot, fit le Prix. Sauf pour vous demander sur quoi vous essayez de vous concentrer.

— Cet endroit ressemble à ma ville natale, expliqua Carmody. J'essaie de décider si c'est bien elle ou pas.

— Ça ne doit pas être si difficile que ça de reconnaître sa propre ville.

— Je ne sais pas. Je n'y faisais pas tellement attention lorsque j'y étais, et quand je l'ai quittée je n'y ai plus beaucoup pensé.

— Si vous n'arrivez pas à décider si vous êtes chez vous ou pas, dit le Prix, personne ne peut le faire pour vous. J'espère que vous comprenez bien cela.

— Je sais, dit Carmody. Il se mit à descendre lentement Maplewood Avenue. Soudain il avait le terrible pressentiment que quelle que fût la décision qu'il allait prendre, il aurait tort.

Tout en marchant, Carmody regarda, et tout en regardant il ouvrit l'œil. L'endroit ressemblait à peu près à ce à quoi il devait ressembler. Le Maplewood Theater se trouvait sur sa droite ; au programme d'aujourd'hui il y avait La saga d'Eléphantine, film d'aventures franco-italien de Jacques Marat, le jeune et brillant réalisateur qui avait donné au monde le très émouvant Requiem pour un blessé et la comédie endiablée Quatorze heures à Paris. Sur scène, et pour un engagement limité seulement, se produisait le nouveau groupe vocal, Iakonnen et ses Champignons vénéneux.

— On dirait un film comique, fit remarquer Carmody.

— Pas tout à fait mon genre, dit le Prix. Carmody s'arrêta devant la vitrine de la Chemiserie Marvin et vit des mocassins et des chaussures de sport, des vestes pied-de-poule, des cravates larges et voyantes, des chemises blanches à large col. Un peu plus loin, chez le libraire-marchand de journaux, il regarda le dernier numéro de Colliers, feuilleta Liberty et Mumsey's. L'édition du matin du Sun venait juste de sortir.

— Eh bien ? demanda le Prix. C'est bien ça ?

— Je cherche toujours, dit Carmody. Jusqu'à présent, l'impression est plutôt favorable.

Il traversa la rue et alla jeter un coup d'œil chez

Edgar au snack-bar. Il y avait une belle fille accoudée au comptoir devant un soda. Carmody la reconnut immédiatement.

— C'est Lana Turner ! Hé, Lana, comment ça va ?

— Pas mal, Tom, dit-elle. Longtemps qu'on ne s'est vus.

— Je sortais avec elle quand nous étions étudiants, expliqua-t-il au Prix tandis qu'ils poursuivaient leur chemin. C'est marrant comme on peut se retrouver.

— Sans doute, commenta le Prix d'un air pas très convaincu.

Au carrefour suivant, qui était la jonction de Maplewood Avenue et de South Mountain Road, il y avait un agent de police. Il faisait la circulation, mais il prit le temps de sourire à Carmody.

— C'est Burt Lancaster, expliqua celui-ci. C'est le meilleur arrière que l'équipe de football de la Columbia High School ait jamais eu. Et là, cet homme qui vient d'entrer dans la quincaillerie, celui qui vient de me faire signe ! C'est Clifton Webb, le principal de notre école. Et là-bas, au coin de la rue, vous voyez cette blonde ? C'est Jean Harlow. Elle travaillait comme serveuse au Maplewood Restaurant. (Il

baissa la voix.) Tout le monde disait qu'elle allait vite en besogne.

— Vous semblez connaître beaucoup de monde, dit le Prix.

— C'est normal, je suis né ici ! Maintenant, Miss Harlow entre chez Pierre, au salon de coiffure.

— Vous connaissez Pierre, également ?

— Bien sûr. Avant d'être coiffeur pour dames, il était dans la Résistance en France pendant la guerre. Comment s'appelle-t-il exactement, déjà ? Ah, oui, Jean-Pierre Aumont. Il a épousé une fille d'ici, Carole Lombard.

— Très intéressant, dit le Prix d'une voix morne.

— Pour moi ça l'est en tout cas. Voilà quelqu'un que je connais... Bonjour, Monsieur le Maire.

— Bonjour, Tom, dit l'homme. Il toucha le bord de son chapeau et poursuivit son chemin.

— C'est Fredric March, notre maire, expliqua Carmody. Il est formidable ! Je me souviens encore d'un débat passionné entre lui et notre politicien radical, Paul Muni. Mon vieux, j'aurais voulu que vous entendiez ça !

— Hum, fit le Prix. Il y a quelque chose d'étrange dans tout ça, Carmody. Quelque chose qui sonne faux. Vous ne le sentez pas ?

— Mais non, fit Carmody. Puisque je vous dis que j'ai grandi avec tous ces gens. Je les connais mieux que moi-même. Tenez, voilà Paulette Goddard là-bas. Elle est bibliothécaire. Hé, salut, Paulette !

— Salut, Tom, dit la jeune femme.

— Je n'aime pas beaucoup ça, dit le Prix.

— Je ne la fréquentais pas beaucoup personnellement, fit Carmody. Elle sortait avec un garçon de Milburn, nommé Humphrey Bogart. Imaginez qu'il ne portait que des nœuds papillons. Un jour, il s'est bagarré avec Lon Chaney, le concierge de l'école. Il lui a fichu une de ces volées ! Je me rappelle tout ça parce qu'à l'époque je sortais avec June Havoc, dont la meilleure amie était Myrna Loy, qui connaissait Bogart, qui...

— Carmody ! implora le Prix. Ressaisissez-vous ! Avez-vous jamais entendu parler du pseudo acclimatement ?

— Ne soyez pas ridicule ! répliqua Carmody. Puisque je vous dis que je les connais tous ! J'ai passé ma jeunesse ici, et c'était l'endroit idéal pour apprendre à vivre ! Les gens n'étaient pas des chiffes molles comme maintenant ; ils représentaient réellement quelque chose. C'étaient des individus, et non une masse amorphe !

— Vous en êtes bien sûr ? Votre prédateur...

— Laissez-moi tranquille avec ça ! Tenez, voilà David Niven. Ses parents étaient anglais.

— Tous ces gens se dirigent vers vous, dit le Prix.

— Oui, eh bien et alors ? fit Carmody. Ils ne m'ont pas vu

depuis longtemps.

Il était au coin de la rue et ses amis arrivaient des trottoirs et de la chaussée, des boutiques et des magasins. Il y en avait littéralement des centaines, tous souriants, tous de vieux amis. Il reconnut Alan Ladd, Dorothy Lamour et Larry Buster Crabbe. Et aussi Spencer Tracy, Lionel Barrymore, Freddy Bartholomew, John Wayne, Frances Farmer...

— Il y a quelque chose qui ne colle pas, dit le Prix.

— Mais non, tout va bien, insista Carmody.

Ses amis étaient tous présents, ils se rapprochaient de lui, les mains tendues, et il était heureux comme jamais il ne l'avait été depuis qu'il était parti de chez lui. Il était étonné d'avoir pu oublier à quel point c'était bon.

— Carmody ! s'écria le Prix.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Est-ce qu'il y a toujours cette musique sur votre planète ?

— De quoi parlez-vous ?

— Cette musique, dit le Prix. Vous ne l'entendez pas ?

Carmody entendit pour la première fois. Un orchestre symphonique était en train de jouer, mais on ne pouvait dire d'où cela provenait.

— Depuis combien de temps est-ce que ça dure ?

— Depuis notre arrivée ici, lui dit le Prix. Lorsque vous avez descendu l'avenue, il y a eu un léger roulement de tambour. Lorsque vous êtes passé devant le cinéma, une trompette jouait un air allègre qui s'est transformé quand vous vous êtes attardé devant le snack-bar en une mélodie assez sirupeuse interprétée par quelques centaines de violons. Ensuite...

— C'était de la musique de fond, dit Carmody d'une voix sombre. Toute la scène était orchestrée, et je ne m'en suis même pas rendu compte !

Franchot Tone tendit la main et lui toucha la manche. Gary Cooper laissa tomber un bras pesant sur son épaule. Laird Cregar lui donna une bourrade affectueuse. Shirley Temple lui saisit le pied droit. Les autres se rapprochèrent encore, sans cesser de sourire.

— Seethwright ! se mit à hurler Carmody. Pour l'amour de Dieu, Seethwright !

Après cela, les choses se passèrent trop vite pour sa compréhension.

CINQUIÈME PARTIE

LE RETOUR

Carmody était à New York, à l'angle de Riverside Drive et de la 99e Rue. A l'ouest, sur le New Jersey, le soleil se couchait derrière Horizon House et, un peu plus à droite, l'enseigne lumineuse Spry étincelait dans toute sa gloire. Les arbres de Riverside Park, parés de vert et de suie, bruissaient légèrement dans les gaz d'échappement de West Side Drive. Autour de lui il entendait des cris d'enfants frustrés et hyper excités occasionnellement ponctués par des hurlements de parents non moins frustrés et hyper excités.

— C'est votre monde ? demanda le Prix. Carmody baissa les yeux et vit que le Prix s'était à nouveau métamorphosé. Il avait maintenant l'apparence d'une montre à la Dick Tracy, avec haut-parleur stéréo incorporé.

— Ça en a tout l'air, répondit-il.

— J'aime bien cet endroit. Ça ne manque pas de vie.

— Ah, oui ? fit Carmody, pas très sûr de ce qu'il éprouvait à l'idée d'être rentré chez lui.

Il remonta le boulevard. Les lumières venaient de s'allumer dans Riverside Park. Des mamans poussant leurs landaus étaient en train de s'en aller. Bientôt, le parc serait livré aux voitures de police et aux malfaiteurs. Tout autour de lui, le smog gagnait à petits pas feutrés, laissant à peine distinguer des silhouettes de gratte-ciel évoquant des géants perdus. De chaque côté, les égouts se jetaient joyeusement dans l'Hudson, tandis qu'en même temps l'Hudson se jetait joyeusement dans les égouts.

— Hé, Carmody !

Carmody s'arrêta et se retourna. Un homme marchait vers lui le sourire aux lèvres. Il portait un complet de ville, des chaussures de sport, un chapeau melon et un foulard blanc. Carmody reconnut George Marundi, un artiste indigent de sa connaissance.

— Salut, vieux, fit Marundi en lui serrant la main.

— Salut, dit Carmody en souriant d'un air complice.

— Eh bien, alors, comment ça va ? demanda Marundi.

— Oh, tu sais bien, dit Carmody.

— Justement, vieux, je ne sais pas ! Helen a demandé de tes nouvelles.

— Sérieusement ?

- Tout ce qu'il y a de plus vrai. Dicky Tait organise une party samedi prochain. Tu veux venir ?
- Bien sûr, dit Carmody. Comment va Tait ?
- Bah, tu sais bien.
- Je sais, fit Carmody d'un air de commisération. Toujours la même chose, hein ?
- Qu'est-ce que tu veux, dit Marundi. Carmody haussa les épaules.
- Personne ne me présente ? demanda le Prix.
- La ferme ! dit Carmody.
- Dis donc, qu'est-ce que tu as là ? demanda Marundi en se penchant pour examiner le poignet de Carmody. Un magnétophone miniature ? Ça c'est terrible, mon vieux. Terrible ! Il est programmé ?
- Je ne suis pas programmé, dit le Prix. Je suis autonome.
- Non, mais c'est sensationnel ! s'exclama Marundi. Sans blague ! Eh, toi, Mickey Mouse, qu'est-ce que tu sais dire d'autre ?
- Allez-vous faire foutre, dit le Prix.
- Ça suffit, murmura Carmody indigné.
- Eh bien, on peut dire qu'il a du cran, fit Marundi. Où as-tu trouvé ça ?
- Je l'ai eu... euh, je l'ai eu pendant mon absence.
- Ah, tu n'étais pas là ? C'est pour ça qu'on ne t'a pas vu pendant quelque temps.
- Oui, dit Carmody.
- Et où es-tu allé ?

Carmody faillit dire qu'il était à Miami, mais une soudaine inspiration lui fit répondre :

— J'ai visité l'univers, exploré le cosmos où j'ai connu un certain nombre d'expériences limitées dans le temps qui seront connues désormais sous le nom de réalité.

Marundi hocha la tête d'un air entendu.

— Un Voyage, hein ?

— Oui.

— Et au cours de ce Voyage tu as saisi l'unicité moléculaire de toute chose, et tu as capté les énergies de ton corps, nicht wahr ?

— Pas exactement, dit Carmody. Au cours de ce Voyage particulier, j'ai observé particulièrement les énergies discrétionnaires de créations extérieures à moi, quittant ainsi la sphère moléculaire introvertie pour entrer dans le monde hyperatomique. C'est-à-dire que mon Voyage m'a convaincu de la réalité, à plus forte raison de l'existence, de créatures autres que moi-même.

— Ça doit être un acide puissant, dit Marundi. Où peut-on se le procurer ?

— L'Acide de l'Expérience se distille à partir de l'herbe amère de la Pratique, fit Carmody. L'existence objective est une chose désirée par beaucoup, mais que bien peu obtiennent.

— Tu ne veux pas parler, hein ? fit Marundi. Ça ne fait rien. Tous les Voyages que tu peux faire, je peux les faire en mieux.

— J'en doute.

— Je me doute que tu en doutes. A propos, est-ce que tu viens à l'Inauguration ?

— Quelle Inauguration ? Marundi le regarda avec étonnement.

— Sacré vieux ! Non seulement tu étais parti, mais tu planais bien haut ! Aujourd'hui c'est l'inauguration de ce qui représente sans aucun doute la plus grande manifestation artistique de notre temps et peut-être de tous les temps.

— Quel est ce parangon d'esthétique ? demanda Carmody.

— J'y vais, répondit Marundi. Accompagne-moi. Malgré les grommellements du Prix, Carmody emboîta le pas à son ami. En chemin, ce dernier lui raconta les derniers bruits qui couraient : que – le Comité des Activités subversives de la Maison-Blanche avait été jugé coupable d'antiaméricanisme, mais qu'il s'en était tiré avec une condamnation assortie de sursis ; que le succès du nouveau Plan de Congélation humaine de Pepperidge Farm se confirmait ; que cinq divisions U.S. aéroportées avaient réussi à tuer hier cinq guérilleros du Vietcong ; que la chaîne de télévision N.B.C. venait de lancer à grand fracas une nouvelle série d'émissions intitulée : Aventures dans le capitalisme laisser-faire. Et il apprit aussi que la General Motors, dans un geste de patriotisme sans précédent, avait envoyé un régiment d'employés volontaires, avec à leur tête un vice-président, à Xien Ka, près de la frontière cambodgienne.

Tout en conversant, ils arrivèrent à hauteur de la 106e Rue, où plusieurs immeubles avaient été rasés pour faire place à un gigantesque édifice. Cet édifice ressemblait à un château, mais d'une espèce différente de tout ce que Carmody connaissait. Il s'adressa à son compagnon, l'intrépide Marundi, pour demander une explication.

— La construction qui se dresse devant nous, expliqua Marundi, a été réalisée par l'architecte Delvanuey, qui a aussi à son actif Piège à Mort 66, la célèbre autoroute new-yorkaise à péage que personne n'a réussi à parcourir de bout en bout sans avoir d'accident. Ce même Delvanuey, tu t'en souviens peut-être, avait également dressé les plans des Flash-Point Towers, le dernier quartier de taudis de Chicago, le seul quartier de taudis au monde où la forme suit la fonction, c'est-à-dire qui soit ouvertement et fièrement conçu comme un taudis, et qui ait été certifié « irrenouvelable » par la Commission présidentielle pour la Perpétration des Beaux-arts.

— C'est un accomplissement bien singulier, dit Carmody. Mais comment appelle-t-il ce qui est devant nous ?

— C'est son opus magnus. Il l'a intitulé Le Château de l'Ordure.

La route qui conduisait au château, remarqua Carmody, était astucieusement pavée de coquilles d'œufs, de peaux d'oranges, de noyaux d'avocats et de morceaux d'huîtres. Elle aboutissait à un grand portail dont les montants étaient constitués par des vieux ressorts de sommiers rouillés. Au-dessus du portail, en lettres formées par des têtes de poissons vernies, on lisait l'inscription suivante : « Le gaspillage dans la défense du luxe n'est pas un vice ; la modération dans la dissémination de l'excédent n'est pas une vertu. »

Ils pénétrèrent dans le bâtiment et suivirent une série de corridors en carton-pâte pour déboucher enfin dans une cour à ciel ouvert où une fontaine de napalm brûlait joyeusement. Ils traversèrent la cour et entrèrent dans une salle faite d'acier, d'aluminium, de polyéthylène, de formica, de styrène, de bakélite, de béton, de simili-noyer, d'acrilan et de vinyle. D'autres corridors y débouchaient.

— Comment trouves-tu ça ? demanda Marundi.

— Je ne sais pas encore, dit Carmody. Où diable pouvons-nous être ?

— C'est un musée. Le premier consacré aux déchets humains.

— Je vois, dit Carmody. Et comment a-t-il été accueilli ?

— Avec enthousiasme, à mon grand étonnement. Je veux dire que nous autres artistes et intellectuels, nous savions que c'était bon, mais nous ne pensions pas que le public adhérerait en masse. Ce qu'il a fait en fin de compte, en reconnaissant d'instinct la seule forme d'art véritablement authentique de notre époque.

— Je ne sais pas, dit Carmody. Personnellement, je trouve ça un peu difficile à avaler.

Marundi hocha la tête d'un air peiné :

— Je n'aurais jamais cru que tu étais réactionnaire en matière d'esthétique. Que te faudrait-il donc ? Des statues grecques, ou des icônes byzantines, peut-être ?

— Certes pas. Mais pourquoi ceci ?

— Parce que ceci, mon cher Tom, c'est le véritable présent, à partir duquel, tout art authentique doit être construit. Nous consommons, donc nous sommes ! Mais les hommes n'ont pas voulu regarder cette vérité fondamentale en face. Ils se sont détournés de l'Ordure, ce résidu irréductible de nos plaisirs. Et pourtant... qu'est-ce que le rebut ? N'est-ce pas un monument élevé pour commémorer nos besoins ? Ne gaspille pas, ne consomme pas : tel est l'ancien conseil de l'anxiété anale. Mais maintenant ce faux axiome a été changé.

Pourquoi parler de l'Ordure, vraiment ? Mais pourquoi parler de sexualité, ou de vertu, ou de n'importe quoi d'important ?

— Exprimé de cette façon, cela semble raisonnable, en effet, dit Carmody. Mais pourtant...

— Suis-moi, observe, apprends, dit Marundi.

Ils entrèrent dans la Salle des Bruits. Là, Carmody put entendre le son d'une chasse d'eau continuellement tirée, un concert d'avertisseurs dans un embouteillage, le miaulement déchirant d'un coup de frein juste avant le fracas de verre et de tôles brisées d'un accident, le grondement d'une émeute. Il y avait aussi les Bruits Rétrospectifs : le vrombissement d'un avion à pistons, le murmure d'une riveteuse, le choc sonore d'un marteau-pilon. Après cela, Marundi proposa de passer dans la Salle du Bang Supersonique, mais Carmody refusa énergiquement.

— Tu as raison, dit Marundi. Cela peut être dangereux. Mais il y a beaucoup de gens qui y vont, et certains restent même dedans cinq ou six heures.

— Ils sont fous, dit Carmody.

— Peut-être. Mais voici maintenant le bruit clé de l'exposition. L'admirable chuintement d'un camion de ramassage en train d'engouffrer des ordures. Une merveille, n'est-ce pas ? De ce côté, il y a une exposition de vieilles bouteilles vides. Et par là, une reproduction de rame de métro aux cahots reconstitués et à l'atmosphère spécialement polluée par la compagnie Westinghouse.

— Qu'est-ce que c'est que ces cris ? demanda Carmody.

— Un enregistrement de voix héroïques. Celle-ci, c'est Ed Brun, demi-professionnel de l'équipe des Green Bay Packers. L'autre, cette espèce de modulation plaintive, c'est un portrait sonore du dernier maire de New York. Il y a également...

— Continuons, demanda Carmody.

— Certainement. A ta droite se trouve l'aile des graffiti. A ta gauche, une réplique exacte d'un vieil immeuble de Brooklyn. Devant toi, tu peux voir notre collection d'antennes de télévision. Celle-ci est un modèle anglais qui doit dater des alentours de 1960. Tu remarqueras la sévérité et la sobriété des lignes, par comparaison avec ce modèle cambodgien de 1959. Note l'exubérance des formes qui caractérise le modèle oriental. Nous sommes en présence d'un art populaire qui trouve à s'exprimer sous une forme viable...

Marundi se tourna vers Carmody et reprit gravement :

— Crois-moi, ami, c'est l'avenir qui est là. Il fut un temps où l'homme résistait aux implications du réel. Ce temps est révolu. Nous savons maintenant que l'art c'est la chose elle-même avec ses

prolongements dans la superfluité. Pas le pop art, je m'empresse de le préciser, qui parodie et déforme. Mais l'art populaire, qui se contente d'exister. Notre époque est celle où nous acceptons inconditionnellement l'inacceptable, proclamant par là l'authenticité de notre artificiance.

— Je ne l'aime pas, dit Carmody. Seethwright !

— Pourquoi cries-tu ? S'étonna Marundi.

— Seethwright ! Faites-moi sortir d'ici ! Seethwright !

— Il est cinglé, dit Marundi. Est-ce qu'il y a un médecin dans la maison ?

Aussitôt, un petit homme basané vêtu d'une combinaison d'une seule pièce apparut. Il portait une sacoche noire avec une plaque d'argent sur laquelle on lisait les mots : « Sacoche noire. »

— Je suis médecin, dit le médecin. Je vais l'examiner.

— Seethwright ! Où diable êtes-vous ?

— Hummmmm, je vois, fit le médecin. Cet homme présente tous les symptômes de la privation hallucinatoire aiguë. Voyons... au toucher de la tête, je constate la présence d'une excroissance dure. Rien que de très normal jusqu'à présent. Mais en poussant plus loin nos investigations... mmm, stupéfiant. Le malheureux est littéralement assoiffé d'illusion.

— Pensez-vous pouvoir faire quelque chose, docteur ? demanda Marundi.

— Vous m'avez appelé juste à temps. Rien n'est encore irréparable. J'ai justement ici la panacée divine.

— Seethwright !

Le médecin sortit un étui de sa Sacoche noire et commença à assembler une seringue hypodermique étincelante.

— Voilà le stimulant qu'il vous faut, dit-il. Vous n'avez rien à craindre, cela ne ferait pas de mal à un enfant. Il contient un mélange très agréable de L.S.D., de barbituriques, d'amphétamines, de tranquillisants, d'euphorisants et de diverses autres excellentes substances. Plus un soupçon d'arsenic pour donner du lustre à votre chevelure. Maintenant, ne bougez pas...

— Seethwright ! Par pitié, sortez-moi de là !

— Ça ne fait mal que lorsque la douleur est présente, affirma le médecin en plantant la seringue.

Au même instant, ou plutôt légèrement avant, Carmody disparut.

Il y eut un moment de consternation et de confusion dans le

Château qui ne se dissipa que lorsque tout le monde fut calmé. Puis on ignora l'événement avec une sérénité olympienne. Un prêtre psalmodia ces mots pour Carmody :

— Homme de peu de constance, regagne à présent le royaume céleste de l'Etrange, où il y a une place pour tout ce qui est superflu.

Mais Carmody lui-même, propulsé par le fidèle Seethwright, plongea dans une succession sans fin de mondes. Se déplaçant dans une direction que l'expression « vers le bas » peut arbitrairement caractériser, il s'apprêta à parcourir des myriades de Terres potentielles, des séries entières de planètes improbables et finalement des essaims serrés d'endroits tout à fait impossibles.

— Vous saviez très bien que vous abandonniez votre propre monde ! lui reprocha le Prix.

— Je le savais, dit Carmody.

— Et maintenant, vous ne pouvez plus revenir en arrière.

— Je sais cela aussi.

— J'imagine que vous vous attendez à tomber un jour sur quelque fastueuse utopie qui vous conviendra à merveille ? demanda le Prix sans chercher à dissimuler un sourire sarcastique.

— Non, pas exactement.

— Quoi, alors ?

Carmody secoua la tête et refusa de répondre.

— Quelle que soit votre idée, vous pouvez y renoncer, ajouta le Prix sombrement. Votre Prédateur vous suit de près et causera infailliblement votre mort.

— Je n'en doute pas, répondit Carmody après un moment de silence étrange. Mais à long terme, je n'ai jamais pensé pouvoir quitter un jour cet univers vivant.

— C'est insensé. Vous avez tout perdu.

— Je ne suis pas de votre avis. Permettez-moi de vous faire remarquer que je suis encore en vie.

— Je vous l'accorde. Pour le moment.

— J'ai toujours été en vie seulement pour le moment présent. Jamais je n'ai eu de raison d'espérer davantage. Si je l'ai fait, j'ai eu tort. Ceci est vrai, j'imagine, de toutes les circonstances possibles et potentielles.

— Mais qu'espérez-vous accomplir avec ce moment ?

— Rien. Ou bien tout.

— Je ne vous comprends plus, Carmody. Quelque chose en vous a changé. Qu'est-ce que c'est ?

— Une toute petite chose, répondit Carmody. J'ai tout simplement renoncé à une longévité que je n'ai d'ailleurs jamais

possédée. J'ai tourné le dos à l'attrape-gogo que les Dieux nous font miroiter dans leur foire céleste. Je ne me soucie plus de découvrir la clé de l'immortalité. Je n'en ai pas besoin. J'ai le moment présent, qui me suffit.

— Saint Carmody ! s'écria le Prix avec dérision.

L'épaisseur d'un cheveu vous sépare de la mort. Que voudriez-vous faire avec votre pauvre moment ?

— Continuer à vivre, dit Carmody. C'est à cela que servent les moments.

FIN.